



# Ernest Bozzano

γεια σου  
Buongiorno

Olá

Buenos dias

Hallå

Hallo  
põrshëndetje  
你好

*La médiumnité  
polyglotte*

Ernest Bozzano

# La médiumnité polyglotte

(Xénoglossie )

Bibliothèque de philosophie spiritualiste moderne et des sciences psychiques

Les éditions Jean Meyer ( B. P. S. )

1934

## INTRODUCTION

Le terme « xénoglossie » a été proposé par le professeur Charles Richet dans le but de distinguer nettement la « médiumnité polyglotte » proprement dite, dans laquelle les médiums parlent ou écrivent en des langues qu'ils ignorent totalement, et qui sont parfois inconnues même aux assistants, des cas radicalement différents (malgré une ressemblance purement apparente) de « glossolalie », dans lesquels les sujets somnambuliques parlent ou écrivent en de pseudo-langues inexistantes, élaborées dans les tréfonds de leurs consciences : pseudo-langues qui sont quelquefois « organiques », en ce sens qu'elles sont composées conformément à des règles grammaticales.

Inutile de nous occuper de cette dernière catégorie de phénomènes, qui sont de nature somnambulique et hypnotique, et n'ont rien de commun avec la « médiumnité polyglotte », pas plus qu'avec les manifestations métapsychiques en général, quoique des incidents de « glossolalie » puissent parfois s'intercaler en des manifestations supra normales authentiques. Ce qui ne doit pas nous étonner, puisque les interpolations subconscientes ne sauraient être évitées dans aucune branche de la métapsychique, tant que l'on ne connaîtra pas mieux les lois psychophysiques qui différencient les états médiumniques de ceux somnambuliques.

Au point de vue théorique, la « médiumnité polyglotte » constitue une des manifestations métapsychiques les plus importantes, parce qu'elle élimine d'un coup toutes les hypothèses qui sont à la disposition de ceux qui se proposeraient de les expliquer sans s'écarter des pouvoirs supra-normaux inhérents à la conscience humaine. L'interprétation des faits s'impose ainsi, dans cette circonstance, d'une manière rationnellement inévitable ; c'est-à-dire que, grâce aux phénomènes de « xénoglossie », on doit considérer comme démontrée l'intervention dans les expériences médiumniques d'entités spirituelles étrangères aux médiums et aux assistants.

Je n'ignore point que les défenseurs à outrance de l'origine subconsciente de tout phénomène métapsychique, ne parvenant pas à expliquer les manifestations dont il s'agit par les hypothèses dont ils disposent, en ont formulé timidement une autre, que l'on appelle la « mémoire ancestrale ». Selon celle-ci, les médiums seraient à même de parler en une langue qu'ils ignorent complètement parce que l'un de leurs ancêtres aurait appartenu au peuple dont ils parlent la langue. Il faudrait alors supposer que les conditions médiumniques fassent émerger des couches d'une mémoire ancestrale subconsciente, d'ailleurs purement hypothétique, la pleine connaissance de la langue parlée par l'ancêtre du médium.

Pour l'histoire, il n'est peut-être pas inutile de rappeler que l'hypothèse de la « mémoire ancestrale » a été tout d'abord proposée par la doctoresse russe Marie Manacéine, mais dans le but beaucoup plus circonscrit de rendre compte d'un autre phénomène mnémonique fort discuté : celui de l'émergence de souvenirs d'événements qui, en réalité, ne se sont pas produits au cours de la vie du sujet qui croit s'en souvenir. Mme Manacéine, après le docteur Letourneau, a essayé

d'expliquer ces cas en étendant l'influence de la loi de l'hérédité aussi aux phénomènes de la mémoire, mais uniquement en ce qui concerne l'émergence d'événements fragmentaires arrivés aux ancêtres. Comme on peut voir, la conception originaire de la Doctoresse Manacéine, tout en étant audacieuse, était cependant légitime et pouvait être discutée. Il n'en est pas de même relativement à l'extension absurde et fantaisiste que l'on voudrait maintenant octroyer à l'hypothèse en question : extension qui a toutefois été présentée avec une circonspection inaccoutumée; ce qui démontre bien que celui qui la proposait dans le but de se débarrasser à tout prix de la menace importune de l'hypothèse spirite se rendait compte, au fond, qu'il lançait une hypothèse impossible. En ces conditions, il me semble que ce n'est guère le cas de la prendre au sérieux. Tout de même, je remarque qu'elle ne tiendrait pas en face d'exemples très récents de médiums qui, à ce jour, ont déjà causé en une douzaine de langages différents : ce qui permet de supposer que, pour peu que les expériences continuent et que des personnalités de défunts d'autres races se manifestent, les médiums dont il s'agit feront preuve encore de la connaissance d'autres langues.

Le professeur Charles Richet est d'avis que le fait de parler des langues qu'on ignore constitue « un vrai miracle », et il ne cherche pas à diminuer l'immense portée théorique qu'il présente du point de vue spiritualiste. Cependant il pense que l'existence des phénomènes de « xénoglossie » est loin encore d'être démontrée et, après avoir donné une courte énumération des cas de cette sorte, il conclut judicieusement en disant :

En résumé, aucun de ces faits n'a une suffisante valeur probative. Nous ne pouvons donc pas leur donner droit définitif de cité dans le riche royaume de la métapsychique subjective. Je penche à croire qu'un jour, bientôt peut-être, on pourra en admettre quelques-uns comme authentiques. Mais, en attendant, il faut tâcher de trouver de meilleurs exemples, et de les donner dans une forme moins fragmentaire, moins imparfaite qu'elle ne l'est dans les rapports connus jusqu'à ce jour... (Traité de Métapsychique. p. 280 de la première édition.).

Il est incontestable que le professeur Richet n'a pas tort en s'exprimant de la sorte relativement à presque tous les cas qu'il cite et qui ne représentent qu'une faible partie de ceux que l'on connaît; ceux-ci sont malheureusement dispersés un peu partout, en des livres, opuscules, revues, ce qui fait que les chercheurs ne peuvent guère en prendre connaissance. En ces conditions, si l'on veut que les phénomènes de « xénoglossie » acquièrent « droit de cité dans le riche royaume de la métapsychique », il est indispensable de commencer par en recueillir un certain nombre dans une classification spéciale. C'est justement ce que je me suis proposé de faire dans cette monographie. Il n'est pas moins vrai que, lorsqu'on entreprend le dépouillement des cas de cette sorte, on se rend compte que l'observation du professeur Charles Richet peut s'étendre bien au-delà des cas qu'il a cités. S'il est vrai que les phénomènes de xénoglossie ont toujours été relativement fréquents en métapsychique, et qu'ils se sont multipliés en ces dernières années, cependant, lorsqu'on se prend à les recueillir et à les analyser, on constate qu'ils sont, le plus souvent, rapportés dans une forme purement anecdotique, avec un tel défaut de détails complémentaires, qu'ils ne sauraient être utilisables dans un but scientifique. Cela est d'autant plus regrettable qu'il s'agit assez souvent d'épisodes très importants et manifestement authentiques. Il

s'ensuit, que la moisson de faits que je me dispose à présenter paraît bien peu de chose en face de l'imposante masse de matériel recueilli. Par bonheur, au milieu des cas qu'il m'a été donné de recueillir, on en rencontre en nombre assez élevé, qui sont relatés avec une précision scientifique suffisante; en outre, ils sont d'une date plus ou moins récente. Il me faut signaler un autre sérieux embarras que j'ai rencontré en ordonnant cette classification. Il consiste en ceci : qu'un certain nombre de cas classiques de xénoglossie sont connus de tous ceux qui s'occupent de métapsychique ; j'ai eu moi-même l'occasion de les citer et de les commenter en d'autres ouvrages. Que faire à ce sujet ? Si je les supprimais, cette classification — qui est la première qu'on ait écrite sur le phénomène en question — aurait présenté des lacunes assez graves. Je me suis tiré d'affaire en adoptant un « parti moyen » : celui de les enregistrer, mais en les résumant.

Au point de vue de la classification des faits, les phénomènes de xénoglossie se produisent en des modalités diverses, à savoir: par l' « automatisme parlant » (possession médiumnique) ; par la médiumnité auditive (clair-audience), lorsque le médium répète phonétiquement les mots perçus subjectivement ; par l' « automatisme moteur » (psychographie et typtologie) ; par la « voix directe ; par l' « écriture directe ». En ce dernier cas, il s'agit généralement de mains matérialisées, visibles ou invisibles, qui écrivent directement leur message. On peut y ajouter les quelques cas de fantômes matérialisés qui ont écrit ou parlé en des langues ignorées du médium.

Cela dit, j'entame sans plus mon sujet.

## I<sup>er</sup> Catégorie

Cas de xénoglossie obtenus par l'automatisme parlant et la médiumnité auditive

Ces deux modalités de réalisation des phénomènes xénoglossiques, quoiqu'elles soient sensiblement différentes l'une de l'autre, présentent entre elles une certaine analogie à ce point de vue qu'elles proviennent toutes les deux d'un phénomène poussé plus ou moins loin, de « possession médiumnique », et se déroulent parfois entremêlées l'une à l'autre. On ne peut donc pas les diviser en les classifiant.

Cas I. — Je commence par rappeler un cas classique par excellence : celui de la fille du juge Edmonds. Il s'agit d'un fait important et incontestablement authentique; mais comme il est tellement connu de tous ceux qui s'occupent de métapsychique, je m'en tiens à ce que j'ai dit plus haut, et je me borne à le résumer.

Ce que j'ai de mieux à faire est donc de reproduire le résumé qu'en a donné le professeur Richet dans son *Traité de Métapsychique* (p. 272) :

Le cas le plus frappant est celui de Laura Edmonds, la fille du juge Edmond,

qui fut Président du Sénat, et membre de la Cour Suprême de Justice de New York personnage d'une haute intelligence et d'une loyauté irrécusable, Laura, sa fille, fervente catholique, très pieuse, ne parlait que l'anglais. Elle avait appris à l'école quelques mots de français, mais c'est tout ce qu'elle savait en fait de langues étrangères.

Or, un jour (en 1859), M. Edmonds reçut la visite de M. Evangélidès, de nationalité grecque, qui put s'entretenir en grec moderne avec Laura Edmonds. Au cours de cette conversation, à laquelle assistaient plusieurs personnes ( dont les noms sont rapportés dans le texte ), M. Evangélidès pleura, car Laura Edmonds lui apprit la mort (en Grèce) de son fils. Elle incarnait, paraît-il, la personnalité d'un ami intime d'Evangélidès, mort en Grèce, M. Botzaris ( frère du patriote bien connu ). S'il faut en croire Edmonds, c'est par l'intermédiaire de Botzaris que Laura pouvait parler en grec moderne et savoir que le fils d'Evangélidès venait de mourir en Grèce (ce qui fut d'ailleurs reconnu exact).

Et Mr Edmonds ajoute : « Nier le fait est impossible, il est trop flagrant; je pourrais tout aussi bien nier que le soleil nous éclaire. Le considérer comme une illusion, je ne le saurais davantage, car il ne se distingue en rien de toute autre réalité constatée en n'importe quel moment de notre existence. Cela s'est passé en présence de huit à dix personnes, toutes instruites et intelligentes. Nous n'avions jamais vu M. Evangélidès. Il nous fut présenté par un ami le soir même. Comment Laura a-t-elle pu lui faire-part de la mort de son fils ? Comment a-t-elle pu comprendre et parler le grec, langue qu'elle n'avait encore jamais entendu parler ? » — ( Traité de Métapsychique, p. 272.)

Il faut convenir que soixante ans après le jour où se produisit cet événement, et malgré les grands progrès que l'on a réalisés dans le domaine des recherches métapsychiques, personne ne serait en mesure de répondre aux questions du juge Edmonds, en leur appliquant une explication différente de celle qu'il avait lui-même formulée, selon laquelle le phénomène en question impliquait nécessairement l'intervention sur place de l'ami défunt d'Evangélidès.

On peut compléter le résumé du professeur Richet en ajoutant que, si le cas d'Evangélidès est le plus remarquable parmi ceux qui se sont réalisés avec le même médium, il faut cependant tenir compte de ceci : qu'en d'autres circonstances elle a conversé en huit ou dix langues diverses. Le juge Edmonds écrit :

Ma fille ne connaît que l'anglais et un peu de français ; et pourtant elle a causé en français, grec, latin, italien, portugais, polonais, hongrois, ainsi qu'en plusieurs dialectes indiens. Quelquefois elle ne comprend pas ce, qu'elle dit, mais celui qui cause avec elle comprend toujours ses paroles. — ( Letters and Tracts, p. 198.)

Tout le monde est à même de saisir la haute signification théorique qui découle de la circonstance suivant laquelle le médium, en état de veille, ne comprenait pas le sens des paroles qu'elle prononçait automatiquement. Cette circonstance, en effet, démontre manifestement qu'elle était dans un état partiel de « possession médiumnique », durant laquelle une entité spirituelle étrangère au médium employait le larynx de celui-ci pour ses fins. C'est là la seule solution rationnelle du problème, parce que l'hypothèse des « personnifications

subconscientes » combinée avec celle de la « cryptesthésie », ne tient pas du moment que le médium ne comprenait pas la langue dans laquelle il conversait.

On pourra m'objecter que lorsque la « cryptomnésie » provoque l'émergence de phrases en langues ignorées, que le sensitif a entendues ou lues distraitemment, celui-ci ne comprend pas les phrases qu'il prononce ou qu'il écrit. C'est entendu; mais il ne s'agit que de fragments de phrases incohérentes, n'ayant aucun rapport avec des situations du moment; ce qui n'a rien de commun avec le fait de converser rationnellement dans une langue qu'on ne comprend pas.

En revenant à notre sujet, je remarquerai que si ce n'est que dans une partie seulement des épisodes de xénoglossie que le médium ne comprenait pas les paroles sortant de sa bouche, il faut en déduire que le médium se trouvait alors en état de veille. Par contre, lorsqu'il comprenait, il était en état de « transe » ; en ces conditions, naturellement, ce n'est pas elle qui comprenait ; c'est la personnalité médiumnique qui se communiquait.

Enfin, il ne sera pas inutile de comparer le cas de Laura Edmonds avec ceux analogues racontés par les anciens magnétiseurs, qui ne parvenaient pas à s'expliquer comment il pouvait se faire que leurs somnambules quand on les questionnait en latin, en grec, en hébreu, comprenaient quand même et répondaient correctement ; mais par contre, non seulement elles n'étaient pas en mesure de formuler leur réponse dans la langue utilisée, mais elles ne connaissaient pas la signification des mots constituant les questions auxquelles elles venaient de répondre. Cette apparente incohérence, qui embarrassait leur critérium de magnétologues, s'explique présentement par le fait que ces somnambules lisaient le contenu de la question dans le mental de celui qui les consultait, en captant sa pensée.

Dans le cas de Laura Edmonds, c'est le phénomène inverse qui se réalisait: elle était capable de parler automatiquement en dix langues diverses qu'elle ignorait totalement, mais par contre elle ne comprenait pas le sens de ce qu'elle disait. Cela fait clairement ressortir la différence existant entre les états somnambuliques et les conditions de possession médiumnique : c'est-à-dire que, dans le premier cas, la faculté supra normale de la « lecture de la pensée », mettait les somnambules en mesure de comprendre des questions formulées en des langues ignorées ; seulement, comme la subconscience ne possède pas des facultés capables de faire connaître ce qu'on n'a jamais appris, il s'ensuivait que les somnambules n'étaient pas en mesure de s'exprimer en des langues qu'elles ignoraient. Dans le cas de Laura Edmonds, au contraire, le supposé miracle s'accomplissait parce qu'elle était un médium en état de « possession médiumnique » ; c'est-à-dire qu'en réalité l'entité qui parlait par son entremise n'était pas la personnalité de Laura Edmonds, mais une entité spirituelle qui empruntait momentanément l'usage de son larynx.

Quant à l'hypothèse fantastique de la « mémoire ancestrale », je répète que ce n'est pas la peine de la discuter comme s'il s'agissait d'une hypothèse légitime, soutenable et vraisemblable. En tout cas, je remarquerai que, dans le cas dont il s'agit ici, on se trouve en présence d'un médium qui parlait dix langues ignorées, y compris quelques dialectes indiens ; ce qui fait que, si quelqu'un était disposé à

prendre au sérieux l'hypothèse en question, il devrait admettre que dans les veines de Miss Edmonds coulait le sang d'ancêtres appartenant à dix peuples, parmi lesquels plusieurs représentants des tribus nord-américaines des Peaux-Rouges. Qui aurait le courage de le soutenir ?

II<sup>e</sup> Cas. — Un autre cas classique, qui mérite d'être résumé ici, quoiqu'il ne présente pas la valeur théorique du précédent, est celui de Ninfa Filiberto. Il a été minutieusement rapporté par le docteur Nicolas Cervello, de Palerme, dans une brochure intitulée : « Histoire d'un Cas d'Hystérie avec cébration spontanée » (Palerme 1855). Une dame anglaise habitant Palerme — Mrs. Whitaker — en a donné une traduction qui a paru dans le Journal of the Society for Psychical Research (décembre 1900) ; une traduction française a été ensuite publiée dans les Annales des Sciences Psychiques (1901).

Il s'agissait d'une jeune fille de seize ans qui, au cours de l'année 1849, a été saisie de graves accès de crises hystériques avec des phases de somnambulisme. Le docteur Cervello écrit :

Le 13 septembre, dans une de ces phases somnambuliques, Ninfa Filiberto nous parlait avec une telle volubilité un langage incompréhensible pour nous, qu'on aurait dit que c'était sa langue usuelle. Nous supposâmes que c'était du grec, car dans une nouvelle transe elle écrivit : « J'ai été à Athènes ; j'ai vu cette aimable cité ; les gens y parlent comme moi »...

Le 14, elle ne comprenait ni grec, ni italien, mais parlait et comprenait exclusivement le français ( langue qu'elle ne connaissait que très imparfaitement )... Quand on lui dit qu'elle avait parlé grec, elle se mit à rire, et dit qu'elle n'avait jamais appris le grec ni aucune autre langue que la sienne; qu'elle était une Parisienne vivant à Palerme. Elle se moquait de notre accent et de notre prononciation...

Le 15, elle parla anglais, langue qu'elle ignorait totalement; elle causa ainsi longuement avec deux Anglais — MM. Wright et Frédéric Olway. Le docteur Cervello remarque à cet égard :

Puis, parlant en excellent anglais, elle exprima sa surprise qu'on tardât tant à lui apporter son thé... ( Mrs. Whitaker remarque que jamais on ne prend le thé le matin en Sicile ). M. Olwey se mit ensuite à lui parler et elle soutint aisément la conversation avec lui... Sa voix était, ce jour-là, presque éteinte, et, par moments expirait totalement. A ces instants, lorsqu'elle ne pouvait se faire entendre par signes, elle recourait à un ingénieux artifice. Elle demandait un livre anglais et, le tenant dans sa main, indiquait du doigt différents mots et arrivait ainsi à composer la phrase qu'elle voulait dire...

Le 16, elle nous annonça qu'elle était native de Sienne, et nous décrivit minutieusement les œuvres d'art de cette cité. Je ne sais si d'autres jugeront comme moi, mais pour ce qui me concerne, ce langage en pur toscan me parut aussi merveilleux que l'anglais. Il est impossible d'acquérir les douces modulations de cette langue harmonieuse sans être né dans le pays... Elle resta dans cet état jusqu'au 18... Elle avait prédit que sa paralysie disparaîtrait entièrement ce jour-là ; c'est ce qui arriva. Ce qu'il y eut de curieux, c'est qu'à



mesure que la paralysie disparaissait, la malade qui, jusque-là, avait parlé en pur toscan, passait au milieu d'une phrase, au dialecte sicilien qui était sa langue maternelle ; elle ne se rappela, par la suite, aucune des langues qu'elle avait parlées si miraculeusement...

Le docteur F. Halm, qui rapporte intégralement le cas dans les *Annales des Sciences Psychiques* (1901, p. 158), le fait suivre de ces commentaires :

Il est évident que les faits ci-dessus donneront lieu à des interprétations diverses, à cause de leur caractère insolite et de leur complexité, et selon qu'ils seront appréciés par un médecin de l'Ecole ou par un occultiste. Le neurologue, s'appuyant sur la multiplicité des accès convulsifs, des phénomènes moteurs et sensoriels, et sur leur allure protéiforme, y verra une forme anormale, aberrante d'hystérie, mais en convenant de la grande difficulté qu'il y a à faire rentrer ce cas dans le cadre classique de l'hystérie...

L'occultiste, médecin ou non, se trouvant dans l'impossibilité de faire admettre tous les faits observés dans la catégorie des phénomènes hystériques, recherchera leur explication ailleurs : mais ni l'automatisme psychologique, ni la conscience subliminale, ni l'extériorisation de la sensibilité ou d'un double, ne pouvant suffire à déterminer cette aptitude remarquable qu'avait le sujet de parler et comprendre une langue qu'il n'avait jamais apprise ni entendu parler, il sera amené à tort ou à raison à invoquer l'influence des esprits s'incarnant chez le sujet. Toute question de fraude et de simulation, de la part de la malade et des personnes qui l'entouraient, étant écartée, reste, en effet, ce fait extraordinaire, merveilleux, de la substitution, à la langue maternelle du sujet, d'une langue étrangère à peine ou jamais entendue par lui, et qu'il se met à parler couramment, avec aisance, avec une correction presque absolue, sans aucune faute contre le génie de cette langue qu'il semble avoir vécue, sans accent étranger, et avec toutes les nuances d'intonation voulues...

Je ne puis que m'associer au jugement du docteur Halm. Quant au critique anglais du *Journal of the S.P.R.*, il trouve, au contraire, que le fait de la somnambule qui parle couramment la langue anglaise, n'est pas scientifiquement concluant, parce qu'on manque de détails à cet égard, le dialogue anglais n'ayant pas été transcrit. Aucun doute que si l'on avait songé à faire intervenir un sténographe connaissant la langue anglaise, le cas Filiberto aurait revêtu une toute autre valeur théorique. Cependant, il me semble que, tel qu'il est, il n'est pas moins important, si l'on tient compte des témoignages des deux messieurs anglais qui causèrent longuement avec Ninfa Filiberto, et de six messieurs palermitains qui ont été invités à assister à l'expérience parce qu'ils connaissaient et parlaient l'anglais. (N'oublions pas que la somnambule se moqua d'eux à cause de leur prononciation défectueuse de cette langue). Il me semble donc qu'en présence de huit personnes qui sont unanimes à témoigner que la somnambule avait longuement conversé avec elles en s'exprimant en un excellent anglais, on doit reconnaître que cela ne peut laisser place à des doutes, et par conséquent, que le cas de Ninfa Filiberto est suffisamment démonstratif, même au point de vue scientifique.

III<sup>e</sup> Cas. — Dans l'intéressant rapport du docteur van Eeden sur ses expériences avec le célèbre médium non-professionnel, Mr Thompson (Proceedings of the S.P.R., vol. XVII, pp. 75-115) qui a été le médium par lequel Myers a été amené à des convictions spiritualistes, on rencontre un épisode de xénoglossie lequel ne se rapporte qu'à quelques mots prononcés en langue hollandaise par l'entité qui se communiquait ; mais l'intérêt de l'utilisation de ces quelques mots se trouve augmenté du fait que l'entité a toujours compris les questions que le docteur van Eeden lui adressait dans cette langue. En tout cas, cet épisode est très suggestif à un autre point de vue, c'est-à-dire à cause de certaines circonstances collatérales de nature à démontrer l'authenticité de l'état de « possession médiumnique » et par conséquent, la présence réelle sur place du décédé qui prétendait se communiquer.

Un ami du docteur van Eeden venait de se manifester. Cet homme avait tenté de se suicider en se coupant profondément la gorge. Il avait été secouru à temps; on lui avait tamponné la blessure avec de la gaze trempée dans l'iodoforme et il guérit; mais depuis ce jour sa voix resta rauque et altérée; il souffrit constamment d'une toux caractéristique. Or, il arriva que lorsque, au cours des expériences avec Mme Thompson, il essaya après sa mort de parler directement à son ami en employant le larynx du médium, au lieu de communiquer par l'entremise de l' « esprit-guide » Nelly, grâce à la transmission de la pensée, le médium fut, non seulement saisi de la même voix rauque et de la même toux caractéristique dont souffrait le décédé, mais, quand il se réveilla, il se plaignit d'une odeur de chloroforme qui semblait se dégager de sa personne.

Le docteur van Eeden résume ainsi les faits :

Jusqu'au 7 juin, tous les renseignements à cet égard m'étaient parvenus par l'entremise de « Nelly », l' « esprit guide » de Mr Thompson. Mais ce jour-là le décédé s'efforça — ainsi qu'il avait promis de le faire — de « contrôler » lui-même le médium ( j'emploie le terme technique courant ), et alors les preuves d'information qui ont été données devinrent impressionnantes. Pendant plusieurs minutes — mais pendant plusieurs minutes seulement — j'ai éprouvé l'impression indubitable de causer avec mon ami en personne. Je lui parlais en hollandais, et il me répondait immédiatement et toujours correctement. En même temps, la figure du médium et ses gestes exprimaient l'immense joie qu'éprouvait mon ami en constatant que nous étions parvenus à nous comprendre dans notre langue. Tout cela était si spontané, si vécu, qu'on ne pouvait l'attribuer à un phénomène de représentation subconsciente. Ensuite, tout à coup, il commença à prononcer des mots hollandais et me communiqua des informations qui étaient très loin de ma pensée, dont quelques-unes — par exemple celles concernant ce qu'avait dit l'oncle de mon ami au cours d'une séance précédente — m'étaient absolument inconnues ; je me suis assuré de leur véracité après avoir fait une petite enquête.

Cependant, même dans la séance en question, le défunt qui se communiquait ne parvint pas à garder constamment le contrôle du médium, comme il ne parvint pas à prononcer des phrases entières en hollandais, mais seulement quelques mots, qui avaient toutefois une éloquente signification d'identification personnelle. Le décédé s'efforçait, par des gestes, de faire comprendre à son ami qu'il éprouvait des difficultés insurmontables à employer le cerveau et le larynx du

médium pour transmettre sa pensée; ce qui rendit nécessaire une fréquente intervention de l' « esprit-guide » Nelly, afin de répéter phonétiquement les noms hollandais de personnes et de localités que l'entité du décédé s'efforçait inutilement de transmettre. Or, cette répétition phonétique de paroles incomprises de celui qui les transmettait est théoriquement plus concluante que si la transmission s'était opérée directement. Ainsi, par exemple, Nelly demande. :

— Que signifie donc Wuitsbergen... Criuswergen ?...

Le docteur van Eeden remarque :

C'est la prononciation presque exacte du mot « Cruysbergen » (l'ancien nom de la localité que j'habite, appelée actuellement Walden)... Il est à remarquer que cette prononciation phonétique du mot est très différente de celle qu'emploierait un Anglais lisant le mot ; par contre, c'est bien ainsi que prononcerait celui qui entendrait le mot et voudrait le répéter.

Comme on peut voir, il s'agit d'une remarque phonétique qui, dans son apparente insignifiance, revêt au contraire une grande valeur théorique, parce qu'elle tend à démontrer la réalité du triple procédé de transmission dont il s'agit, et par conséquent, la présence réelle du défunt qui se communique.

Au cours de la séance, la même entité s'efforça d'écrire au moyen de la main du médium, mais ne parvint qu'à tracer un nom hollandais : « Wedstruden », qui avait également une réelle valeur probative. Un long intervalle de silence suivit alors ; Mr. Thompson, très agitée, se tâta nerveusement la gorge.

Le défunt qui se communiquait parvint à transmettre plusieurs autres mots hollandais, mais, ainsi que je l'ai dit plus haut, ne fut pas en mesure de formuler des phrases. La circonstance la plus importante du point de vue qui nous occupe reste celle-ci : l'entité comprit toujours les questions que l'expérimentateur lui adressait en langue hollandaise, et manifesta en même temps le plaisir qu'elle éprouvait à entendre parler sa langue maternelle.

Je répète que le cas en question, peu important comme exemple de xénoglossie, acquiert de l'intérêt, si l'on ne perd pas de vue les circonstances qui l'ont accompagné, suivant lesquelles le médium éprouva les symptômes et les infirmités dont avait souffert le décédé après sa tentative de suicide. Et, comme le médium ignorait l'existence du défunt dont il s'agissait il ne pouvait certainement pas reproduire ces détails par suite d'un phénomène d'émergence de notions connues et puis oubliées (cryptomnésie). On pourrait naturellement objecter que l'expérimentateur connaissait les détails en question, que probablement il y songeait et que le médium pouvait avoir perçu sa pensée. Mais si l'on peut dire cela relativement à la voix rauque et à la toux caractéristique dont le décédé avait souffert, il est bien difficile de le soutenir relativement au détail éloquent du médium qui perçut l'odeur de chloroforme, ce qui se rapporte au fait que la gorge du suicidé avait été tamponnée avec de la gaze imbibée d'iodoforme. Je remarquerai, à ce sujet, que le docteur van Eeden n'assista pas son ami après la tentative de suicide; il ne pouvait donc songer au détail d'une scène à laquelle il n'avait pas été présent et qui ne pouvait pas l'intéresser; par contre, ce détail devait constituer un souvenir très précis et très vif dans la mentalité du décédé. Celui-ci, en ces tristes jours, n'a pu ne pas être fort incommodé par l'odeur

désagréable de la gaze qui lui bandait la gorge ; précisément comme le médium l'avait été à son tour, par réflexe.

A un point de vue général, la reproduction réaliste de la part des défunts qui se communiquent, des détails d'un épisode tragique de leur existence terrestre, et plus souvent de la crise par laquelle ils ont passé au moment de l'agonie, est une circonstance qui se réalise presque constamment au cours des expériences avec des médiums à « incarnation » ou « possession ». Les défunts expliquent ce fait en disant que lorsque l'Esprit se trouve plongé dans l' « aura » vivifiante du médium, il reprend momentanément contact avec les conditions terrestres, sous l'influence desquelles se raniment automatiquement et d'une façon toute sensorielle les sentiments émotifs et les détails par lesquels se déroula la dernière crise tragique de son existence — sentiments et détails qui, dans la plupart des cas, concernent la crise préagonique et quelquefois une heure dramatique d'autre nature qu'il vécut dans la dernière période de sa vie. Il s'ensuit que, grâce à la possession médiumnique temporaire, le défunt ne peut en empêcher la transmission au médium. Cela ne se produit d'ailleurs qu'au cours des premières tentatives de se manifester ainsi, car l'esprit acquiert rapidement des pouvoirs d'inhibition suffisants pour l'empêcher.

IV<sup>e</sup> Cas. — Dans l'épisode précédent, il est question de transmission phonétique de paroles qui ne sont pas comprises de la personnalité médiumnique dont elles proviennent. Il est donc opportun de rapporter ici un autre cas analogue et très récent, qui diffère du précédent en ceci: que ce n'est plus une personnalité médiumnique qui reçoit et transmet phonétiquement les mots, mais le « sensitif » lui-même, lequel les perçoit par clair-audience et les transmet phonétiquement à un sténographe.

Le cas se rapporte à l'écrivain et journaliste nord-américain bien connu William Dudley Pelley, devenu tout à coup célèbre pour avoir publié un petit volume intitulé : Sept minutes dans l'Eternité, dans lequel il relate un fait très intéressant, mais nullement extraordinaire, de « dédoublement fluidique » dont il a été lui-même le sujet dans une mesure solitaire de la Californie où il s'était retiré afin de trouver la tranquillité nécessaire pour dicter un livre.

Ce qu'il raconte avoir vu dans le monde spirituel est identique à ce qui a été décrit cent fois par les personnalités des défunts, et nous n'avons pas à nous en occuper ici. Il ne s'était jamais occupé de recherches psychiques, et n'avait pas l'intention de faire connaître publiquement ce qui lui était arrivé, craignant d'être pris pour un halluciné et de compromettre sa réputation littéraire. C'est le directeur de l'American Magazine qui parvint à vaincre sa répugnance et l'invita à en parler dans cette Revue. Voici ce que M. Pelley écrit relativement à son état d'âme après son réveil :

Je ne me sentais plus l'homme d'aparavant, ni physiologiquement, ni mentalement, ni spirituellement. Je me rendais compte, en même temps, d'avoir en quelque sorte acquis des sens nouveaux, de nouvelles facultés prodigieuses que je ne saurais décrire à ceux qui n'en ont pas fait l'expérience, mais qui cependant étaient pour moi aussi réelles qu'est réelle la main avec laquelle

j'écris.

Parmi les nouvelles facultés qu'il avait acquises il y avait la «clair-audience ». Par ce moyen, il continua à se tenir en rapport avec les personnalités spirituelles avec lesquelles il avait causé durant les « sept minutes passées dans l'éternité ». Dans la brochure (p. 40) il relate un épisode de clair-audience afin de réfuter les commentaires trop savants que certains physiologistes et psychiatres avaient échafaudés au sujet de son cas; commentaires tendant tous à juger que ce qui s'était produit était une conséquence de l'abus de drogues et de tabac. Il répond en disant :

Laissons donc les modernes psychologues et psychiatres expliquer mon cas par la théorie commode de l'hallucination. Toutefois, je me permets de remarquer à cet égard que les hallucinations pathologiques ne confèrent point le don des facultés supra-normales permanentes à celui qui y a été sujet ; encore moins peuvent-elles mettre les vivants en mesure d'entrer en rapport avec les décédés, justement comme si ceux-ci étaient plus vivants que jamais. Or, tout cela s'est produit en moi depuis ce jour mémorable. Ma « Radio » mentale s'est réveillée d'une façon si prodigieuse, que je suis toujours à même de syntoniser ma mentalité avec les mentalités et les vibrations des « voix » de ceux qui existent dans le milieu spirituel ; je puis ainsi causer avec les décédés pour mon compte et pour le compte d'autres personnes, sans jamais tomber en transe. J'en profite pour adresser aux trépassés des questions importantes de toute sorte; j'obtiens ainsi des enseignements intelligibles, excellents, très précieux. J'ai déjà pris note de réponses composées de plus de dix mille mots, concernant les côtés les plus ardues des sciences physiques, cosmologiques et métallurgiques. Trois ou quatre fois par semaine, je consacre deux ou trois heures de la nuit à ces leçons qui me parviennent des espaces hyperdimensionnels. A ce sujet, afin que mes savants critiques ne s'empressent pas de classer aussi ces admirables enseignements parmi les sornettes de la « subconscience », je leur soumetts le cas suivant :

Après une longue conversation avec une Grande Intelligence qui n'est plus de ce monde, une autre voix se fit entendre d'une tonalité que je ne connaissais pas. J'avais en face de moi la sténographe, et je la priai de transcrire phonétiquement, en écriture ordinaire, les mots de la langue étrange que je percevais nettement et que je me disposais à répéter pour elle. La sténographe les transcrivit alors phonétiquement, un mot après l'autre, tel que je les prononçais ; elle remplit ainsi douze pages de ce langage mystérieux.

Quelques semaines après, j'eus l'occasion de soumettre le message à un érudit philologue, qui constata que l'écriture contenait plus d'un millier de mots en pur sanscrit. Le contenu du message était très intéressant et se rapportait aux conditions dans lesquelles se débat actuellement la civilisation mondiale... On m'informa que le message avait été dicté en langue sanscrite afin de réfuter les théories de tant de savants superficiels qui prennent plaisir à expliquer ces manifestations, les plus prodigieuses de la nature, en leur donnant le nom de « Subconscient »... Quant à l'insinuation que j'abuse probablement de drogues et de tabac, je répondrai que je me suis récemment soumis à deux visites médicales très rigoureuses, pour les « assurances sur la vie », et que j'ai été reconnu physiquement parfait.

Tel est le cas très intéressant de « xénoglossie » dont le rapporteur même a été le sujet. Il en ressort que l'entité qui se communiquait a été amenée à dicter le message en langue sanscrite afin d'éliminer préalablement l'hypothèse du « subconscient ». En effet, les preuves de cette sorte, qui se renouvellent avec persistance depuis quatre-vingts ans environ, devraient rationnellement suffire à faire écarter pour toujours l'hypothèse dont on a tellement abusé, de la subconscience et devraient non moins rationnellement amener à reconnaître le fait de l'intervention de personnalités spirituelles dans les manifestations médiumniques. Mais pratiquement il n'en est pas ainsi, parce qu'une grande loi, peut-être providentielle, d'inertie mentale en sens misonéiste, domine, règle l'évolution de la pensée humaine. Lorsqu'un groupe quelconque de notions s'est solidement installé dans la mentalité humaine, ces idées deviennent si enracinées, si tenaces, que les faits eux-mêmes ne suffisent pas à les vaincre : l'œuvre du temps parvient seule à les dominer à la longue, grâce aux jeunes générations de penseurs qui remplacent les précédentes dans la lice scientifique. Il s'ensuit que pendant longtemps encore il y aura des hommes de science qui se contenteront du terme « subconscience » pour l'éclaircissement des phénomènes de xénoglossie.

C'est là le terme magique, que l'on peut comparer à un grand sac où les négateurs de la survie renferment, écrasent, pressent par force tout ce qu'ils ne parviennent pas à éclaircir d'une autre manière; à tel point que désormais les termes « subconscience » et « omniscience divine » équivalent l'un à l'autre.

V<sup>e</sup> Cas. — Je rapporte un troisième exemple de paroles en une langue ignorée, transmises phonétiquement par le médium.

Je l'extraits de l'ouvrage très remarquable de Vincent Turvey: *The Beginnings of Seership* (p. 127). Pour l'appréciation de ce fait, je répète ce que j'ai remarqué déjà, dans une autre circonstance, au sujet de la personnalité de l'auteur. Vincent Turvey, décédé de tuberculose à un âge encore jeune, était un gentleman riche et très instruit, qui, tout en n'ignorant pas que sa fin était proche, persévéra jusqu'au bout à exercer gratuitement ses facultés médiumniques au service de la bonne cause. Chaque fois que des phénomènes importants se réalisaient, il se faisait remettre par les expérimentateurs de courtes relations de faits; relations qu'il publia ensuite dans son livre pour le documenter, ce qui confère une valeur scientifique à l'ouvrage. J'ajouterai qu'il était un grand ami de William Stead et du professeur Hyslop, qui suivaient avec un vif intérêt les différentes phases de sa médiumnité, au sujet de laquelle le Professeur Hyslop et Mr Turvey échangèrent une suite de lettres très instructives qui parurent dans le *Journal of the American S. P. R.* (1912, p. 490-516).

William Stead, dans la préface qu'il écrivit pour le livre en question, parle ainsi des origines de la médiumnité de Mr. Turvey :

C'est après sa dernière et très grave maladie que Turvey acquit la faculté de voir des choses invisibles et de percevoir des sons que les oreilles humaines n'entendent point. Cela porte à supposer que le grossier revêtement corporel dans lequel étaient enveloppés les sens spirituels de l'âme, avait été percé par un

mal qui avait abattu pour toujours les forces physiques du malade. On peut donc se demander si notre ami Turvey aurait jamais possédé le don des facultés supra-normales s'il avait continué à jouir d'une bonne santé. Il se trouverait probablement très embarrassé de répondre à cette question. En tout cas, il faut reconnaître que si la ruine de la santé doit être la rançon à payer pour être «voyant » il n'y aura pas beaucoup de personnes disposées à le devenir à ce prix.

Il m'a semblé nécessaire de commencer par faire connaître les antécédents de M. Turvey pour permettre d'apprécier à sa juste valeur le cas assez compliqué que je me dispose à relater.

Mr. Turvey raconte :

Le 25 septembre 1909, le Light a publié une lettre de moi que je reproduis ici. Les documents qui se rapportent au cas dont il s'agit sont entre les mains du directeur de la revue — Mr. Dawson Rogers — ainsi qu'il ressort de la note qui suit le récit ; il est donc inutile de les reproduire ici.

Identification de l' « Esprit » d'un Oriental

Monsieur le Directeur,

En septembre 1905 le fantôme d'un Oriental m'apparut et prononça quelques mots dans une langue que j'ignorais complètement. Le 7 octobre 1905, j'ai relaté ces mots dans votre Revue ( Omar tu chuddar ), en demandant si quelqu'un parmi vos lecteurs était en mesure de les interpréter, et de me fournir ainsi le moyen de juger si ma vision n'était pas seulement une illusion. J'eus alors l'agréable surprise de recevoir une communication d'un homme au courant des langues orientales, qui me fit savoir que les mots en question signifiaient : « O homme, prends garde à ton vêtement (ou à ton enveloppe) ». Il ajoutait que ces paroles semblaient employées pour attirer l'attention de quelqu'un sur un vêtement qui se trouvait par terre. J'ai donc pensé que ma vision était quelque chose de plus qu'une illusion, quoique la signification de cette phrase d'un langage authentiquement oriental fût en somme inconcluante. ( Ici Mr Turvey n'a pas réfléchi que la phrase qui lui avait été adressée pouvait fort bien contenir un avertissement formulé d'une manière symbolique, selon l'usage oriental, parce que le mot « enveloppe » pouvait faire allusion au « revêtement de son esprit », c'est-à-dire à son corps matériel, qui semblait irréparablement ruiné ; interprétation qui paraît confirmée par l'autre phrase prononcée par le fantôme dans la manifestation qui suivit ).

Pour faciliter le récit, appelons cet esprit un « Gourou » (précepteur). Au cours d'avril 1907, j'ai été de nouveau visité par le même « Gourou », qui était accompagné du fantôme d'un autre Oriental, majestueux, haut de six pieds, ayant un large thorax admirablement conformé, dont la peau était aussi claire que celle d'un Anglais un peu hâlé. Il portait toute entière la barbe, longue et blanche ; sur sa poitrine brillait un symbole mystique. Nous l'appellerons « Le Maître ». Il adressa au Gourou une phrase en langue orientale, que j'ai pu saisir phonétiquement et qui a été traduite par un colonel anglo-indien. Par ces paroles le « Maître » faisait allusion à l'état de ma santé en remarquant : « Il y a encore

en lui de la vitalité animale ».

Le 6 avril 1907, j'ai publié dans Light le récit de ma vision. « Pourquoi, — demandai-je, — ces fantômes d'Orientaux viennent-ils à moi ? Peut-être parce que je me trouve en condition de mourir d'un moment à l'autre ? »

Après cette première visite, le « Maître » m'apparut d'autres fois encore. Dans une de ces circonstances (août 1908) le médium voyant, Miss Mac Gready, était chez moi ; elle l'aperçut dans le salon et elle s'écria avec étonnement : « Oh, quel bel homme ! » Dans une autre occasion, c'est l'un de mes amis qui le vit à côté de moi.

De toute façon, jusque-là il n'y avait aucune preuve concluante qu'il ne s'agit pas d'une « objectivation illusoire ». Mais le 18 août 1909, c'est-à-dire deux ans et demi après la description minutieuse que j'avais fait paraître dans Light, le « Maître » a été reconnu d'après cette description, à laquelle j'avais ensuite ajouté quelques détails complémentaires. Celui qui le reconnut est un personnage oriental; je l'ai rencontré fortuitement à bord d'un paquebot. Il me dit être l'arrière-petit-fils du « Maître », qui avait été un grand chef militaire, encore vénéré de ses concitoyens. Le 23 août, ce personnage, dont je ne puis donner le nom pour des raisons de famille et de l'emploi qu'il occupe, dîna chez moi; après une heure de musique on recommença à parler du « Maître ». Je lui dis : « Il ne se manifeste à moi que rarement, et je crains que votre espoir d'entrer en rapport avec lui ne soit pas couronné de succès ». Or, le « Maître » se manifesta, avec le « Gourou », et tous les deux m'adressèrent de nouveau la parole dans leur langage, dont je répétais les mots, phonétiquement, à mon hôte. A ma grande surprise, ce que je répétais était aussitôt compris de l'hôte, et la signification de ces mots était parfaitement conforme aux circonstances. En outre, le « Gourou » donna son nom, désigna la localité où il avait battu les troupes anglaises, en ajoutant que son corps était enterré là. Il dit qu'il avait été le pupille du fils du « Maître », et que ce dernier était l'arrière-grand-père de mon hôte. Non seulement, mais, chose théoriquement plus importante, il fournit des détails minutieux et très corrects au sujet d'un autre parent vivant du « Maître », en indiquant même les termes orientaux désignant le grade qu'il possède dans l'armée de son pays.

Je rappellerai maintenant que dans la lettre parue dans Light (7 octobre 1905), j'avais déclaré ne connaître d'autre langue que l'anglais et un peu le français... Je répète enfin que je percevais par clair audience le dialecte hindou parlé par les fantômes, et que j'en répétais les mots à mon hôte phonétiquement, tout en gardant parfaitement ma conscience... Je considère que ce cas est de nature à « broyer » l'hypothèse télépathique, étant donné que la description du fantôme, que j'ai publiée dans Light il y a deux ans et demi, n'a pas été lue et identifiée par le personnage dont il s'agit jusqu'au 18 août 1909 ; je ne lui en avais jamais parlé... En outre, ce personnage m'informa que le costume porté par son ancêtre correspondait parfaitement à celui qui était en usage il y a deux siècles dans les Indes musulmanes. Il dit que ses concitoyens vénéraient encore le tombeau du « Maître », et que celui-ci, aussi bien que le « Gourou », étaient rappelés encore dans l'Inde musulmane...

Tel est le cas étrange et intéressant rapporté par Turvey. Il ne constitue d'ailleurs qu'un spécimen des manifestations multiformes de fantômes se



produisant par sa médiumnité révélée chez lui, comme je l'ai déjà dit, à la suite d'une maladie très grave, qui avait déterminé la ruine de sa santé et le décès inexorable à courte échéance.

On a pu voir que les preuves d'identification personnelle fournies par les deux fantômes visualisés par Turvey sont remarquables. Toutefois, cela ne revêt qu'une valeur théorique purement complémentaire à côté de la preuve irréfutable en ce sens fournie par le fait que les deux fantômes, en trois différentes occasions, parlèrent leur dialecte hindou-musulman, et que, par trois fois, ce qu'ils dirent, ayant été saisi et répété phonétiquement par le médium, correspondait au dialecte parlé dans la province où les deux fantômes déclarèrent être nés. D'autre part, ce qu'ils dirent était absolument conforme à la circonstance de leur manifestation aux vivants dans un but d'identification personnelle.

Il faut donc en conclure que le cas en question mérite d'être enregistré parmi les excellents exemples de xénoglossie proprement dite. Même l'hypothèse fantastique de la « mémoire ancestrale » ne pourrait lui être appliquée ; en effet, personne ne pourrait soutenir que parmi les ancêtres d'Alfred Turvey il y eût des Hindous musulmans natifs de cette province où l'on parlait le dialecte qu'il a perçu par clair-audience. Sans compter que les cas de xénoglossie avec Mr Turvey ne se sont pas bornés au dialecte hindou dont il a été question ; il a entendu parler et il a répété phonétiquement, rappelons-le, des phrases et des conversations en dix langues diverses dont on a pu constater l'authenticité ; il est à remarquer qu'il s'agissait presque toujours de langues orientales. Mr Turvey observe à cet égard :

J'ai d'abord attribué les visions d' « esprits » à toute autre, cause que les décédés ; mais lorsque les fantômes que je voyais ont commencé à me parler en de nombreux langages que j'ignorais, et lorsque ce que je considérais comme un « jargon dénué de toute signification » m'a été traduit, et qu'il résulta successivement que c'était de l'hindou, du persan, de l'arabe, du sikh, jusqu'au dixième langage ignoré, alors je me suis dit ; « Voilà quelque chose que je ne puis attribuer à une objectivation hallucinatoire et... alors, si ce ne sont pas des esprits, que doivent-ils être ? » (Page 223).

Il me semble que Mr Turvey a mille fois raison de conclure par cet interrogatif, auquel personne ne pourra jamais répondre, puisque ce même interrogatif, dérivation logique des faits relatés, ne sert pas seulement à éliminer l'hypothèse de la « mémoire ancestrale » mais toutes les hypothèses, hormis celle qui explique rationnellement les faits en y voyant l'intervention des décédés dans les manifestations médiumniques.

VI<sup>e</sup> Cas. — L'épisode suivant n'est constitué que par une seule phrase en langue ignorée (le suédois), mais il s'agit d'une phrase théoriquement concluante, parce qu'elle sert à caractériser une personne décédée, inconnue au médium.

J'extraits l'épisode du « Compte rendu du Congrès Spirite de 1890 » (p. 230). La princesse Marie Karadja, de Stockholm, très connue, il y a une trentaine d'années, dans les milieux métapsychiques, raconte comment il lui arriva de

s'occuper de recherches médiumniques. Elle était de passage à Londres, et il lui arriva de lire dans une Revue spiritualiste qu'un médium clairvoyant, appelé Alfred Peters, recevait tous les mercredis, à 7 h. 50 (5, Mervington Road). Elle décida d'aller le voir et elle écrit à ce sujet :

Avant de relater ce qui se réalisa dans cette première séance médiumnique, je tiens à faire connaître :

1. Que j'ai appris l'adresse du médium Peters par une Revue, et non par une personne, qui aurait pu prévenir le médium de ma visite.

2. Que je n'avais parlé à personne de ma décision de me rendre à une séance médiumnique.

3. Que je n'étais plus passée à Londres depuis trois ans, et que je n'avais jamais été dans le faubourg où habite M. Peters.

4. Que je parle anglais comme une native ; il est donc impossible que M. Peters ait pu deviner ma nationalité d'après l'accent avec lequel je m'exprimais en anglais.

Lorsque je suis arrivée chez le médium, j'ai été introduite dans un salon où se trouvaient une dizaine de personnes qui m'étaient complètement inconnues. Personne ne m'adressa la parole : j'ai pris place sans prononcer une seule syllabe.

Je néglige la première manifestation très intéressante que relate ici la princesse Karadja, parce qu'elle ne rentre pas dans le sujet dont nous nous occupons. La princesse continue ainsi:

Après un intervalle de silence, le médium recommença à parler en disant : « Maintenant j'aperçois à côté de vous l'esprit d'une femme ». Il m'en donna une description minutieuse, mais je dus répondre que je ne le connaissais point. Le médium se tut un instant, puis il ajouta : « Elle me dit que son nom est Bremer ». Je remarquai qu'il devait y avoir erreur dans la transmission, parce que je n'avais jamais connu personne de ce nom. Nouveau petit silence du médium, qui épela ensuite avec un effort évident: « Fred-ri-ka Bre-mer ». Je demeurai muette d'étonnement. Frédérika Bremer était un écrivain suédois, grande philanthrope, ardente propagandiste en faveur de la régénération de l'humanité. Ayant passé la plupart de mon existence à l'étranger, je ne m'étais jamais beaucoup intéressée à Frédérika Bremer et à sa noble vie ; elle était donc la dernière personne dont je pouvais imaginer la manifestation, en cette circonstance. Soudain, à ma vive surprise, le timbre vocal du médium changea, tandis qu'il articulait lentement, en langue suédoise, ces mots :

« Aidez, vous aussi, la femme suédoise ». Tout cela avait du merveilleux ! Je suis absolument certaine que le médium ignorait l'existence même de Frédérika Bremer ; et cependant, dans un des faubourgs de Londres, j'avais reçu un message, dans ma langue maternelle, contenant une exhortation littéralement caractéristique de la femme philanthrope et généreuse qui s'était manifestée à moi. J'ajouterai que le médium Peters possède le don extraordinaire de « parler des langues qu'il ignore ». En d'autres circonstances je l'ai entendu parler en plusieurs langues vivantes et mortes. Une fois un colonel anglais étant présent, il

y eut la manifestation d'un chef « peau-rouge », qu'il avait connu au cours de sa jeunesse et qui lui parla dans son dialecte indien, dialecte aujourd'hui complètement disparu avec la tribu qui le parlait.

Ainsi que je l'ai fait remarquer, l'incident de xénoglossie contenu dans l'épisode ci-dessus, peut être considéré comme théoriquement concluant, quoiqu'il ne soit constitué que d'une seule phrase en langue ignorée du médium. En effet, il ne s'agit pas d'une simple phrase conventionnelle, qu'on apprend aisément par cœur et que l'on peut fendre à la façon d'un perroquet; il s'agit d'une phrase dans laquelle apparaît une idée qui caractérise la personne décédée qui se communiquait. Par conséquent, elle ne peut être qu'originale, c'est-à-dire pensée au moment même. En ces conditions, il est évident que le fait de combiner une phrase originale quelconque en une langue totalement ignorée constitue une entreprise aussi impossible que d'arranger tout un discours. Sans compter que dans le cas en question, le médium ne connaissait pas la consultante, ignorait sa nationalité, comme il ignorait l'existence de la décédée qui se communiquait: toutes ces circonstances, combinées avec celles relatées plus haut, concourent à renforcer remarquablement la valeur théorique de l'incident.

VII<sup>e</sup> Cas. — Je l'extrai du Light (1908, p. 136) ; c'est un fait digne de considération en tenant compte de la charge diplomatique que revêtait celui qui le rapporta.

Le ministre plénipotentiaire de Serbie à Londres, Comte Chedo Mijatovitch, écrit dans les termes suivants au directeur de la Revue en question :

Je ne suis pas spirite, mais je me trouve décidément sur la voie qui y amène..., et j'y suis entré grâce à une expérience personnelle que je considère être de mon devoir de rendre publique.

( Ici le comte Mijatovitch explique que certains spirites hongrois lui avaient écrit en le priant de se rendre chez quelque bon médium de Londres afin de se mettre en rapport, si possible, avec un ancien souverain serbe et le consulter sur un certain sujet. ) Justement en ces jours-là, — continue-t-il, — ma femme avait lu quelque chose se rapportant à un M. Vango, doué de facultés médiumniques remarquables ; c'est pourquoi je me suis rendu chez lui.

Je ne l'avais jamais vu et à son tour, il ne m'avait certainement pas vu non plus; il n'y a aucune raison de supposer qu'il sût quoi que ce soit à mon sujet, ou qu'il ait pu le deviner. Je lui demandai s'il pouvait me mettre en rapport avec l'esprit auquel je pensais ; il me répondit que cela réussissait quelquefois, mais que souvent se manifestaient au contraire des esprits que l'expérimentateur ne désirait nullement. De toute manière, il se mit à ma disposition, et me pria de concentrer ma pensée sur l'esprit avec lequel je souhaitais communiquer.

Peu après, M. Vango tomba en transe et dit : « Il y a ici l'esprit d'un jeune homme qui paraît vivement désireux de vous parler ; malheureusement il s'exprime dans une langue que je ne connais pas. » Le souverain serbe sur lequel j'avais concentré ma pensée était mort en 1350 en âge mûr ; j'étais donc curieux de savoir quel était le jeune esprit désireux de me parler, et je priai le médium de répéter, ne fût-ce qu'un seul mot, de ce que disait l'entité présente. M.

Vango me répondit qu'il allait essayer ; il se retourna vers la paroi, en attitude d'écouter attentivement, et puis, à ma grande stupéfaction, il commença à épeler lentement les mots suivants en langue serbe : Molim vas pishite moyoy materi Nataliyi da ye molim da mi oprosti, qui, traduits, signifient : « Je te prie d'écrire à ma mère Nathalie, en lui disant que j'implore son pardon. »

Naturellement, je compris qu'il s'agissait de l'esprit du jeune roi Alexandre ; je demandai alors à M. Vango de m'en décrire l'aspect ; il me répondit vivement : « Oh, c'est horrible ! Son corps est criblé de blessures ! »

S'il m'avait fallu une autre preuve pour me convaincre de l'identité de l'esprit qui se communiquait, je l'aurais eue lorsque M. Vango dit : « L'esprit désire vous dire que maintenant il déplore amèrement de ne pas avoir suivi votre conseil au sujet d'un certain monument à ériger, et aux mesures politiques à prendre à cet égard ». Tout cela se rapportait à un conseil confidentiel que j'avais donné au roi Alexandre, deux ans avant qu'il fût assassiné, et qu'il avait jugé intempestif en ce moment et réalisable seulement au commencement de 1904.

Je dois ajouter que M. Vango répéta les paroles serbes d'une façon très caractéristique, en épelant une syllabe après l'autre, et en commençant par la dernière syllabe de chaque mot pour revenir jusqu'à la première ; ainsi : « Lim, molim, te, shite, pishite; yoy, moyoy; ri, téri, materi, liyi, Nataliyi, etc. »

Comme je publie ce fait dans l'intérêt de la vérité, je n'hésite pas à le signer de mon nom et de mon grade. (Signé : Chedo Mijatovitch, ancien envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Serbie à la Cour de St-James, Radcliffe Gardens, 39, London, S. W.)

Dans le cas ci-dessus il importe d'abord de remarquer que le comte Chedo Mijatovitch avait concentré sa pensée sur une entité spéciale de décédé, à la place de laquelle se manifesta par contre une autre entité à laquelle il ne songeait nullement en ce moment ; ce qui élimine l'hypothèse des personnifications subconscientes par effet de suggestion transmise télépathiquement du consultant au médium.

En outre, il est bien de remarquer que la personnalité du défunt qui se manifesta à fourni quelques preuves excellentes d'identification personnelle, surtout lorsqu'elle déplora ne pas avoir suivi le conseil que lui avait donné le consultant dans une circonstance de politique intérieure.

Enfin, étant donné qu'il s'agissait de la langue serbe, il ne faut vraiment pas avoir recours à des attestations spéciales garantissant que le médium ignorait totalement cette langue dont il répétait phonétiquement les mots.

Le phénomène de « xénoglossie » est donc incontestable. Comme il est inexplicable par toute hypothèse naturaliste, il faut logiquement admettre l'intervention spirituelle sur place du jeune roi de Serbie, anxieux de demander pardon à sa mère pour ne pas avoir suivi son conseil ; d'où la conspiration militaire dont il a été victime.

Ce qui paraît réellement curieux, et même inexplicable, dans le cas de xénoglossie dont nous nous occupons, c'est le fait du médium qui répète les paroles entendues grâce à sa clair-audience, mais en épelant les syllabes en

sens inverse. Au cours des expériences de « psychographie », on rencontre souvent des exemples d' « écriture en miroir », dans lesquelles le médium écrit les mots en sens inverse, de sorte que le message ne puisse être facilement lu qu'en le réfléchissant dans une glace; ce qu'on explique psychologiquement par l'inversion des courants nerveux dans les centres moteurs du langage écrit ; mais cette explication ne tient pas quand il s'agit de l'inversion de syllabes. D'autre part il serait absurde de supposer que c'était le décédé qui s'exprimait ainsi. Aucun doute que le phénomène de l'inversion des syllabes était l'œuvre de la cérébration inconsciente du médium ; c'est tout ce qu'on peut affirmer sans crainte d'erreur; quant à la cause qui détermine le phénomène, elle demeure psychologiquement inexplicable.

VIII<sup>e</sup> Cas. — Je clos la première catégorie de cette classification en citant le cas très récent de Thérèse Neumann, la stigmatisée de Konnersreuth, en Bavière, qui prononça des mots et des phrases en langue araméenne, c'est-à-dire dans celle de Jésus.

Ce cas étant très connu, je me borne à résumer la partie qui concerne la xénoglossie.

Thérèse Neumann est fille d'un tailleur de Konnersreuth. Elle a maintenant trente-deux ans; à son état normal, elle est une jeune fille simple, de caractère enjoué, sincèrement soumis à sa foi religieuse. Je ne m'arrêterai pas à parler de l'accident qui la rendit infirme, de ses visions de Sainte Thérèse, du phénomène des stigmates, apparues en elle pour la première fois au cours de la Semaine Sainte de 1926. Durant les crises des stigmates, elle revit la Passion du Christ et proféra des phrases et des paroles en langue araméenne; y compris celles prononcées par Jésus sur la Croix.

Le docteur Weseley remarque à cet égard que la langue normalement parlée par Jésus était vraiment l'araméen, et non pas l'hébreu ou le grec. Il ajoute que les Evangiles originaux rappelèrent les paroles du Maître en araméen, et que cette langue est aujourd'hui si complètement une langue morte, qu'il est pratiquement impossible de la reconstituer fidèlement.

Voici quelques spécimens de phrases, ou de paroles, prononcées par l'extatique durant la crise des stigmates :

- « Salabu » (Crucifié).
- « Jehudaje » (Juifs).
- « Schlama Rabbuni » (« Je te salue, ô Maître ». Ce sont là les mots prononcés par Judas dans le Jardin des Oliviers).
- « Magera baisebua Jannaba ; Jannaba magera baisebua ! » ( Selon l'extatique ces mots ont été proférés par les Apôtres lorsque Jésus fut trahi ).
- « Abba shabock la' hon ». (« Père, pardonnez-les ». (Mots prononcés par Jésus sur la croix).
- « Amen Amarna lach bjani atte emmi b'pardesa » (« En vérité je te dis qu'aujourd'hui tu seras avec moi en Paradis ». Paroles de Jésus, adressées au

bon larron).

Dans une autre circonstance dans laquelle plusieurs orientalistes éminents se tenaient autour de la stigmatisée, celle-ci entendit de nouveau les paroles prononcées sur la croix par Jésus, parmi lesquelles le cri : « As-che ! » (J'ai soif). Les orientalistes furent unanimes à penser qu'ils auraient exprimé ce concept par le mot « Sachena ! ». Or, au point de vue théorique, cette substitution de mots est fort suggestive, parce qu'elle n'était dans l'esprit de personne ; le docteur Punder signale ce fait en disant : « D'où Thérèse a-t-elle donc pu tirer ce mot inattendu, mais correct : «As-che » ? C'est là une énigme que ne peut résoudre aucune forme de suggestion ».

Et le Docteur Weseley se rapportant à cet incident, ainsi qu'à l'autre d'une phrase tout entière en araméen prononcée par la stigmatisée et ignorée des érudits, note à son tour : « Il reste inexplicable que Thérèse ait pu prononcer correctement une phrase inconnue jusqu'ici aux érudits qui l'écoutaient et qu'elle ait pu employer un mot araméen auquel ces mêmes érudits ne s'attendaient pas, quoiqu'il soit absolument correct. N'est-ce pas une ineptie de supposer que la jeune fille a pu lire une pensée qui ne s'était jamais formée dans le cerveau du Docteur Wutz et des autres ? »

Dans une autre occasion où le Docteur Wutz, qui est un éminent orientaliste, était assis à côté de l'extatique en transcrivant avec soin les paroles qu'elle disait, il l'entendit prononcer une phrase araméenne qu'il ne jugea, pas correcte. Il s'adressa à l'extatique en lui disant : « Thérèse, cela n'est pas possible. Les mots que vous avez prononcés ne sont pas de l'araméen », Elle répondit : « J'ai répété ce qu'ils ont dit ». Le professeur Wutz demeura perplexe, et lorsqu'il rentra chez lui, il se prit à consulter des documents araméens ; dans l'un des plus anciens dictionnaires de la langue il trouva la phrase même prononcée par Thérèse.

Tels sont les faits. Que la langue parlée par l'extatique soit bien l'araméen, c'est hors de doute, puisque tous les éminents orientalistes qui l'écoutèrent l'ont reconnu : entre autres le professeur Johannes Baur, professeur de théologie sémitique à l'Université de Halle.

Au point de vue de l'interprétation spiritualité des faits, le côté faible du cas en question consiste dans la circonstance que les phrases prononcées en langue araméenne par Thérèse Neumann sont presque toujours la reproduction de phrases prononcées par Jésus ou par d'autres personnages des Evangiles : des phrases qui existent imprimées, avec leur traduction en des langues modernes, dans les livres et les dictionnaires de cette langue. Etant donné cela, on pourrait jusqu'à un certain point les expliquer en supposant que Thérèse Neumann, en état d'extase, possède des facilités de télésthésie, sous la forme de « lecture à distance de livres fermés », faculté dont l'existence est expérimentalement démontrée, grâce surtout aux nombreuses et prodigieuses expériences qui ont été faites récemment avec Mr. Osborne Léonard.

On a pu voir par contre qu'en d'autres cas que nous avons précédemment cités, les phrases et les paroles en des langues ignorées des médiums doivent être créées à l'instant même, puisqu'elles constituent des réponses aux questions des consultants. En ces conditions, l'hypothèse de la « lecture à distance en des

livres fermés » est nettement éliminée. Or, comme il est manifestement impossible de former des phrases originales dans une langue totalement ignorée, il s'ensuit que dans les cas dont il s'agit il est logiquement inévitable d'aboutir à l'intervention d'entités spirituelles étrangères au médium.

Pour plus d'exactitude, il est bien de noter que dans les épisodes de « lecture en des livres fermés » obtenus avec Mr Léonard, ainsi qu'avec ceux que l'on obtenait avec le Rév. William Stainton Moses, les personnalités des défunts qui se communiquaient affirmaient que le prodige s'accomplissait par leur moyen, et non pas par l'œuvre des médiums. On pourrait l'admettre ; on devrait même l'admettre en certains cas, en tenant compte des preuves admirables d'identification personnelles fournies en même temps par les personnalités spirituelles. Seulement, l'expérience nous apprend qu'en ce qui concerne les facultés supra normales, ce que peut réaliser un esprit « désincarné » peut être aussi réalisé (quoique moins parfaitement), par un esprit « incarné » se trouvant en des conditions transitoires de désincarnation à son début (par exemple, l'état de « transe »). En effet les facultés supra normales subconscientes paraissent être les sens spirituels existant dans l'homme vivant, en attendant d'émerger et d'agir dans un milieu adapté, après la crise de la mort. Il s'ensuit que la possibilité de ce fait neutralise l'interprétation spiritualiste du langage araméen parlé par Thérèse Neumann, sauf toujours la circonstance de l'existence de bonnes preuves collatérales en faveur de l'interprétation par les esprits.

Dans le cas dont nous nous occupons on rencontre effectivement quelques bonnes preuves de cette sorte, quoique, à vrai dire, insuffisantes. Il en est ainsi, par exemple, de l'exclamation : « As-che ! » (J'ai soif), expression parfaitement correcte, mais contraire aux opinions des orientalistes présents, qui auraient exprimé ce concept par le mot « Sachena ». Seulement... qui oserait affirmer que Jésus sur la Croix s'est exprimé comme le pensent les orientalistes, plutôt qu'avec la phrase également légitime employée par l'extatique ? En tout cas, si celle-ci avait lu à distance en des livres fermés, l'exclamation de Jésus, elle aurait dû dire « Sachena », et non « As-che » ; et cette remarque revêt une grande valeur suggestive, puisqu'elle élimine l'hypothèse télésthésique dans l'explication de cet incident spécial, comme elle écarte toute forme de suggestion des assistants.

Il faut de même noter la phrase en langue araméenne formulée par Thérèse Neumann et ignorée des orientalistes; phrase qui, au dire de l'extatique, aurait été prononcée par les Apôtres lorsqu'ils apprirent que le Maître avait été trahi par Judas. Comme elle ne se trouve pas dans les Evangiles ni ailleurs, on ne saurait l'expliquer par la « lecture en des livres fermés ». Cette hypothèse pourrait, par contre, être employée à expliquer la phrase araméenne que le professeur Wutz avait jugée erronée et qu'il trouva ensuite telle quelle dans un dictionnaire. Mais si les deux phrases précédentes ne peuvent recevoir cette explication, on devrait conclure dans le même sens par rapport à la dernière.

Je remarquerai enfin que dans presque toutes les langues les mots ne se prononcent pas tels qu'ils sont écrit ; par conséquent, si Thérèse Neumann avait capté à distance en des livres fermés les phrases qu'elle prononça, elle n'aurait pu les prononcer avec une exactitude phonétique. Cette dernière remarque a

aussi son importance.

Il me semble avoir ainsi soumis au jugement de mes lecteurs tout ce qu'on pouvait remarquer pour ou contre l'hypothèse de l'intervention d'entités spirituelles dans le cas de Thérèse Neumann.

Il me resterait à répondre à la question suivante : En admettant un moment que l'extatique fût réellement en rapport avec le monde spirituel, quelle était donc l'entité qui lui transmettait les phrases en langue araméenne concernant la « Passion de Jésus » ? Malheureusement les documents à ma disposition ne me fournissent guère des renseignements pouvant suffire à exprimer à ce propos une opinion quelconque. La « voyante » apercevait souvent près d'elle Sainte Thérèse, c'est-à-dire la sainte dont elle porte le nom; mais les mots araméens qu'elle répétait phonétiquement elle les percevait par « clairaudience » ; on ne sait pas — ou du moins j'ignore — si l'extatique a jamais déclaré quelle était l'entité qui les lui transmettait. Toutefois, je considère comme étant plus probable qu'elle ne l'ait jamais déclaré et qu'elle ne l'ait jamais connu elle-même, puisque je remarque cette observation dans un rapport récent du cas : « Parmi les personnes qui viennent étudier le phénomène de près, il y en a beaucoup qui s'en vont convaincues que l'extatique se trouve en rapport avec un personnage ayant vécu du temps de Jésus et qui a assisté à sa Passion ». Donc, jusqu'à ces derniers temps, personne ne possédait de renseignements sûrs à cet égard.

## II<sup>e</sup> Catégorie

Cas de xénoglossie obtenus par l' « écriture automatique » (psychographie)

Au point de vue scientifique, les cas appartenant à cette catégorie sont les meilleurs, parce que le texte produit en langue ignorée par le médium, demeure tel : un document irréfutable à la disposition des chercheurs ; tandis qu'avec les sujets à réalisation parlante il faut souvent se fier à la perspicacité des expérimentateurs, à moins qu'il y ait parmi eux quelqu'un qui se charge de transcrire exactement les mots prononcés par le médium. Nous avons cité dans la catégorie précédente plusieurs cas dans lesquels on a observé cette règle fondamentale de contrôle. En ce qui concerne cette deuxième catégorie il me faut prévenir les lecteurs que, bien qu'elle soit la plus riche d'épisodes, le nombre des cas que je vais relater sera fort restreint, toujours à cause de la forme trop anecdotique dans laquelle ils sont exposés. Heureusement, parmi les cas à retenir, il y en a quelques-uns qui revêtent une importance capitale, au point de pouvoir être considérés comme réellement concluants.

IX<sup>e</sup> Cas. — Je commence l'énumération des cas par un épisode admirablement étudié par le professeur Charles Richet et qu'il a relaté dans les Annales des Sciences Psychiques (1905, pp. 317-353).

Il s'agit d'un cas qui, à vrai dire, ne revêt pas une grande signification théorique,



parce qu'il ne consiste pas en des phrases originales créées au moment même ; c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'une conversation en langue ignorée, mais de la reproduction de longues phrases en grec moderne, qui existent imprimées en différents ouvrages, et qui ont été transcrites fidèlement par le médium grâce à un phénomène de « vision clairvoyante » des phrases en question. Il s'agit donc d'une phase préliminaire des phénomènes de « xénoglossie ».

En tout cas, on se trouve déjà en présence de cet ordre de faits, puisque le médium, ne connaissant pas le grec, est parvenu à transcrire de longues phrases de cet idiome sans avoir devant ses yeux les textes originaux; il possédait donc les facultés supra normales nécessaires pour la production de phénomènes de cet ordre; d'autant plus que souvent les phrases correspondaient à des situations du moment.

Le professeur Richet ne nomme point la dame anglaise qui se prêta à ces expériences ; mais comme elle en a parlé elle-même dans une longue et remarquable auto-analyse psychologique de sa médiumnité, je ne pense pas commettre une indiscretion en disant ici qu'il s'agit de Mrs Laura Finch, à laquelle le professeur Richet confia la direction de la revue anglaise *The Annals of Psychical Science*, qui était une dérivation des *Annales des Sciences Psychiques*.

Comme il ne m'est pas possible de reproduire ici la relation minutieuse du professeur Richet, qui occupe 36 pages de la Revue, je me borne à citer à sa place le résumé que l'auteur en a donné dans son *Traité de Métapsychique* (p. 273).

Mme X..., jeune femme de trente ans environ, n'a jamais appris le grec, et il est absolument certain qu'elle ignore le grec. Pourtant elle a devant moi écrit de longues phrases de grec, avec quelques fautes qui indiquent nettement que c'était la vision mentale d'un ou plusieurs livres grecs. J'ai pu après maintes recherches, aidé par le hasard plus que par ma perspicacité, grâce à mes amis Courtier et docteur Vlavianos, d'Athènes, trouver le principal livre où Mme X... avait puisé les longues phrases de grec qu'elle écrivait devant moi. C'est un livre introuvable à Paris (qui existe cependant à la Bibliothèque Nationale), le *Dictionnaire gréco-français et français-grec de Byzantios et Coromélas*. Comme c'est un dictionnaire du grec moderne, il n'est jamais en usage dans les classes de nos lycées.

Or, Mme X... a, de mémoire, écrit devant moi une vingtaine de lignes grecques, avec des fautes peu nombreuses (8 p. 100 environ, pour les accents surtout). Les fautes sont celles qu'on doit faire quand on transcrit le grec sans le comprendre.

Suivent quelques exemples en caractères grecs, pour la spécification des erreurs. Le professeur Richet poursuit ensuite en écrivant :

Toutes ces fautes indiquent nettement que c'est une copie visuelle, et que Mme X... ne sait pas le grec, puisqu'elle ne commet ces fautes que par la transcription imparfaite d'une image visuelle. La reproduction de ces mots fautifs est certainement une reproduction visuelle défectueuse.

Je suis absolument certain (c'est le Professeur Richet qui souligne ces mots), que Mme X... n'a eu, en écrivant ces lignes, aucun texte sous les yeux. Elle

regardait dans le vide, et écrivait comme si elle copiait imparfaitement un texte d'une langue inconnue, dont elle voyait les signes, mais dont elle connaissait à peine le sens. Quoiqu'elle ne les comprît certainement pas, il est remarquable que les phrases ainsi écrites s'appliquaient assez bien aux circonstances. Un soir, au coucher du soleil, Mme X..., écrit en grec une phrase qui se trouve dans le Dictionnaire de Byzantios : Quand le soleil est à son levant ou à son couchant, l'ombre se projette au loin. La phrase est transcrite sans accents, et il y a une légère erreur.

Il ne reste donc que deux hypothèses : ou l'hypothèse d'une fraude, aidée par une prodigieuse et inouïe mémoire visuelle, ou l'hypothèse d'une cryptesthésie extraordinaire.

On doit toujours supposer la fraude possible. Admettons donc la fraude : sachons accepter les invraisemblances psychologiques qu'elle suppose. Admettons : 1° Que Mme X... a acheté en secret le livre de Byzantios, l'Apologie de Socrate, le Phèdre de Platon, l'Évangile de Saint Jean, c'est-à-dire les quatre livres dans lesquels elle a puisé les phrases qu'elle écrivait devant moi ; 2° qu'elle a longuement travaillé sur ces quatre ouvrages, pour retenir l'image visuelle des caractères dont elle ne comprenait pas le sens.

Les deux hypothèses sont admissibles si l'on accepte une machination longuement et méthodiquement poursuivie, ce qui est possible après tout. Mais ce qui est singulier, c'est que Mme X..., sans avoir compris ces phrases, puisqu'elle ignore complètement le grec, en a gardé une image visuelle assez nette pour reproduire de mémoire une vingtaine de lignes (622 lettres, avec 6 pour cent d'erreurs)...

Tel est le résumé, trop sommaire peut-être, que le professeur Richet a fait du cas en question, dans son *Traité de Métapsychique*. Il n'est pas inutile de le compléter en faisant mieux ressortir ce fait intéressant : que les phrases grecques, tout en étant tirées de certains livres, correspondaient souvent à des situations de circonstance. Ainsi, lorsque M. Richet demande des explications au sujet de la communication obtenue, la réponse en grec a été : « La copie est conforme à l'original ». A une autre question, il a été répondu, avec une parfaite cohérence : « J'ai mes instructions, auxquelles je dois me tenir. » Lorsqu'on parle de la guerre russo-japonaise, qui se développait alors, il a été dicté : « Cette guerre intéresse toute l'Europe. » Toutes, des phrases — je le répète — tirées d'ouvrages grecs, mais qui, loin d'être employées au hasard, étaient choisies conformément à ce qu'on voulait exprimer. Le professeur Richet le reconnaît en disant :

Malgré l'apparente incohérence de ces phrases données, on découvre la trame serrée d'une sorte de pensée directrice, cherchant à atteindre par deux voies différentes, le même but (*Annales*, 1905, p. 336).

En ces conditions, il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que les transcriptions du grec étaient souvent signées du nom d'un ancêtre du professeur Richet : Antoine-Augustin Renouard, éditeur et bibliophile (1770-1853), qui publia différents ouvrages d'auteurs grecs. Il était le père du magistrat Charles Renouard qui, à son tour, était le père de la mère du professeur Richet.

A propos de cette manifestation, le professeur Richet écrit :

Je passe volontiers sous silence d'autres indications d'un autre genre, qui sembleraient faire croire qu'il y a eu intervention réelle de A.-A., R., car il ne faut pas mélanger à cette étude spéciale, envisagée au point de vue de la connaissance des langues étrangères, les autres communications reçues, nécessitant, elles aussi, pour être analysées, une longue et laborieuse discussion. — (Annales, 1905, p. 347).

On conçoit quel intérêt suggestif revêtent, au point de vue théorique, tous ces renseignements supplémentaires, qui offrent l'occasion d'établir quelques comparaisons utiles; ce que nous ferons plus loin.

Pour le moment, il est bon de faire suivre l'exposé du professeur Richet d'un passage extrait de l'auto-analyse de Mr Laura Pinch, qui y décrit ses impressions lorsqu'il lui arrivait d'écrire en grec moderne. Cette auto-analyse a une haute valeur psychologique sous différents aspects, et a paru dans Light (1907, 25 mai, 1, 8 et 15 juin). Mr Pinch y décrit dans les termes suivants ses impressions au cours des phases de xénoglossie :

A de rares intervalles une autre faculté émerge en moi : celle d'écrire en des langues totalement ignorées. Si cette faculté n'est pas encore de la clairvoyance proprement dite, elle n'est déjà plus un phénomène physique. J'ai obtenu des messages de cette nature, au moyen de « coups frappés » sans contact des mains avec la table. Le professeur Richet a donné à ces phénomènes le nom de « xénoglossie », et a publié une grande partie de ce que j'ai obtenu de cette manière. Il y a eu une période de deux ans au cours de laquelle je n'ai rien obtenu en fait de xénoglossie ; dans une autre circonstance, l'intervalle a été de sept mois, après lesquels j'ai été sujette à deux impulsions de cette nature, séparées par un répit de quelques jours entre une impulsion et l'autre, et pendant lesquelles, j'ai transcrit un millier environ de caractères grecs, langue que j'ignore totalement. Chacune de ces phases productives a été accompagnée d'une sensation de chaleur et d'effort cérébral, et a été précédée de plusieurs journées au cours desquelles j'étais sujette à une forme de clairaudience et de clairvoyance faible, mais persistante, grâce à laquelle j'entendais sans cesse un chuchotement très rapide en des langues qui me sont inconnues, et j'avais des visions de caractères et de hiéroglyphes, qui passaient devant mon regard avec trop de rapidité pour que j'eusse le temps de les transcrire. En dernier lieu ces visualisations semblèrent se cristalliser, et le phénomène acquit une stabilité suffisante pour me permettre de transcrire les caractères qui paraissaient m'être présentés au regard par quelqu'un. Bien entendu, le cas était différent lorsque le phénomène de xénoglossie se produisait au moyen de raps, ou alors qu'il se réalisait à l'état de transe...

Je remarquerai que, tandis que les conditions de clairvoyance semblaient être à ma disposition, et je suis en mesure de les exercer dans un état relativement normal, me permettant d'étudier moi-même et mes facultés, il n'en est pas de même pour la production de la xénoglossie et des raps, qui se montrent absolument indépendants de ma volonté. A ce sujet je suis obligé d'attendre une nouvelle vague — pour ainsi dire — de la marée supra normale... (Light, 1907, p. 283).

Au point de vue de la rapidité avec laquelle, au début du phénomène, les visions des caractères et des phrases en des langues ignorées passaient devant le regard de la jeune dame, il faut remarquer une parfaite analogie avec ce que décrivent de nombreux « psychomètres » relativement aux images des événements du passé, qui passent devant leur vision subjective. Voici, par exemple, l'auto-analyse de Mr Elisabeth Denton, femme du professeur Denton, qui commença, avec Buchanan, les recherches psychométriques :

Généralement les images passaient devant mon regard comme un panorama se mouvant avec une rapidité foudroyante. En ces circonstances je ne parvenais à saisir même pas le contour des objets. Je pouvais bien faire quelque observation partielle, mais l'objet fuyait à mon attention longtemps avant qu'il me fût possible de l'examiner... Il s'ensuivit que j'ai longuement considéré ces visions comme fragmentaires ; mais, un jour j'appris que, par un puissant effort de volonté, on parvenait à faire arrêter ces visions ; je nie suis alors rendu compte qu'elles n'étaient pas fragmentaires, que tous les détails dans ce scénario étaient précis et parfaits, et apparemment aussi réels que les détails d'un paysage terrestre... — (W. Denton : Nature's Secrets ; p. IV de la Préface).

Ces analogies entre les visualisations « psychométriques », qui constituent une variété de la clairvoyance du passé, et les visualisations des caractères grecs par Mr Finch, qui, à leur tour, constituent probablement une variété de la clairvoyance dans le présent (télesthésie), ne manquent pas d'intérêt. Cependant, tout contribue à faire supposer qu'elles concernent uniquement les modalités par lesquelles se produisent les visualisations supra normales en général, en passant du subconscient au conscient ; modalités qui, pour le moment, demeurent mystérieuses, mais, de toute façon, ne peuvent nous faire trouver l'élément révélateur de l'origine des phénomènes.

Et le professeur Richet est tellement convaincu que leur genèse est pour le moment inconnaissable, qu'en répondant à M. Marcel Mangin, qui avait formulé quatre hypothèses pour expliquer le cas dont nous nous occupons, il écrit :

Les observations de M. Mangin à propos du cas de xénoglossie nous prouvent à quel point nous sommes impuissants à construire des hypothèses ; car celles que M. Mangin propose, encore qu'elles témoignent de son ingéniosité, ne peuvent guère soutenir la discussion. Il me paraît plus sage de dire tout naïvement : Nous ne savons pas et nous ne comprenons pas. — (Annales 1905, p. 602).

M. Charles Richet persiste dans sa prudente attitude aussi dans le Traité de Métapsychique, où il ne propose aucune hypothèse pour expliquer les faits, et il termine en disant :

Aujourd'hui, limitons-nous... à ne considérer les phénomènes rares et singuliers de xénoglossie que comme les jalons de la science métapsychique future, celle que nul ne peut écrire encore.

Pour mon compte — comme on a pu voir — voulant expliquer par des suppositions naturelles le groupe circonscrit des phénomènes de xénoglossie analogues à celui concernant Mr Finch, j'avais accordé l'intérêt qu'elle mérite à l'hypothèse de la « lecture à distance en des livres fermés » (télesthésie). Après

les magistrales et concluantes expériences avec le médium Mr Osborne Léonard, réalisées par de nombreux chercheurs, dont plusieurs membres de la « Society for Psychical Research », et surtout après les admirables expériences du Rév. Drayton Thomas avec le médium en question, il est, en effet, expérimentalement démontré — je dirai presque : « abondamment prouvé » — que le phénomène de la « lecture à distance en des livres fermés », tout en étant parmi les plus rares de la classification métapsychique, se réalise certainement, malgré notre impuissance à le comprendre. En ces conditions, il s'ensuivrait logiquement que, dans les cas de pseudo-xénoglossie, analogues au dernier que j'ai exposé, il serait légitime d'expliquer le phénomène par cette variété de manifestations télésthésiques, inhérentes à la subconscience humaine.

Mais après cette déclaration en faveur de l'interprétation « animiste » des faits, je ne puis m'empêcher de remarquer que dans ses phénomènes de « lecture à distance en des livres fermés », on voit se répéter presque constamment la circonstance à laquelle j'ai déjà fait allusion : c'est-à-dire que la personnalité d'un défunt se manifeste en disant être l'auteur des phénomènes. Dans le cas du Rév. Drayton Thomas, c'étaient le père et la sœur de celui-ci, qui disaient avoir recours à des phénomènes de cette sorte afin de démontrer leur présence réelle sur place. Dans les rapports de M. Drayton Thomas on rencontre d'ailleurs le même phénomène que le professeur Richet a signalé, c'est-à-dire que les passages et les mots extraits par la personnalité médiumnique de livres existant ailleurs, correspondent à des situations du moment, ou répondent à une question posée par l'expérimentateur. Cela complique énormément la tâche d'examiner la genèse des faits en question. En effet, on a quelque peine à comprendre comment il peut être possible de choisir dans une bibliothèque éloignée ce livre spécial, cette page de livre, ce paragraphe de la page, dans lesquels se trouve la phrase adaptée à une question posée par l'expérimentateur.

Avec la médiumnité du Rév. Stainton Moses se produisait quelque chose de plus prodigieux encore, que le docteur Maurice Davies, intime de M. Moses, rapporte ainsi :

Stainton Moses m'a dit que, lorsqu'il étudiait les œuvres des anciens Pères de l'Eglise, « Imperator » intervenait souvent et lui transmettait des passages, et même des pages entières, des textes dont il avait besoin. M. Moses ne manquait jamais de se rendre au « British Muséum » pour comparer les passages obtenus médiumniquement avec les textes des œuvres dont ils étaient tirés, et il les trouvait toujours littéralement exacts. — (Light, 1910, p. 460).

Dans le cas de M. Moses comme dans ceux de M. Drayton Thomas et de Mr Finch, il s'agissait de pure transcription à distance de phrases ou de pages extraites d'un ouvrage existant, mais... qui oserait soutenir, sans quelque prudente réserve, que cela peut se produire par l'action de la subconscience du sensitif, et non par l'œuvre de ces entités spirituelles qui se manifestent constamment en de semblables circonstances ?

Cela est d'autant plus manifeste dans le cas de Mr Finch, dans lequel il ne s'agit pas uniquement de phrases en rapport avec des situations du moment, mais de phrases écrites en une langue ignorée du médium. Or, comme l'intelligence qui choisissait les phrases devait nécessairement en connaître la

signification, on est logiquement amené à conclure que, puisqu'il ne pouvait s'agir du subconscient du médium, il devait bien s'agir du défunt qui disait être présent et qui, de son vivant, avait connu la langue en question. Cette interprétation se trouve d'ailleurs renforcée par la circonstance, qu'elle est diamétralement opposée aux convictions matérialistes du médium ; ce qui élimine l'hypothèse des « personnifications subconscientes » par effet d'autosuggestion. Dans son auto-analyse, Mr Finch déclare explicitement : « Je ne crois pas à la survivance de l'âme, et personnellement je n'éprouve pas le besoin d'y croire. » Il s'ensuit qu'on ne peut s'empêcher de trouver d'autant plus remarquable le fait que certains messages en une langue inconnue du médium portaient la signature d'un ancêtre défunt du professeur Richet, qui a édité des ouvrages grecs.

Une autre circonstance intéressante dans le même sens est la suivante : Mme Finch, qui professe des convictions positivistes-matérialistes, quand elle est en des conditions de transe affirme nettement l'existence et la survivance de l'âme. Cela rappelle ce qu'ont écrit à cet égard les anciens magnétologues, qui avaient observé que, lorsque leurs somnambules professaient des convictions matérialistes et athées, tous, sans exception, affirmaient l'existence de Dieu et la survivance de l'âme, dès qu'ils se trouvaient en état de somnambulisme. Cette circonstance était si immanquable, qu'elle amenait Deleuze à s'écrier :

« Il n'y a pas de somnambules matérialistes et athées. »

Cette observation est curieusement confirmée par ce qui arrive lorsque Mr Finch se trouve dans des conditions de sommeil médiumnique. Or, on ne saurait contester que les circonstances dont il s'agit tendent à conférer une certaine suprématie à l'interprétation spiritualiste des phénomènes de « lecture à distance en des livres fermés », de préférence qu'à leur explication par les pouvoirs inhérents à la subconscience humaine (animisme). C'est-à-dire que, si l'on prétendait expliquer le phénomène de la pseudo-xénoglossie en question par l'hypothèse de la « lecture à distance de livres fermés », ce serait plus légitime de l'attribuer à l'intervention de l'helléniste décédé qui se manifestait, que de l'expliquer par l'hypothèse « animiste ».

De toute manière, je ne me prononce pas à cet égard, étant donné que les phénomènes de pseudo-xénoglossie, dans lesquels le sensitif transcrit des phrases existant quelque part, ne constituent qu'une phase préliminaire des vrais phénomènes de xénoglossie, dans lesquels le sensitif parle ou écrit réellement dans une langue qu'il ne connaît point ; c'est-à-dire, en créant sur l'heure les phrases aptes à répondre aux questions du consultant. Ces derniers phénomènes ne peuvent nullement être expliqués par les pouvoirs de la subconscience, qui, s'ils sont merveilleux, ne sauraient tout de même pas réaliser l'impossible. Or, il est impossible qu'un individu qui n'a jamais connu d'autres langues que la sienne, renferme dans son subconscient une personnalité polyglotte et inutile, capable de parler et de converser dans une douzaine de langues.

Avec cela, j'aurais terminé ; mais il est encore opportun de signaler une observation du professeur Charles Richet. Cette observation constitue une sorte de définition qui, à mon avis, ne correspond pas aux modalités dans lesquelles se réalisent les phénomènes. L'éminent psychologue observe :

Le cas de Mad. X... n'est pas tout à fait de la xénoglossie ; car elle ne parlait ni ne comprenait le grec Elle écrivait, d'après une vision mentale, de longs textes grecs. Et c'est assez différent de parler en une langue étrangère.

Aucun doute que le cas de Mr Finch est tout autre que celui des cas de xénoglossie proprement dite ; sous ce rapport l'observation du professeur Richet paraît donc incontestable. Seulement, elle est accompagnée d'une autre remarque très contestable : c'est lorsqu'il affirme que le cas en question n'est pas de la vraie xénoglossie parce que le médium ne parlait ni ne comprenait le grec. Si l'on ne voulait considérer comme étant des cas de xénoglossie que ceux où le sujet parle, écrit, comprend une langue qu'il n'a jamais connue, les phénomènes de xénoglossie connus pourraient être comptés dans les doigts d'une main ; il s'agirait exclusivement des cas dans lesquels le sensitif est plongé dans la « transe » médiumnique, ou dans le sommeil somnambulique. En ces cas, à la rigueur, ce n'est pas lui qui comprend la langue dans laquelle il cause, mais une autre personnalité qui, ainsi que je l'ai dit, ne peut être une personnalité subconsciente, puisque la subconscience humaine ne peut connaître une langue ignorée par la personnalité consciente. Cela dit, je remarquerai que, dans la presque totalité des cas de xénoglossie, les médiums, en état de veille, ne comprennent nullement la langue dans laquelle ils s'expriment. Quand ils l'écrivent, ils ne font que copier un modèle visualisé par clairvoyance, comme il arrivait à Mr Laura Finch, ou bien ils ne font que transcrire automatiquement des paroles et des phrases exotiques dont ils ignorent la signification. Quand ils parlent, ils se trouvent en des conditions partielles de « possession médiumnique » et ils prononcent automatiquement des mots qu'ils ne comprennent point, comme il arrivait à Laura Edmonds, ou bien ils répètent phonétiquement des mots perçus par clair-audience, comme il arrivait au médium Peters, à M. Turvey, à Thérèse Neumann. D'où la conséquence, que la caractéristique fondamentale des phénomènes de xénoglossie consiste précisément dans le fait que les médiums parlent ou écrivent des langues que, non seulement ils ignorent, mais qu'ils ne comprennent nullement.

Il me semble que, si l'on veut formuler une définition de la xénoglossie, dans le but de séparer les cas de pseudo-xénoglossie analogues à celui concernant Mr Finch, de ceux qui le sont légitimement, on devrait en supprimer le mot : « comprendre » une langue ignorée, parole qui n'est pas conforme aux faits. Voici la définition qui s'adapterait mieux aux circonstances :

Les phénomènes de xénoglossie sont ceux dans lesquels le médium, non seulement parle ou écrit des langues ignorées, mais les parle ou les écrit en formulant des observations originales, ou en conversant avec les assistants, et en démontrant de cette façon que les phrases formulées ont été créées pour la circonstance : ce qui sert à éliminer la possibilité que d'autres facultés supra normales entrent en jeu, en transformant le cas supposé de xénoglossie en un phénomène de clairvoyance, avec perception à distance des phrases émises médiumniquement.

X<sup>e</sup> Cas. — Je ne puis m'empêcher de rapporter les deux petits incidents de xénoglossie qui se sont réalisés au cours des fameuses expériences de Victor

Hugo à Jersey, quoiqu'ils soient connus de tous les psychistes. Ils sont d'ailleurs très courts. Voici le procès-verbal du premier épisode :

Mercredi 7 juin 1854. — Présents : Mme Victor Hugo, Mlle Adèle Hugo, MM. Kesler, Guérin, Téléki, Charles Hugo, Pinson, Auguste Vacquerie.

Mr. Pinson, incrédule, est assis au guéridon avec Charles Hugo et demande à l'entité de lui adresser une demande en anglais, étant donné que le médium Charles Hugo ne connaît nullement cette langue. Lorsque la table commence à s'agiter, Charles Hugo demande quel est l'esprit présent.

(Réponse) : « Frater tuus ».

(Ch. Hugo) : « Vous ne pouvez pas être mon frère; vous êtes donc le frère de Mr. Pinson ?

(R.) : Oui, André.

Personne ne savait que Mr. Pinson eût un frère du nom d'André. Ce frère avait quitté la maison depuis plus de douze ans, et la famille n'avait plus eu de ses nouvelles.

Mr. Pinson adresse à l'entité une question en anglais, et la table lui répond en anglais. Suit une autre question en anglais, à laquelle il est répondu dans la même langue. A ce moment Mr. Pinson, profondément troublé et ému, se lève et demande que, comme il s'agit d'affaires intimes de famille, on ne mette pas au procès-verbal le dialogue qui a eu lieu...

Tel est le premier incident, dans lequel, conformément à la demande du consultant, on n'a pas mis au procès-verbal le dialogue anglais que l'on avait obtenu. C'est déplorable, mais, en tout cas, le fait même que le consultant a été profondément troublé par les réponses épelées par la table, sous-entend la justesse des réponses anglaises ; et ce, d'autant plus, que ce dialogue, dans une langue ignorée du médium, constitue déjà par lui-même une preuve excellente d'identification personnelle du défunt qui se communiquait. Cette dernière circonstance sert aussi à neutraliser l'objection, d'ailleurs plutôt gratuite, qu'on pourrait formuler contre cet incident de xénoglossie, c'est-à-dire que M. Pinson, étant assis à la table, pouvait peut-être suggérer subconsciemment au médium les réponses en langue ignorée. Mais comme celles-ci furent à tel point inattendues et conformes à l'état des choses, que celui auquel elles s'adressaient en avait été troublé et ému, on doit reconnaître qu'elles ne peuvent être l'œuvre du subconscient de Mr Pinson.

Et voici le deuxième incident :

12 juin 1854. — Présents : Mme Hugo, Victor Hugo, Mlle Adèle Hugo, Charles Hugo, Mr. Pinson. Charles Hugo et Mr. Pinson s'asseyant à la table On demande : « Qui est présent ? » (Réponse) : Byron.

Mr. Pinson lui demande en anglais: « Is Montague Helt alive or dead ?, (Montague Helt est-il mort ou vivant ?).

(Réponse) : « Alive » (vivant).

(Victor Hugo sort).



Guérin demande : « Pourriez-vous exposer en anglais quelque pensée en vers ? »

— Oui.

— Parlez.

— « Jou Know not what you ask ». (Vous ne savez pas ce que vous demandez.).

— Voulez-vous dire avec cela que vous ne pouvez pas nous dicter des vers ?

— Non.

— Alors, c'est que vous ne voulez pas les dicter ?

— Je ne veux pas.

— Pourquoi ne voulez-vous pas ?

La table s'agite, tourne autour d'elle-même.

— Quel est l'esprit présent ?

Aucune réponse ; mais la table continue à s'agiter violemment. Enfin un mot est épilé :

— Scott.

— Vous êtes Walter Scott ?

— Oui.

— Avez-vous quelque chose à dire ?

— Oui.

— Comme Charles et Mme Hugo ne connaissent pas l'anglais, voulez-vous parler français ?

— Non.

— Eh bien ! alors parlez anglais.

(W, Scott) : « Vex not the bard : his lyre is broken,  
« His last song sung, his last word spoken. »

Mr. Pinson traduit le distique anglais obtenu :

« Ne vexez pas le barde ; sa lyre est brisée,  
« Son dernier chant est chanté, son dernier mot a été dit. »

Comme on peut voir, il s'agit d'un « distique » très beau et très approprié à la circonstance, improvisé par la table dans une langue ignorée du médium. Victor Hugo, qui connaissait l'anglais, était sorti de la chambre avant le commencement de l'épisode, et la subconscience de Mr Pinson n'était certainement pas capable d'improviser et de suggérer ces vers subconsciemment au médium. A part cela, nous n'avons pas à examiner ici si Walter Scott et Byron étaient ou n'étaient pas présents, mais uniquement s'il s'agit ou s'il ne s'agit pas d'un phénomène de xénoglossie ; or il me semble qu'en ce deuxième épisode, plus encore que dans le premier, on doit conclure affirmativement.

XI<sup>e</sup> Cas. — J'ai dit, dès le début de ce chapitre, que malgré l'abondante moisson de faits que j'ai recueillis, le nombre des cas que j'allais citer ne pouvait être que plutôt restreint aussi dans cette seconde catégorie, à cause de la forme trop anecdotique, ou trop réticente, dans laquelle la plupart d'entre eux étaient relatés. En ces conditions, il ne sera pas inutile d'apporter un exemple qui montre bien comment on a souvent l'impression de se trouver en présence d'épisodes authentiques et importants, qui ne peuvent malheureusement pas être accueillis dans une classification scientifique parce que les rapporteurs, ou par négligence, ou pour des convenances sociales, ne nomment pas les protagonistes, ou les localités où les faits se sont déroulés.

Le cas que je me dispose à relater a été d'abord Publié par le Times de Londres (18 août 1922) ; il a été envoyé au grand journal anglais par un de ses rédacteurs, en voyage pour le Japon. Voici ce que ce journaliste; écrit d'Honolulu îles Hawaï ;

Nous avons à peine quitté l'archipel des Iles Hawaï, qui sont la plus belle fleur du Pacifique, lorsque le capitaine du Makura me fit lire une lettre qu'il venait de recevoir à Honolulu. Elle contenait l'un des épisodes les plus étranges qui soient venus à ma connaissance en fait de médiumnisme... Les faits qui s'y trouvent exposés sont actuellement examinés à fond par un archéologue éminent ; il est probable qu'on les publiera dans tous leurs détails; mais je ne puis résister à la tentation de vous en communiquer l'introduction.

Dans une des îles Hawaï vit une dame anglaise, mère de plusieurs enfants, appelée Mr. B., dont le grand-père a été missionnaire dans cet archipel. Or, depuis quelques années, cette dame reçoit d'étranges messages médiumniques de personnes décédées en des pays éloignés, dans un passé reculé. Récemment il lui arriva de voyager avec son mari à bord du Makura ; le capitaine, ayant appris quelque chose au sujet de ses facultés « psychiques », la pria vivement de le faire assister à quelque expérience de cette sorte. Elle y consentit et s'assit à la table, une plume à la main, dans l'attente de quelque entité qui la dirigeât ; cela sans concentrer sa pensée ; ni plus ni moins que ce que ferait un télégraphiste se disposant à recevoir un message. Après quelque temps elle s'écria : « Que c'est ennuyeux ! Voici encore l'oriental qui écrit à sa façon ». Il paraît, qu'en d'autres circonstances récentes, elle avait assisté au phénomène suivant: sa main écrivait en traçant, sans qu'elle en ait conscience, des hiéroglyphes bizarres, dans lesquels abondaient surtout les lignes droites ; hiéroglyphes rappelant vaguement certaines écritures orientales. Cette fois sa main écrivit pendant une vingtaine de minutes ; dès qu'elle s'arrêta, Mme B. remit le document au capitaine, qui se proposa d'éclaircir le mystère en le faisant analyser par quelque orientaliste.

Quelques jours après, il le fit voir en effet à deux messieurs hindous, venus aux îles Fidji pour des affaires; mais ils n'y comprirent rien. Lorsque le capitaine communiqua cet insuccès à Mme B., celle-ci en resta mortifiée et elle dit : « Au fait, je devais bien supposer qu'il ne devait y avoir rien de sérieux dans ces griffonnages ».

Mais voilà qu'au mois de novembre dernier, le professeur G., un des plus illustres archéologues vivants, s'étant embarqué sur le Makura pour une

traversée, le capitaine saisit l'occasion pour lui présenter le texte en question, sans lui en indiquer la provenance. Le professeur regarda le document, et puis se répandit en des exclamations de surprise, demandant au capitaine comment il avait eu cette pièce. Bref : voici l'étonnant verdict de la science ; Ce document était un excellent spécimen d'écriture « hiératique », constituant la forme populaire des « hiéroglyphes », employés par les prêtres, et qui était en usage dans l'Asie Mineure 5.000 ans environ avant l'ère chrétienne. Le professeur, mis au courant, ajouta qu'il n'y avait au monde qu'une dizaine d'orientalistes capables d'interpréter cette écriture, et qu'aucun d'entre eux ne serait capable d'écrire cette page dans le court laps de temps employé par Madame B... Il expliqua ensuite qu'en ce message, l'entité qui se communiquait remerciait d'abord Mme B. pour lui avoir accordé l'usage de sa main. Elle remarquait avec un certain étonnement l'énorme différence existant entre la manière de voyager de nos jours et celle de son époque : à cet égard, elle établissait une comparaison entre un voyage fait sur le dos d'un chameau et un voyage sur ce paquebot. Cela lui suggérait des considérations sur la scène qui, à ce moment, se déroulait dans la cabine du capitaine. Enfin, elle donnait au capitaine des renseignements sur les conditions atmosphériques et l'état de la mer,

La lettre dont j'ai parlé au début de cette correspondance et qui avait été remise depuis peu au capitaine, contenait une communication ultérieure dans la même écriture ; elle sera envoyée au professeur G.- pour l'interprétation. Celui-ci est maintenant occupé à traduire avec la plus grande diligence le premier document, en consultant ses livres. Je n'ai vu que le deuxième, et je connais les noms de toutes les personnes mêlées à cet événement. Les documents sont analysés avec une réelle méthode scientifique. J'ajouterai à cet égard qu'aucun des trois protagonistes de l'affaire n'est un « psychiste » : ni le professeur G., qui est un érudit ; ni le capitaine du Makura, qui est un Ecossais né à la Nouvelle-Zélande ; ni Mme B., mère de nombreux enfants, qui ne veut pas être considérée comme un médium. De toute manière, le fait est qu'elle n'a jamais eu une idée de ce que pouvait être l'écriture « hiératique », Alors, comment expliquer le phénomène ? Il y a dans tout cela quelque chose qui dépasse la fantaisie des romanciers les plus audacieux. Un fait de cette sorte apparaît infiniment plus stupéfiant et dramatique que certains événements extraordinaires racontés par Rudyard Kipling lui-même... Quant à moi, je déclare qu'il s'agit du seul cas médiumnique qui me fait pencher vers une interprétation spiritualiste des faits. Franchement, je ne parviens pas à apercevoir aucune échappatoire pour les incroyables. — (Light, 1923, p. 537.).

Le rédacteur du Times a raison d'affirmer que pour un cas de cette sorte il n'y a pas d' « échappatoire » et il ne peut pas en exister. Le fait démontre positivement, par des faits, sans contestations possibles, l'intervention d'une entité spirituelle indépendante du médium. Cette fois, en effet, les sceptiques ne pourraient même pas s'accrocher à la ressource extrême, représentée par l'hypothèse de la « mémoire ancestrale », étant donné que personne n'oserait soutenir que parmi les ancêtres de Mme B..., il y a eu un individu ayant vécu il y a 5.000 ans dans les empires de l'Asie Mineure ; ou bien quelque ancêtre archéologue, tellement familiarisé avec l'écriture « hiératique », qu'il a pu laisser ataviquement gravés dans la subconscience du médium, une empreinte assez

profonde pour lui permettre d'écrire couramment, en très peu de temps, un message en cette écriture.

Etant donné cela, je félicite l'auteur de ce récit d'avoir montré assez de bon sens pour comprendre aussitôt qu'en présence d'un phénomène de cette espèce il n'y avait pas d' « échappatoire » pour les incrédules.

Après cela, on conçoit aisément le sentiment de contrariété scientifique que l'on éprouve en constatant que l'épisode que je viens de reproduire, bien qu'il se présente avec tous les traits caractéristiques des faits authentiques, ne peut être utilisé pour la recherche des causes, parce que le rapporteur n'a pas publié les noms des personnes qui en sont les protagonistes, en se bornant à indiquer la localité et le navire. On peut admettre qu'il ne s'est pas cru autorisé à le faire, parce que Mme B... ne voulait absolument pas être regardée comme un médium, et parce que le professeur et le capitaine ne désiraient pas que leurs noms soient publiés au sujet d'un phénomène médiumnique prodigieux, ce qui aurait pu compromettre leurs intérêts professionnels. On peut admettre tout cela, et même ajouter qu'il s'agit de raisons indubitablement légitimes et fréquentes dans les relations des phénomènes de cette sorte. Malheureusement, cet état de chose n'empêche pas que, dans la plupart des cas, il en résulte que les faits relatés perdent ainsi leur valeur scientifique : c'est ce qui est arrivé pour le magnifique épisode en question.

Réjouissons-nous cependant en songeant qu'on enregistre — comme on va voir — d'autres cas analogues, qui sont étayés de toutes les documentations indispensables pour être accueillis dans une classification scientifique.

XII<sup>e</sup> Cas. — L'épisode suivant, analogue au précédent, apparaît déjà comme étant suffisamment documenté, quoiqu'il ne le soit pas dans la mesure d'autres qui suivront.

Je l'extraits du *Light* (1904, p. 429) ; pour permettre de mieux le juger, je commencerai par quelques renseignements sur la personnalité du protagoniste, Mr Hugh Junor Browne. M. Hugh Junor Browne est un riche banquier de Melbourne, qui avait commencé à s'intéresser sans enthousiasme aux recherches médiumniques, deux de ses enfants ayant montré des facultés de cette nature, mais s'y était plus tard consacré avec ardeur par suite d'un événement tragique : deux de ses fils étaient morts dans le naufrage de leur yacht, au cours d'une croisière de plaisir. Dans cette circonstance le père avait consulté le célèbre médium australien George Spriggs, au moyen duquel les décédés s'étaient manifestés en donnant des renseignements minutieux sur la croisière tragique (renseignements ignorés de tous les vivants et dont la véracité fut ensuite constatée), en ajoutant ce macabre détail, que le corps de l'aîné avait été mutilé d'un bras par un requin. Deux jours après, on pécha un requin, dans le ventre duquel on découvrit le bras de l'aîné, avec une partie du gilet contenant la montre, arrêtée à l'heure exacte indiquée par les décédés comme étant celle à laquelle ils avaient été engloutis par les flots de la mer ( Ce mémorable épisode a été rapporté en entier dans ma monographie : *Les Enigmes de la Psychométrie* (Editons j, Meyer), cas XXVI. )

M. Hugh Junor Browne publia deux ouvrages importants au sujet de ses expériences; ils sont intitulés : The Holy Truth, et The Great Reality. Ils ont été fort appréciés par Frédéric Myers qui en tira de longues citations pour son ouvrage : Human Personality.

La relation que je me dispose à rapporter revêt la forme d'une entrevue, dans laquelle le banquier Browne communique à Mr Charles Bright, rédacteur de la Revue spiritualiste The Harbinger of Light, les informations complémentaires sur un cas de xénoglossie contenu dans le livre The Holy Truth. Mr Charles Bright rapporte ceci :

Mr. Browne m'a décrit de quelle façon il est parvenu à constater l'authenticité de l'écriture en « hiéroglyphes » qu'il a publié en phototypie à la page 80 de son livre The Holy Truth. Comme ces détails n'ont pas encore été publiés, ils ne peuvent qu'intéresser vivement.

Je résume d'abord les prémisses du fait, tel qu'on le lit dans l'ouvrage en question. Un des fils de Mr. Browne possédait des facultés médiumniques, et avait été pendant quelque temps sous l'influence d'une entité qui l'avait fait écrire en des caractères que l'on disait persans. Un soir qu'on faisait une séance, la fille de Mr. Browne, qui possédait des qualités de « voyante », annonça qu'elle apercevait derrière son frère le fantôme du Persan, ajoutant que celui-ci se disposait Indubitablement à le faire écrire, puisqu'il avait posé une main sur la tête du médium et avec l'autre lui avait saisi le poignet. Tout à coup la main du médium commença à écrire très rapidement en persan — ou en ce qu'on affirmait être du persan — et malgré la vitesse avec laquelle il écrivait, ces caractères apparaissaient nets et réguliers comme une lithographie. Plusieurs pages furent dictées ainsi, dont un fac-similé parut dans le livre de Mr. Browne ; celui-ci le faisait suivre d'une note dans laquelle il disait que, si quelqu'un de ses lecteurs parvenait à déchiffrer ces caractères, il était prié d'en envoyer la traduction à l'auteur.

Naturellement, Mr. Browne ne s'était pas borné à cette demande publique ; il avait montré quelques-unes de ces feuilles au docteur Figg, de Williamstown, qui était un orientaliste distingué. Je dois dire que l'esprit du Persan apparaissait constamment à la fille de Mr. Browne en costume oriental militaire, avec un turban sur la tête, et qu'il avait dit avoir été un prince, décédé il y a 600 ans. Le docteur Figg examina l'écriture et déclara qu'il ne s'agissait nullement de persan ; il ajouta : « Mon cher Mr. Browne, on vous a trompé. Quelqu'un se moque de vous ». — Mr. Browne répondit: « On nous a dit qu'il s'agissait de persan très ancien, et malgré votre avis, j'attends avec confiance une confirmation en ce sens... »

Nullement découragé, Mr. Browne remit à son ami Mr. Carson, qui allait partir pour l'Angleterre, quelques feuilles de cette écriture, en le priant de les présenter aux experts orientalistes du « British Muséum ». Mr. Carson s'exécuta, et cette fois avec plein succès. L'orientaliste conservateur des anciens manuscrits au British Muséum, après avoir longuement analysé ces pages, annonça qu'il y avait dans le Musée des inscriptions sur pierre, vieilles de 7.000 ans, composées de caractères absolument analogues. Il dit que cette langue était connue sous le nom de Tartare-Persan, qu'il possédait la clef alphabétique pour déchiffrer cette

écriture et qu'il allait la traduire pour rendre service à celui qui l'avait envoyée. Et il remplit sa promesse. Il ressort de cette traduction que le message contenait une description élaborée de ce qui avait déjà été dit par la même entité au moyen de la médiumnité de la fille de Mr. Browne ; c'est-à-dire que cet esprit de Persan avait été un prince, lequel avait été acheminé par son père à la carrière des armes. Après quoi, l'esprit décrivait les conditions de l'ancienne civilisation persane et les événements de sa vie.

Pendant que j'écris, j'ai devant moi le fac-similé de la page persane publiée par l'auteur de *The Holy Truth*. Elle est tracée en des caractères très nets, dans lesquels abondent les lignes courbes et les entrelogements en direction horizontale, un peu analogues aux caractères turcs. En effet, lorsque j'approche la page persane des caractères gravés sur une ancienne pièce de monnaie de deux sous, je les jugerais — en ma qualité de profane à l'orientalisme — les caractères d'une même langue.

Il est regrettable que dans la relation dont je viens de parler on n'ait pas reproduit en entier quelque passage essentiel de la traduction, et qu'on n'ait pas donné le nom de l'orientaliste qui a interprété l'écriture. Mais il ne faut pas oublier qu'il ne s'agit pas précisément d'un rapport, mais d'une entrevue, devant servir de préambule à la publication intégrale des faits. Cette publication a eu lieu ensuite dans *The Harbinger of Light* ; mais... l'Australie est loin, et je ne suis pas parvenu à me procurer ce document en Europe.

Au point de vue théorique il n'y a pas grand chose à dire : le cas est absolument analogue au précédent, étant donné que l'impossibilité d'improviser un message en langue « hiératique » est absolument identique à l'impossibilité d'improviser un message en langue « tartare-persane » très ancienne. Il s'ensuit que, pour les mêmes considérations exposées précédemment, cette fois non plus il n'est pas possible de s'attacher à la ressource extrême de la « mémoire ancestrale » ; il faut donc se... résigner à admettre l'interprétation spirite des faits, quoique cela constitue une pilule amère pour certains opposants systématiques qui ont déclaré ne pas désirer la survivance à la mort du corps, et éprouver au contraire une aversion insurmontable à cette idée. Mais la recherche scientifique du Vrai n'a rien à voir avec les opinions et les préférences des individus.

XIII<sup>e</sup> Cas. — L'épisode suivant n'est pas sensationnel comme les deux qui le précèdent, puisqu'il s'agit d'un message en latin ; mais comme ni le médium, ni aucun des assistants ne connaissaient cette langue, le phénomène de xénoglossie est tout aussi valide et éloquent.

Je l'extraits de la brochure de M. Henri Sausse : *Des preuves ?* En voilà ! dans laquelle l'auteur expose ses expériences médiumniques, auxquelles il est parvenu à travers l'hypnotisme curatif. C'est en hypnotisant ses sujets dans un but thérapeutique qu'il a rencontré involontairement les premières manifestations médiumniques, auxquelles il s'intéressa et se consacra, en continuant à faire usage de l'hypnotisme pour obtenir le sommeil médiumnique chez ses sujets.

Dans le cas dont il s'agit, la somnambule était une jeune fille de dix huit ans, qu'il appelle « Bedette », sans en faire connaître le vrai nom. L'entité qui se

manifestait par son entremise affirmait avoir été de son vivant un ecclésiastique, et se faisait appeler le « Grand Vicaire ». Il dit ne pouvoir révéler son nom pour des raisons de famille. Il parlait par la bouche du médium avec une grande facilité et éloquence, en intercalant continuellement dans ses discours des phrases latines, dont il donnait d'ailleurs la traduction, puisque aucun des assistants ne comprenait un mot de latin, et moins encore que les autres, le médium. Il recommandait aux assistants de prier avec ferveur et conviction avant de commencer les séances ; à la prière que l'on faisait en conséquence, il ajoutait un Orémus en latin. Le 4 décembre 1911, le Grand Vicaire, sur invitation des assistants, fit écrire au médium le texte du dernier Orémus qu'il avait prononcé, ainsi que la traduction de cette prière, en invitant les personnes présentes à la joindre à celle qu'elles offraient à Dieu.

Voici l'Orémus, avec le message qui le précédas ainsi que la traduction de l'un et de l'autre :

(Message) : « Impleat Dominus omnes petitiones tuas. Tribuat tibi secundum cor tuum et concilium tuum confirmet. Letabimur in salutare tuo et in nomine Dei nostri magnificabimur. »

(Oremus) : « Visita, quaesumus, Domine, habitationem istam et omnes insidias inimici ab ea longt repelle, Angeli fui saneti habitent in ca qui nos in pace custodient et benedictio tua sit super nos semper per Christum Dominum nostrum. »

(Traduction du message) : Que le Seigneur vous accorde toutes vos demandes. Qu'il vous donne tout ce que vos cœurs désirent, qu'il accomplisse tous vos desseins. Nous nous réjouissons de la protection que vous recevrez et nous en rapporterons la gloire à notre Dieu et à vos amis le mérite de vos succès.

(Traduction de l'Oremus) : Nous vous prions, Seigneur, de visiter cette demeure et d'en éloigner tous les pièges des mauvais êtres. Que vos Sainte Esprits, ici présents, nous y conservent en paix, et que votre bénédiction soit toujours sur nous par Jésus-Christ, notre Seigneur.

Et M. Sausse ajoute à cet égard : Il serait intéressant de savoir si l'Eglise Romaine trouve dans cette prière une influence satanique. Si, dans le cas, le Diable peut s'exprimer ainsi, il faudra bien convenir que le Grand Vicaire est vraiment un « bon diable », qui nous réserve encore beaucoup de pieuses surprises.

Néanmoins, en ce moment je suis resté perplexe au sujet de la valeur de cette prière latine, ainsi que de sa traduction, puisque, pas plus que les autres assistants, je n'étais en mesure d'en contrôler l'exactitude. Je me suis adressé au professeur Rossigneux, enseignant le grec et le latin, en lui montrant d'abord le texte latin. Il s'écria : « Oh ! mais c'est là un latin de couvent ! On dirait que celui qui l'a écrit est un prêtre. Les mots sont d'ailleurs mal combinés. La traduction est juste, mais elle sent à son tour le Séminaire. J'aurais donné à la traduction une tournure plus classique ». — J'ai répondu : « C'est bien cela : celui qui a écrit cette prière est un Grand Vicaire ; il l'a dictée à un médium en somnambulisme. Ce médium est une jeune fille qui ne connaît pas un mot de latin, comme je ne le connais pas moi-même. Ni le médium ni moi-même ne serions capables de

transcrire correctement la prière sous dictée. Votre jugement ne saurait être plus convaincant : le texte et la traduction sont réellement l'œuvre d'un prêtre. L'identification est atteinte ».

Et le rapporteur ajoute :

Effectivement, je ne pouvais désirer une réponse plus démonstrative que celle que j'ai reçue du professeur Rossigneux, réponse qui a constitué une confirmation autorisée et concluante de l'origine spirite du message obtenu. — (Ibidem, p. 63.).

Ce n'est vraiment pas le cas d'ajouter que je suis de l'avis de M. H. Sausse. En effet, ainsi que je l'ai dit déjà, la genèse des cas de xénoglossie n'est discutable que lorsqu'il s'agit d'épisodes dans lesquels le message en une langue ignorée est constitué de citations tirées d'une manière supra normale de livres et documents existants. Mais lorsque le message est original, c'est-à-dire lorsqu'il constitue une création de la personnalité médiumnique, il n'y a pas d'hypothèses naturelles possibles pour l'explication du fait, et l'hypothèse spirite triomphe sans compétition.

Je reconnais l'énorme intérêt philosophique, scientifique, social et moral de l'affirmation que je viens de faire, qui, si elle était définitivement confirmée par les faits et admise universellement, transformerait et renouvellerait depuis ses fondements toute la société. Je souhaite donc que des critiques compétents et impartiaux soumettent d'une manière spéciale les phénomènes de xénoglossie à un examen pénétrant, et je dirais presque, impitoyable, afin d'imaginer toutes les possibilités théoriques offertes par la science officielle pour la solution du grand mystère, sans sortir des lois psychophysiques qui règlent l'évolution biologique. Quant à moi, je ne parviens pas à entrevoir une possibilité de résoudre ainsi le problème ; c'est pourquoi j'invoque l'aide de ces métapsychistes qui considèrent que la phénoménologie supra normale peut être complètement éclaircie avec ce qu'on apprend dans les chaires universitaires. On conçoit que si ces métapsychistes se proposaient d'exercer leur perspicacité critique sur les cas contenus dans cette classification, ils devraient attendre de lire celle-ci en entier, parce que je n'ai pas encore cité les épisodes réellement concluants.

XIV<sup>e</sup> Cas. — J'extrais ce cas de la revue *The Two Worlds* du 19 juillet 1931. Il s'agit d'un cas très récent qui s'est réalisé avec le médium bien connu Miss Estelle Roberts, au cours d'une séance de « voix directe » dans laquelle la personnalité qui se communiquait, ne parvenant pas à s'exprimer de vive voix, a écrit son message sur une ardoise posée sur le parquet, hors du cercle. La séance eut lieu le soir du 30 janvier 1931 dans une petite chambre et en pleine obscurité. Huit personnes étaient présentes ; elles avaient formé la chaîne des mains, y compris le médium. Il y avait entre elles MM. de Jonge père et fils, hollandais, de passage à Londres. La relation continue en disant :

...Peu après, « Red Cloud » (l'Esprit guide) affirma qu'il avait placé le pied droit du médium (en transe) sur celui de son voisin (et ce pied demeura sur l'autre au cours de toute la séance). On ne tarda pas à entendre des « voix » de décédés qui causaient avec leurs familiers, en donnant des preuves d'identification. On



entendit ensuite une voix qui parlait une langue étrangère, et MM, De Jonge annoncèrent qu'on parlait hollandais. Il était évident que l'entité qui essayait de parler rencontrait beaucoup de difficultés à s'exprimer vocalement ; entre autres choses, elle s'était efforcée à plusieurs reprises de prononcer un mot spécial, sans y parvenir entièrement. « Red Cloud » intervint alors en expliquant que l'esprit de ce jeune homme s'était appliqué à prononcer son nom, sans y parvenir ; par conséquent, il essaierait maintenant d'écrire un court message sur l'ardoise déposée sur le sol. Aussitôt après, on entendait le bruit produit par le morceau de craie qui frottait sur l'ardoise, exactement comme si quelqu'un écrivait sur le tableau noir. Un petit objet tomba ensuite sur le parquet et l'on entendit la voix de la femme décédée de l'un des assistants qui prévenait que le jeune homme en question, venu pour les messieurs hollandais, était parvenu à écrire un court message sur l'ardoise.

A l'issue de la séance, dès que le médium eut récupéré la conscience d'elle-même, on fit la lumière; on constata alors que sur l'ardoise était écrit un message en langue hollandaise. Deux bouts du bâton de craie, qui s'était brisé en tombant, étaient sur l'ardoise.

MM. De Jonge ne tardèrent pas à se convaincre que ce message provenait respectivement de leur fils et frère, décédé depuis peu. Il était signé du petit nom par lequel on l'appelait familièrement, et que tous les assistants ignoraient, hormis naturellement, MM. De Jonge. Les premières lignes étaient une exacte reproduction de l'écriture du décédé. MM. De Jonge promirent que, dès leur retour en Hollande, ils enverraient une reproduction du message hollandais, accompagnée de la traduction et des éclaircissements nécessaires.

En effet, peu de temps après, ils envoyèrent une reproduction photographique du message hollandais, en l'accompagnant de la traduction et des éclaircissements. Voici ledit message reproduit par la photographie :

« Mijn Vader Broeder,

« Ik ben heir. Ik vond het zeer moeielijk spreek Mijn les is moeilijker dan de uwe. Ik kon de deur niet open doen. Ik moet een Brief Scrikjen. Ik zal morgen avond aan V. Wilt U mij helpen om het te doen ? Schrift.

« Ap ».

Et voici la traduction :

« Cher père, cher frère,

« Je suis ici avec vous, mais j'éprouve une grande difficulté (à) parler. Mon apprentissage est beaucoup plus difficile que le vôtre, et je ne suis pas parvenu à ouvrir la porte. J'essaye d'écrire une lettre. Demain soir je (penserai) intensément à vous. Faites de votre mieux pour m'aider dans l'épreuve. J'écrirai. »

Dans la lettre accompagnant l'envoi, M. De Jonge (fils) ajoutait les observations suivantes :

1 ° Les mots placés entre parenthèses ont été omis; ils doivent avoir échappé à l'entité qui se communiquait, dans la hâte d'écrire en des conditions aussi extraordinaires.

2° Les lettres capitales des mots Brief et Schrikjen sont superflues et peuvent être attribuées aux mêmes causes.

3° Le mot heir a été écrit avec inversion des voyelles : erreur assez fréquente, et que mon frère commettait souvent lorsqu'il écrivait avec précipitation. On peut en dire autant du mot moeielijk, où le deuxième e est de trop, quoique, lorsqu'on parle, on prononce cette lettre. Dans la ligne suivante, le même mot est d'ailleurs répété au comparatif avec son orthographe correcte.

Il me faut ajouter que les fautes que je viens d'indiquer, sont, dans leur ensemble, par excellence hollandaises; de même, la construction grammaticale est nettement hollandaise.

Tel est l'intéressant épisode de xénoglossie qui s'est récemment produit.

Les cas XI et XII, dans lesquels se produisirent des communications dans, les langues très anciennes « hiératique » et « tartaro-persane », constituent des épisodes très remarquables de xénoglossie, où cependant il ne peut être question d'identification personnelle des entités qui se communiquaient. Par contre, les deux derniers cas que j'ai exposés s'appuient sur des preuves indirectes et directes de personnification personnelle. Dans le premier de ces deux cas, les preuves sont indirectes, étant donné que le « Grand Vicaire » avait déclaré ne pouvoir révéler son nom pour des raisons de famille ; par contre, on a obtenu des preuves indirectes de son identité d'ecclésiastique, en tenant compte qu'il a écrit en un latin qui est loin d'être classique, c'est-à-dire qu'il est tel qu'ont l'habitude de l'écrire la plupart des prêtres et des moines, qui s'en tiennent au latin superficiel appris au séminaire, sans trop approfondir l'étude de cette langue. D'autre part, l'habitude du « Grand Vicaire » d'intercaler des phrases latines dans ses discours est précisément celle des prêtres en général qui se consacrent à la prédication. Or, tout cela, joint au fait que le médium, qui ignore totalement la langue latine, parle et écrit en latin, concourt rationnellement et légitimement à faire conclure que l'entité qui se communiquait devait avoir été de son vivant un ecclésiastique ; identification qui n'est sans doute que partielle, mais déjà suffisante à mon avis dans les circonstances présentes.

Dans le deuxième cas, l'identification est directe, puisque l'entité qui se communiquait a signé par le petit nom qu'on lui donnait en famille et a écrit quelques lignes avec identité d'écriture, en commettant quelques fautes dans lesquelles il tombait souvent lorsqu'il était encore en vie. Il s'agit donc là d'une identification directe, quoiqu'elle soit partielle à son tour. Mais si l'on songe que l'entité a écrit dans sa langue maternelle, complètement ignorée du médium, le cas d'identification revêt une valeur concluante, étant donné qu'il ne saurait être expliqué par aucune hypothèse naturalistique. Enfin la circonstance que la langue dans laquelle écrivait l'entité était le hollandais, c'est-à-dire une langue si peu répandue qu'on ne trouve pas beaucoup d'étrangers disposés à l'apprendre, contribue efficacement à éliminer tout doute sur la possibilité que le médium pût la connaître.

XV<sup>e</sup> Cas. — Je ne puis m'empêcher de citer brièvement le cas célèbre de la personnalité médiumnique « Patience Worth » (médium Mr Curran), qui a déjà dicté une douzaine de romans historiques qui sont jugés des chefs-d'œuvre, ainsi qu'un nombre très grand de poésies lyriques admirables et irréprochables, improvisées sur demande, sur un sujet donné par l'expérimentateur ainsi qu'un volumineux poème idyllique intitulé *Telka*, qui entre dans le nombre des cas de xénoglossie, par le fait qu'il a été écrit dans la langue anglo-saxonne du XVII<sup>e</sup> siècle, combinée harmoniquement avec de nombreux vocables et locutions dialectales de cette époque.

M'étant occupé largement de ce cas extraordinaire dans ma monographie sur la Littérature d'Outre-Tombe, je me borne ici à résumer et illustrer ce que Patience Worth a dit et écrit dans la langue de son époque, très différente de l'anglais moderne.

Elle avait fait connaître qu'elle était née en Angleterre, dans le Dorsetshire, en 1646 (ou 1694), avait vécu dans le village où elle était née, et travaillé aux champs, jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de sa majorité ; elle avait alors émigré en Amérique, où, quelque temps après, elle tomba victime d'un raid d'Indiens.

Je remarquerai que dans certaines circonstances, dans lesquelles les expérimentateurs avaient admiré la beauté littéraire du texte médiumnique, Patience Worth avait dit que « au cours de son existence terrestre, elle possédait déjà ce même tempérament imaginatif et poétique ». Cette observation est intéressante, parce qu'elle servirait à éclaircir le mystère d'une petite paysanne décédée qui se manifeste médiumniquement en dictant des œuvres littéraires magistrales en vers et en prose. Effectivement, ces données nous feraient penser que le génie d'écrivain était inné dans cette paysanne du Dorsetshire mais que les conditions sociales très humbles dans lesquelles elle était née en avaient empêché l'émergence.

Les premières œuvres littéraires de Patience Worth ont été dictées en anglais moderne, mais ensuite elle se décida à en donner quelques-unes — dont le magistral poème que j'ai cité — dans la langue et les dialectes du XVII<sup>e</sup> siècle, en déclarant qu'elle le faisait afin de prouver son indépendance spirituelle de la personnalité du médium, puisque personne au monde ne serait capable d'écrire un poème tout entier dans le grossier idiome anglo-saxon d'il y a deux siècles et demi ; et cela, sans jamais glisser dans quelque vocable devenu en usage après cette époque. Elle reprit plus tard sa manière du début en produisant ses ouvrages en anglais moderne en employant, de temps à autre, quelques vieux mots, lorsque cela pouvait contribuer à l'efficacité de ses descriptions. Cependant elle continua toujours — et elle continue encore — à causer couramment avec les expérimentateurs dans son patois natif.

En ce qui concerne le poème *Telka*, je dois dire d'abord qu'à l'époque où il fut transmis, Patience Worth avait cessé d'employer l'appareil médiumnique appelé *Oui-ja* et elle transmettait des romans et des vers par la bouche du médium ; c'est-à-dire que celui-ci, tout en gardant sa pleine conscience, percevait une voix subjective qui lui dictait un texte mot à mot ; le médium ne faisait ainsi que répéter

à haute voix les paroles qu'elle entendait ; un secrétaire les enregistrait. Souvent la dictée était tellement précipitée, que le secrétaire ne parvenait pas à la suivre ; en ce cas Patience Worth répétait la dernière phrase et modérait son allure. Pendant ce temps, la mentalité du médium était tellement indépendante de ce qui se réalisait par son entremise, qu'elle était libre de fumer une cigarette, de s'interrompre pour prendre part à la conversation des assistants, de se lever et passer dans la chambre à côté, pour répondre à un appel téléphonique. Ces interruptions ne troublaient nullement la dictée médiumnique, qui reprenait au point précis où elle avait été suspendue. La même chose se réalisait d'une séance à l'autre : c'est-à-dire que la personnalité médiumnique reprenait également la dictée au point exact où elle s'était arrêtée, même lorsque des mois s'étaient écoulés d'une reprise à l'autre. Une fois qu'on avait égaré les premiers chapitres d'un roman, Patience Worth les donna une deuxième fois, et quand on retrouva la pièce égarée, on constata que la deuxième dictée était une reproduction littérale de la première.

En revenant au poème *Telka*, voici en quels termes en parle le docteur Walter Prince, dans sa magistrale étude intitulée : *The Case of Patience Worth* :

Pour moi — et des juges bien plus compétents que moi se sont déclarés de mon avis — il s'agit d'une œuvre extraordinaire, digne d'être définie un chef-d'œuvre. Que le lecteur essaye de se débarrasser de toute idée préconçue au sujet de la possibilité qu'il puisse y avoir des auteurs d'outre-tombe ; s'il y parvient, il se trouvera dans les meilleures dispositions pour apprécier le poème dans toute sa valeur. En outre, le lecteur devra se résigner à employer la vingtième partie de la patience et du travail que lui coûta l'interprétation de la langue vieillie d'un Chaucer, en la consacrant à l'interprétation des locutions et du vieux langage employé dans le poème. Si, à la fin du poème, on avait publié un Glossaire des termes moins compréhensibles, on aurait constaté que certains mots curieux sont des vocables authentiques, en usage à cette époque, ou des vocables vieillis ou rares, mais ayant quand même existé, et souvent vivant encore dans les patois. En tout cas, même sans Glossaire, tous les lecteurs s'étonneront de rencontrer des mots étranges, comme il s'étonneront de la signification attribuée à certains autres mots, mais après avoir acquis un peu d'habitude, ils constateront que dans tout le poème on ne rencontre pas beaucoup d'expressions réellement incompréhensibles. — (Page 224.)

Les personnages de *Telka* vivent ; nous les voyons, nous les connaissons ; aucun d'entre eux n'est la réplique d'un autre. Quelque personnage pourra manifester des tendances et des dispositions analogues à celles d'un autre ; mais, en même temps, il présente des traits caractéristiques qui lui sont propres et qui le distinguent de tous les autres. Par contre, les personnages de Maeterlinck (je me rapporte à cet auteur à cause de la grande réputation qu'il s'est méritée dans un genre analogue), sont presque toujours des ombres sans vie et qu'on peut difficilement individualiser d'après leurs propos, ou d'après tout autre trait caractéristique. — (Page 237) Et cependant, nous reconnaissons tous en Maeterlinck un grand artiste, De toute manière, je ne puis m'empêcher de remarquer que, lorsque poindra l'aube du jour où disparaîtra la répugnance existant actuellement contre les productions médiumniques, on découvrira que Patience Worth, si nous devons la juger d'après son poème *Telka*, est bien

supérieure à Maeterlinck... (Page 239.).

Après avoir parlé ainsi de la grande valeur littéraire du poème en question, je reviens au sujet dont il s'agit, c'est-à-dire au cas de xénoglossie consistant dans le fait que le poème a été dicté dans la langue anglo-saxonne d'il y a deux siècles et demi, harmoniquement combinée avec des vocables et des locutions des patois de cette époque.

Le Docteur Walter Prince a fait une étude comparative sur la langue ancienne parlée et écrite par Patience Worth, en trouvant qu'une partie considérable des locutions et des mots employés par la personnalité médiumnique se rencontrent chez les poètes et les prosateurs anglais des origines, depuis Chaucer jusqu'à Spenser, depuis Waller jusqu'à Pope. Il remarque, à un certain moment, que l'obstacle insurmontable pour les hypothèses de la cryptomnésie et de la cryptesthésie consiste dans le fait de la prononciation de ces mots hors d'usage depuis des siècles, prononciation absolument ignorée aujourd'hui. A propos du vieux mot scow (soulier), que Patience Worth avait dit devoir être prononcé shoo, il note que cette prononciation du vocable survit encore dans le Dorsetshire et ajoute :

Il y a déjà un mystère dans le fait que l'esprit Patience Worth prononce le mot scow avec le son phonétique encore existant, mais il y a un mystère infiniment plus grand : c'est l'hypothèse d'une « personnalité seconde subconsciente » (même en accordant à celle-ci une puissance mnémonique sans borne), étant donné que la prononciation phonétique des mots vieilliss ne peut constituer une réminiscence mnémonique, puisqu'il n'y a pas de glossaires apprenant la prononciation des vocables hors usage. — (Page 228.).

Le même auteur est parvenu à trouver une brochure d'un poète en dialecte de Dorsetshire, province qui, ainsi que je l'ai dit, a été désignée par Patience Worth comme étant celle où elle est née. Il a alors constaté que dans ce dialecte vivent encore, quoique avec quelques altérations, beaucoup de mots prononcés par la personnalité médiumnique. Entre autres choses, l'habitude d'ajouter un a en tête de beaucoup de mots, comme : a-drown pour throwing ; a-vount pour found ; a-zet pour set ; a-blushen pour blushing ; a-vallen pour falling, et ainsi de suite (p. 341).

Toujours à propos du langage vieilli de Telka, le professeur Schiller, de l'Université d'Oxford, remarque :

On demeure ébranlé et impressionné en apprenant qu'un de ses romans en vers libres, intitulé Telka, constitué de 70.000 mots, est écrit en langue anglaise vieillie, contenant 90 % de mots d'une pure origine anglo-saxonne, tandis qu'on n'y a pas découvert un seul mot acquis à la langue anglaise après 1600... Lorsqu'on apprend ultérieurement que la première version de la Bible ne contient que 70 % de vocables anglo-saxons, et qu'il faut se reporter jusqu'à Layamon (1205) pour atteindre le pourcentage de vocables anglo-saxons employés par Patience Worth ; quand on réfléchit à tout cela, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'on se trouve en présence d'un cas qu'on peut appeler un « miracle philologique ». — (Proceedings of the S. P. R., vol. XXXVI, p. 574.).

M. Gaspar Yost, qui a fait paraître un volume sur ses expériences avec Mr Curran, écrit à son tour :

Telka est unique non seulement par la pureté de sa langue anglo-saxonne, la combinaison de formes en dialectes de différentes époques, et ses connaissances grammaticales, mais aussi par les altérations et extensions conférées à différents vocables... Patience Worth, comme Shakespeare, emploie parfois un adverbe à la manière d'un verbe, ou d'un nom, ou d'un adjectif... Cela s'explique par la situation transitoire dans laquelle se trouvait alors la langue anglaise ; mais cette remarque constitua une preuve supplémentaire pour démontrer que Patience Worth est en plein accord avec son époque, même dans les anomalies grammaticales... Il n'y a pas de doute que ce langage de Patience Worth doit être considéré comme étant chez elle absolument spontané ; ce qui est abondamment prouvé par la circonstance, qu'elle ne l'a pas seulement employé dans quelques-unes de ses œuvres, mais qu'elle s'en sert constamment dans ses conversations avec les expérimentateurs. — (Pages 363, 364, 368.).

Il me reste à signaler un autre détail qui est bien parmi les plus étonnants : c'est que ce poème de 70.000 mots (270 pages), en vers libres, jugé par des critiques compétents un chef-d'œuvre supérieur aux ouvrages analogues de Maeterlinck, a été dicté dans un ensemble de 35 heures !

De plus, en outre de ce poème, Patience Worth a dicté un admirable roman satirique intitulé *The Merry Tale* (Conte gai), dans la même langue anglo-saxonne.

Maintenant, devant analyser et discuter les hypothèses naturalistiques que l'on peut formuler pour l'explication du cas en question, je me trouve dans une grande perplexité. C'est que j'ai déjà fait ce travail d'analyse et de critique dans ma monographie sur la Littérature d'Outre-tombe ; il n'occupe pas moins de dix pages du texte. Les hypothèses que j'ai discutées sont au nombre de quatre : 1° celle des « personnalités secondes subconscientes », entendues dans la signification strictement psychologique d'une fraction systématisée de la dissociation psychique du sujet ; 2° celle de la « conscience subliminale » de Myers, comprise dans le sens de l'existence en l'homme d'une personnalité intégrale subconsciente, beaucoup plus vaste et parfaite que celle consciente, douée de facultés supra normales de sens et de qualités intellectuelles dont l'émergence sporadique donnerait lieu aux « inspirations » du génie ; 3° celle de l'existence d'une « Conscience Cosmique », dans le sens que lui attribue Hartmann, selon laquelle il s'agirait d'un réel attribut de l'Absolu, c'est-à-dire de Dieu ; en ce cas on devrait admettre que la conscience des médiums entre en rapport direct avec l'Etre Suprême, dans le noble but de mystifier son prochain ; 4° enfin celle de la « Conscience Cosmique », dans la signification que lui attribue le professeur William James, selon qui, au point de vue métaphysique, on pourrait supposer l'existence d'un « réservoir cosmique des mémoires individuelles », auquel auraient libre accès les médiums, et dont ils tireraient tout ce qu'il leur faut pour abuser les pauvres mortels.

Ne voulant pas me répéter, et ayant littéralement épuisé le sujet dans ces dix pages d'analyse et de critique serrées, il ne me reste qu'à renvoyer mes lecteurs à mon ouvrage, cité plus haut, pour la discussion complète des objections que peuvent formuler les partisans à tout prix de l'origine subconsciente de toutes les

manifestations méta-psychiques. Ici je dois me borner à remarquer que, s'il m'a été facile de démolir toutes ces objections en me fondant sur de nombreuses circonstances puisées dans les Ouvrages de Patience Worth, en réalité, le seul phénomène de xénoglossie existant ici, aurait suffi à faire triompher mon point de vue. En effet, ni l'hypothèse du « subconscient psychologique », ni celle de la « conscience subliminale », pas plus que la troisième, du « réservoir cosmique des mémoires individuelles », ne parviendront jamais à expliquer la circonstance d'une personnalité médiumnique qui a écrit un poème et un roman dans la grossière langue anglo-saxonne du XVII<sup>e</sup> siècle, et qui l'a fait sans jamais tomber dans l'anachronisme d'interpoler dans le texte des vocables latins venus en usage après 1600. Quant à l'autre hypothèse des médiums qui entreraient en rapport avec l'Absolu, c'est-à-dire avec Dieu, dans le noble but de tromper leur prochain, c'est là une hypothèse absolument blasphématoire, je considère même que c'est du temps perdu de la prendre en considération.

Un philosophe, le professeur Schiller, à l'occasion d'un compte rendu qu'il a écrit du cas dont il s'agit, a fait allusion aux deux bifurcations de l'hypothèse de la « Conscience Cosmique », et il l'a fait dans les termes suivants :

Il y a des philosophes qui, une fois engagés sur la voie commode de l'extension hypothétique de la personnalité humaine, ne se montrent guère disposés à s'arrêter tant qu'ils ne rencontrent l'Absolu. Il faut donc nous tenir prêts à apprendre de quelque critique que l'art littéraire de Patience Worth constitue une révélation authentique de l'Absolu; tandis que quelque autre critique, plus modéré, parlera d'un art coulé d'un « réservoir cosmique » dans lequel se sont recueillis et croupissent tous les efforts littéraires des siècles. Je remarquerai que cette deuxième version de l'hypothèse en question ne tient pas assez compte du problème de la « sélection des faits » du réservoir dont il s'agit ; la première version, de son côté, se heurte contre une autre difficulté formidable, c'est-à-dire que Patience Worth constituerait une révélation plutôt humoristique et excentrique de cet Absolu infiniment parfait dont parlent les philosophes. Si l'on me faisait remarquer qu'une personnalité finie ne peut que constituer une « sélection » de l'Absolu, je répondrais que cet éclaircissement n'éclaircit que trop puisque, si Patience Worth est, en ce sens, une « sélection de l'Absolu », alors nous tous, de la même façon, nous sommes des « sélections de l'Absolu »; ce qui équivaut à dire que, dans les limites de l'argumentation ci-dessus, Patience Worth devrait être un « esprit » comme tous les autres. — Proceedings of the S. P. R.; vol. XXXVI, p. 575.).

Il me semble que ces argumentations du professeur Schiller sont assez justes et décisives pour me dispenser d'ajouter autre chose. Je remarquerai seulement qu'en ce qui concerne l'hypothèse du « réservoir cosmique », l'objection présentée par M. Schiller, c'est-à-dire, que cette hypothèse ne tient pas compte de la « sélection des faits » que devrait opérer la personnalité subconsciente du médium, est une objection formidable dans le cas spécial de Patience Worth. En effet, si l'on devait supposer que dans le « réservoir » en question se trouvaient recueillis et croupissants tous les vocables vieillissés de la langue anglaise tombés en désuétude depuis 1600, cela ne représenterait encore qu'un matériel brut qui ne saurait être utilisé que par ceux qui connaîtraient bien la signification de chaque vocable, ainsi que la conjugaison des verbes, les déclinaisons des noms,

les constructions grammaticales, les locutions spéciales des dialectes et les innombrables élisions inhérentes à l'idiome auquel appartiennent les vocables en question. Il faudrait en outre que celui qui emploie les mots soit en mesure de distinguer les vocables vieillis en usage avant 1600 de ceux entrés en usage après cette date. On ne voit vraiment pas comment la « personnalité subliminale » du médium pouvait faire tout cela, puisque la personnalité normale n'avait jamais possédé ces connaissances ; celles-ci n'auraient pu exister nulle part à l'état latent, étant donné que la structure organique d'une langue est une pure abstraction. Il s'ensuit que l'hypothèse fantastique du « réservoir cosmique » ne tient pas devant l'examen des faits, et doit être exclue à son tour du nombre de celles capables de rendre compte de l'ensemble du cas de Patience Worth.

Une cinquième, hypothèse resterait encore : celle de la « mémoire ancestrale ». Mais comme j'ai déjà fait remarquer qu'elle ne s'accorde point avec le fait des médiums qui ont parlé ou écrit en une douzaine de langues ignorées, mortes depuis des milliers d'années, il en résulte qu'il serait inutile de persister à discuter une hypothèse absurde, détruite par l'examen des faits.

En concluant : l'élimination de toutes les hypothèses naturelles, y compris celles plus que fantastiques de nature métaphysique, aboutit au triomphe inconditionné de l'interprétation spiritualiste des faits. On doit donc en conclure logiquement, forcément, que dans le cas de Patience Worth il y a eu l'intervention d'une personnalité spirituelle étrangère au médium, qui connaissait bien la langue qu'elle a employée si correctement. Cela établi, il importe de remarquer qu'au point de vue des phénomènes de xénoglossie, le cas de Patience Worth doit être considéré comme l'un des plus importants, des plus incontestables, des plus concluants que l'on possède. Effectivement, cette fois il ne s'agit point de simples phrases, ou de quelques pages dictées par un médium dans une langue ignorée ; il s'agit de deux gros volumes qui, dans leur ensemble, sont constitués de 600 pages. Sans tenir compte que la même entité spirituelle, lorsqu'elle cause avec les expérimentateurs, s'exprime constamment dans son dialecte natif d'il y a trois siècles. Je répète donc qu'on ne saurait désirer mieux en fait d'exemples démontrant d'une manière décisive que les phénomènes de xénoglossie existent, et par conséquent, que les métapsychistes ne peuvent se défendre plus longtemps d'en discuter la portée théorique immense, en se retranchant derrière la supposition, désormais sans valeur, de leur existence encore douteuse.

XVI<sup>e</sup> Cas. — Les neuf épisodes qui suivent (jusqu'au cas XXIV), appartiennent tous à une série d'expériences très importantes, pour lesquelles ont servi de médiums le musicien Florizel von Reuter et sa mère.

On sait que Florizel von Reuter est célèbre dans le monde artistique pour son rare talent de violoniste, talent qui lui a acquis le titre de « Nouveau Paganini ». Il s'occupe depuis plusieurs années de recherches psychiques avec sa mère; ils sont tous les deux médiums psychographes comparables aux meilleurs qui existent de nos jours. Dans leur cas, cette forme de médiumnalité se détermine au moyen d'un appareil appelé Additor, qui est une variété perfectionnée du cadran alphabétique avec aiguille mobile.



M. von Reuter a fait paraître deux ouvrages importants sur ses expériences ; j'en extrais les épisodes que je me dispose à citer. Ces deux livres portent respectivement les titres de : *Psychical Experiences of a Musician*, et *The Consoling Angel*.

Les deux médiums s'exerçaient exclusivement pour leur instruction personnelle, et n'avaient pas tardé à obtenir des preuves excellentes d'identification spirite. Mais M. von Reuter ne cessait d'être tourmenté par toutes sortes de perplexités et de doutes, qui étaient alimentés en lui par les objections subtiles — souvent sophistiquées — de son ami le docteur Franklin Prince, ancien président de la *Society for Psychical Research*, de Londres, et qui dirige encore la *Boston S.P.R.*, auquel il soumettait les messages médiumniques obtenus. Cet état d'âme, à ce qu'il paraît, donna lieu aux premiers messages en des langues ignorées des médiums ; c'est-à-dire que les décédés qui se communiquaient ont eu recours à ce système de preuves irréfutables afin de démontrer aux deux expérimentateurs l'absurdité qu'il y avait à vouloir enfermer toutes les manifestations médiumniques de nature intelligente dans le cercle très restreint des « personifications subconscientes ».

M. von Reuter reçut alors des messages en quinze langues diverses, dont il faut éliminer celles plus ou moins connues des deux médiums, qui sont tous les deux des polyglottes remarquables. Ils connaissent en effet, outre l'anglais, leur langue maternelle, l'allemand, le français, l'espagnol, l'italien et un peu le suédois et le latin. Mais ils reçurent des messages en russe, magyar, norvégien, polonais, hollandais, lithuanien, irlandais, persan, arabe et turc.

M. Florizel von Reuter a été grand ami de sir Conan Doyle, qui écrivit les préfaces de ses ouvrages et assista à plusieurs des expériences dont nous nous occupons ici, au cours de l'une desquelles on obtint l'écriture en arabe.

Enfin, quoique M. von Reuter possède des facultés excellentes, c'est sa mère qui, presque toujours, apportait le concours de ses dons médiumniques dans les expériences que je vais relater. Elle se faisait bander les yeux avant de commencer ; quand elle écrivait en des langues ignorées, elle le faisait souvent dans l'écriture invertie (« en miroir ») ; c'est-à-dire que, pour la lire, il fallait la réfléchir dans une glace — circonstance intéressante au point de vue probatif, parce qu'elle sert, à elle seule, à démontrer l'authenticité supra normale ou, si l'on préfère, subconsciente — de cette écriture. Comme celle-ci, dans le cas qui nous occupe, est réalisée à l'aide d'un petit appareil médiumnique fourni d'une aiguille mobile qui indique successivement et rapidement les lettres de l'alphabet, cela ajoute à l'efficacité probative des expériences. Et ce d'autant plus que, ainsi que je l'ai dit, le médium, Mme Von Reuter, opérait toujours avec les yeux bandés.

J'ai jugé indispensables ces préliminaires pour permettre aux lecteurs d'apprécier à leur juste valeur les expériences très remarquables de xénoglossie obtenues par M. F. von Reuter et sa mère — expériences dont je ne citerai qu'une partie, quelquefois même en résumé, pour ne pas allonger excessivement cet exposé.

Voici le premier épisode obtenu dans une langue ignorée des médiums et des

assistants. M. Florizel von Reuter écrit :

J'arrive maintenant à l'une des séances les plus intéressantes et convaincantes que nous ayons eues au cours de cette période de nos expériences. Elle eut lieu le 27 avril 1926, dans le petit salon de l'hôtel, en présence de Mr. Freshel, de Mr. et Mr. Cannon (ce dernier est un célèbre avocat de New -York), et de George Valiantine, le médium à « voix directe » bien connu. Toutes ces personnes se déclarent prêtes à apporter leur témoignage au sujet de l'exactitude de ce que je vais raconter.

La première entité qui s'est manifestée a été « Eufrosine », notre « esprit-guide ». Il écrivit les mots suivants en allemand, par l'écriture « en miroir » : « Je viens pour saluer les amis et pour vous dire que je suis orgueilleuse de mon grand artiste (elle faisait probablement allusion à mon dernier concert) ; mais je ne puis demeurer avec vous, parce que d'autres esprits attendent. Il y a un Hongrois qui désire vous saluer. Bonsoir. Que Dieu soit loué. » Aussitôt après, ces mots furent écrits : « Hier ist Ernst ».

Fort surpris, j'ai demandé : « Entendez-vous dire que vous êtes Heinrich Wilhelm Ernst ? »

— (Réponse) . « Oui ». (Il s'agit d'un fameux violoniste, mort en 1865.).

C'est alors que quelque chose d'extraordinaire se produisit. Quoique personne ne connût un mot de hongrois, une phrase en langue ignorée a été écrite; nous n'avons compris quelle était cette langue que par le mot « Magyar » qu'on y rencontrait. J'ai demandé :

— Ecrivez-vous donc en hongrois ?

— (R.) : « Oui, j'essaie de le faire pour m'amuser ». Cette réponse a été dictée en allemand, langue que Ernst connaissait fort bien, ayant passé une grande partie de sa vie en Allemagne. J'ai dit alors :

— Je suppose que vous avez voulu nous fournir ainsi une preuve de votre présence.

— (R.) : « C'est bien cela. Vous avez été splendide, au dernier concert. J'étais présent. Je ne puis rester plus longtemps, parce qu'il y a ici un autre ami qui attend son tour. Bravo !

Voici les mots magyars écrits par l' « Additor » :

« Erti amit mondok Magyarul. Nem tesz semmit szeretek itt lenni orvendek. »

Lorsque la traduction nous est parvenue, nous avons appris que le texte disait : « Je me rends compte qu'aucun de vous ne connaît le magyar, mais peu importe. Je suis quand même très heureux de me trouver avec vous ».

D'autres manifestations suivirent, qui ne regardent pas le sujet que je traite dans cet ouvrage.

M. Florizel von Reuter commente ainsi l'épisode que l'on vient de lire :

Cette séance a été réellement remarquable, puisqu'elle nous a donné une preuve convaincante sur l'origine supra normale des messages que nous avons obtenus. Tant que les messages étaient écrits en des langues que nous

connaissions plus ou moins, la théorie de la « cérébration subconsciente » ne pouvait être éliminée, même quand on écrivait des périodes trop compliquées, sous le rapport de l'idiome, pour les connaissances que ma mère possédait au sujet de telle ou telle langue. L'apparition du latin avait déjà réalisé une brèche dans mon scepticisme; mais comme ma mère avait appris à l'école un peu de latin, il y avait toujours la possibilité que ces phrases latines soient restées latentes dans le mystérieux dépôt du subconscient, auquel la science attribue des prodiges si stupéfiants. Mais voilà qu'avec l'apparition de la langue hongroise, l'hypothèse du subconscient était frappée d'un coup si violent, qu'il ne pouvait être paré d'aucune manière. Ni ma mère ni moi n'avions jamais eu de rapports avec la langue hongroise, hormis les mots : « chaud » et « froid » lus sur les appareils calorifiques des trains en Autriche-Hongrie. Nous n'avions jamais eu entre les mains des recueils de phrases hongroises. Nous avons bien connu la famille des comtes hongrois Erno Suchy, une autre famille hongroise à Budapest, une autre à New -York, mais ces amis, ont toujours parlé allemand ou anglais en notre présence.

Le docteur Walter Prince m'a décrit les prodiges de ce que l'on nomme la « mémoire visuelle »; mais les mots du message n'étaient pas précisément ceux que l'on peut facilement trouver sur les menus des Hôtels, ou dans les affiches des lieux publics à Budapest ; sans compter que le fait de voir une parole écrite ne signifie pas encore la comprendre ; ainsi que le fait d'entendre un hongrois prononcer des phrases que nous ne comprenons point ne signifie pas que le subconscient en a saisi la signification, et qu'il possède en outre la faculté de les écrire avec une orthographe correcte...

A un autre point de vue, le fait que Heinrich Wilhelm Ernst s'est manifesté à moi n'a rien d'in vraisemblable. Cela signifierait simplement que par une loi d'affinité il s'était trouvé en rapport avec la tonalité vibratoire de ma mentalité. Je remarquerai à ce propos que j'avais modernisé et republié plusieurs de ses compositions musicales qui avaient vieilli ; j'avais souvent joué de ses compositions, qu'on ne joue plus beaucoup de nos jours, et j'avais écrit très favorablement sur lui dans mon livre sur les compositeurs de musique pour violon. En ces conditions, il n'y a rien d'absurde dans le fait que le violoniste Ernst se soit manifesté à moi, si la chose était possible... — (Psychical Experiences of a Musician, p. 107.)

Je pense n'avoir rien à ajouter aux observations de M. von Reuter ; il a su fort bien réfuter les hypothèses et les argumentations plus ou moins subtiles et sophistiquées qu'on lui a opposées. Il n'y a rien, en effet, de plus sophistique que de parler des prodiges de la « mémoire visuelle » — qui reproduit mais ne crée point — en présence de phrases, en une langue ignorée, créées pour la circonstance ; ce qui signifie que la personnalité spirituelle qui se communiquait connaissait la signification des paroles employées et la construction grammaticale de la langue dans laquelle elle écrivait. Qu'ont-elles à voir avec cela la « mémoire visuelle », les « cérébrations subconscientes », les « personnifications somnambuliques » ?

XVII<sup>e</sup> Cas. — Le 8 mai 1926, on eut un autre phénomène de xénoglossie ;

celui-ci en langue russe. M. Plorizel von Reuter raconte :

Le soir du 8 mai, nous étions seuls, et lorsque nous avons cherché à entrer en conversation avec nos « amis », nous avons trouvé qu'aucun de nos interlocuteurs habituels n'était présent.

Cependant, nous reçûmes une longue série de lettres qui, par leur combinaison, semblaient appartenir à quelque langue que nous ignorions :

« Ya rooskee braht mne maht angleechee ».

Le mot « rooskee » m'engage à demander si le Père Stanislaw était présent. On nous a répondu :

« Da, Pater ». (Oui, le Père).

Les lettres suivantes nous ont été ensuite dictées :

SNTODALETNEDALEKOSHTOS PRAHTSEELEE.

J'ai dit alors que j'aurais bien voulu qu'on me traduise en russe la phrase : « Je vous remercie ».

Aussitôt l' « Additor » écrivit : Blagahdarst ».

— (D.) : Est-ce que ce mot signifie : « Je vous remercie » ?

— (R.) : Net, blagahdarst vooyoo.

J'ai fait à ce moment une remarque dont je ne me souviens plus la teneur, et à laquelle il m'a été répondu par les lettres : Kahzherekah. Du moins ce sont là les lettres que j'ai saisies pendant que l' « Additor » les indiquait très rapidement. Mais je dois dire que, lorsque l'on doit enregistrer les mots d'une langue ignorée, il est facile de se tromper en les saisissant au vol. On répète ensuite les mots par lesquels commençait le premier message : Shtodalet. Ensuite en italien : Ancora saluti ( « Encore des salutations » ) et finalement : « nochee », et « Pater Noster ».

J'ai pensé que l'intelligence qui se communiquait désirait qu'on récitât une prière ; ma mère et moi avons donc récité le Pater Noster ; quand nous l'avons terminé, il nous a été de nouveau dicté :

« Nochee ».

J'ai demandé si le Père Stanislaw désirait que nous récitons cette prière au commencement de chaque séance ; l' « Additor » se mit énergiquement en mouvement et nous dicta : « Da, da, bene ; Laus Deo » ( « Oui, oui, c'est bien ; Dieu soit loué » ). On écrivit ensuite les lettres « Spahkohiny nochee », avec quoi se termina la séance.

Plusieurs jours après, j'ai eu l'opportunité de faire traduire ces phrases russes ; et en voici la teneur :

« Ya Rooshee braht mne maht angleechee » signifie : « Je (suis un) moine russe, mais ma mère était Anglaise ». (Note du traducteur : L'omission de « suis un » est conforme à la construction grammaticale russe).

« Shto dalet » signifie : « Que dois-je faire ? » (Ces mots se rapportent probablement à la difficulté de se comprendre).

« Ne da leko » signifie : « Pas loin ». (Je ne parviens pas à m'assurer de ce qui a pu provoquer cette réponse, ayant oublié plusieurs des observations que j'ai faites ; mais elle répond probablement à la pensée : « Nous n'irons pas loin avec nos conversations »).

« Shto sprahivytée » n'est pas entièrement correct. Les lettres devraient être rangées ainsi : « Shlto sprashivayeti ? » (« Que me demandez-vous ? »).

« Blagahdarst » correspond à « Merci ». — « Net » est « Non ». — « Blagahdarst vooyoo » veut dire : « Je vous remercie ». — « Kazherekah » ne paraît pas juste ; les lettres devraient être placées ainsi : « Kazhetka », qui signifie : « Je le crois. » — « Spahkohiny nochee » : « Bonne nuit ».

Voici les commentaires de M. von Reuter :

Trois circonstances méritent d'être signalées, dans le message ci-dessus :

1° Le fait qu'on a reçu des phrases et des paroles russes adaptées aux circonstances, alors que ma mère et moi nous ignorons complètement le russe.

Il n'y a eu que deux fautes dans l'enregistrement phonétique des mots.

2° La signification logique des mots éliminé la théorie du subconscient. Il faut remarquer à ce sujet la scrupuleuse méticulosité de l'entité qui se communiquait, qui, en réponse à ma demande, donna d'abord le mot « Blagahdarst » (« merci ») ; mais quand je lui ai demandé si ce mot signifiait : « Je vous remercie », répondit aussitôt que non, et dicta l'expression correcte : « Blagahdarst vooyoo ».

3° Le caractère phonétique des mots est spécialement intéressant, parce qu'il correspond à la manière dont un Anglais enregistrerait le son des paroles russes. Cela pourrait indiquer que le décédé qui se communiquait, fils d'une mère anglaise, avait quelque connaissance de la langue anglaise. Ou bien, peut-être, la subconscience de ma mère entendait les mots, et les transcrivait comme elle les entendait. De toute façon, je ferai remarquer que la phonologie française des mots vooyoo roosky, nochee, devrait être vouyou, rouski, notchi...

Le docteur Walter Prince, dans sa pénétrante analyse au sujet de la possibilité d'expliquer le message dont il s'agit sans sortir des pouvoirs de la subconscience, admet que la « mémoire visuelle » est hors question dans le cas d'une langue telle que le russe, ayant un alphabet spécial. Mais il observe que l'on pourrait encore expliquer le message par la « mémoire orale », tout en reconnaissant que cette explication ne parvient pas à rendre compte de l'ensemble, des faits. En effet, la circonstance très hypothétique que ma mère a pu entendre prononcer les mots russes qui ont été écrits, ne pouvait lui conférer le don d'en comprendre la signification, de manière qu'un beau jour ils aient pu jaillir de sa subconscience sous la forme de réponses adaptées à des demandes formulées au moment même.

Il y aurait une autre théorie, selon laquelle on pourrait hériter subconsciemment la connaissance intégrale d'une langue totalement ignorée, grâce à un ancêtre l'ayant parlée de son vivant ; en ces conditions, les médiums parleraient par effet de l'émergence, hors de leur subconscience, de connaissances linguistiques ataviques. Cette théorie est trop fantaisiste pour pouvoir être prise au sérieux ; sans compter que ma mère n'a pas eu des ancêtres parlant le russe ; au moins

jusqu'à l'époque où elle peut remonter dans le temps avec ses souvenirs ataviques.

Je ne trouve pas moins improbable l'hypothèse de ceux qui adhèrent à la théorie de la réincarnation, selon laquelle ma mère, dans une existence antérieure, aurait parlé la langue russe.

Je n'ai pas moins jugé devoir rappeler toutes ces hypothèses extraordinaires, qui pourront paraître intéressantes en elles-mêmes, mais qui sont sans doute infiniment plus compliquées, plus invraisemblables, plus stupéfiantes que l'explication spiritualiste des faits. Je dirai même que si elles montrent la vive imagination de ceux qui les ont conçues, elles révèlent cependant en ces personnes un défaut déplorable de sens commun.

Tout bien considéré, il ne peut y avoir aucun doute qu'en voulant se démontrer impartial et libre de toute idée préconçue, on est porté logiquement à admettre que l'explication spiritualiste des faits est la seule conforme aux méthodes de recherche scientifique. — (Ibidem, pages 116-120).

XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> Cas. — Il s'agit de deux autres épisodes en langue russe ; au deuxième assistait une jeune fille connaissant cette langue. M. von Reuter écrit :

Le premier cas se réalisa le 11 août, en présence de deux jeunes filles israélites, Miss Minna Eckmann et Miss Dorothy Schapira. Cette dernière était née en Russie, mais sa famille avait émigré en Amérique, quand elle avait deux ans. Son père était mort depuis quelques années.

Je placerai à côté des phrases russes la traduction. Cependant il est entendu qu'aucun des assistants ne connaissait le russe, même pas Miss Schapira qui, chez elle, n'avait jamais entendu parler que l'anglais et l'hébreu.

Dès que l'« Additor » commença à se mouvoir, nous avons demandé : — « Qui est présent ? »

— (R.) : Ia, etah (C'est moi).

— (D.) : Qui êtes-vous ?

(R.) : Ja ahtayts (Je suis père). (Note, du traducteur : En russe on omet les articles.).

— (D.) : Avec qui désirez-vous parler ?

— (R.) : Dahch mne (Avec ma fille). (Note du traducteur : Littéralement : « Avec fille mienne ». Cette expression, sans être fautive, est peu naturelle).

— (D.) : Est-ce en russe que vous écrivez ?

— (R.) : Da. (Oui). Etah menyah oshen rohdooyet. (J'ai grand plaisir à l'écrire). Kak ya schahsleep. (J'en suis heureux).

— (D.) : Etes-vous le moine Stanislaw ?

— (R.) : Nett (non).

J'ai dit alors : « Je regrette, mais nous ne comprenons pas le russe ».

— (R.) : Neecheevo (N'importe).

Miss Schapira remarqua : « J'ai un vague souvenir de ce mot ».

J'ai demandé de nouveau : « Qui êtes-vous ? »

—: (R.) : Ahtayts (Père ; parole que personne parmi nous ne comprenait en ce moment).

Miss Schapira demanda : « Etes-vous un esprit sincère ? »

— (jR.) : Da. Yapreeshol shasaht vam. (Oui. Je suis venu pour vous dire que je suis moi), Pahnemayen ? (Me comprenez-vous ? ).

Miss Schapira dit : « Ce dernier mot signifie :

« Comprenez-vous ? »

J'ai demandé : « Etes-vous donc un parent de Miss Schapira ? »

—: (R.) : Ahtayts. Dahch mne. (Le père. C'est ma fille). Prashchaite (Adieu).

Après cela, la même entité commença à s'exprimer en anglais, en disant : « Je pense vous avoir assez intrigués ».

Je demande : « Mais qui êtes-vous donc ? » —. (R.) : Je l'ai écrit deux fois déjà. Dorothy (Miss Schapira) doit apporter à la maison ce que j'ai écrit pour le faire traduire par Ma.

— (D.) : Par qui ?

— (R.) : Par sa mère.

— (Miss Schapira) : Mais dites-moi donc qui vous êtes.

— (R.) : Ne te rappelles-tu pas comment on dit « Père » en russe ?

(Miss Schapira remarqua à ce moment que son père avait toujours aimé la plaisanterie à surprise ; elle admit que la personnalité qui venait de se manifester paraissait bien typique de lui).

Tel est le premier épisode. Le 21 août 1926, nous avons reçu la visite d'une jeune fille, Mlle Jénia Blumfeld, qui avait vécu plusieurs années à Riga. C'est elle qui traduisit le message ci-dessus. Je désirais la faire assister à une expérience analogue. La veille, mon « esprit-guide » Nicolo, en écrivant par ma main, avait dit : « Je demanderai à un autre Russe de mes amis d'écrire dans sa langue. Je ne puis promettre qu'il le fera, mais je l'espère. »

Lorsque, ce soir-là, nous nous sommes disposés à essayer, « Nicolo » ouvrit la séance en écrivant par ma main : « Mon ami est ici. C'est lui qui commencera à écrire ; mon tour viendra ensuite..»

Ma mère a pris alors l' « Additor », dont l'aiguille a dicté aussitôt : « Dois-je écrire en allemand, ou bien en russe ? »

J'ai répondu que l'on désirait qu'il écrivît en russe, et aussitôt on nous dicta : Dobry vecher (Bonsoir).

Le mot suivant fut donné alors : « Pahnemayeti » ; Mlle Blumfeld expliqua que cela signifiait : « Me comprenez-vous ? ».

La phrase suivante vint ensuite : Y mne zdes nrah veetsa.

— (Miss B.) : Ceci veut dire : « Je suis heureux de me trouver avec vous ce soir ».

Après cela, on dicta quelque chose que j'ai transcrit ainsi : Ya peetakt.

— (Miss B.) : « Je ne connais pas ce dernier mot ».

— (R.) (En allemand) : Il signifie : « heureux ».

— (Miss B.) : Il me semble bien que le mot russe pour « heureux » est Schastleevy.

— (R.) : Ya ooveren ftomshta gahvaryoo. (Je sais ce que je dis).

— (Miss B.) : En tout cas, je n'ai jamais entendu ce terme.

— (R.) : Neecheevo (N'importe). Prahsteete (Excusez-moi). Poznah. (C'est tard).

— (Miss B.) : Je ne me souviens pas du mot Poznah,

— (R.) : Kakoisram ! (Quelle honte !) Oostal.

— (Miss B.) : Cela signifie : « Je suis fatigué ».

On écrivit alors : Spakoini nochee. Je m'écriai : Oh, cela signifie « Bonne nuit », parce que le Père Stanislaw l'a écrit aussi ». Puis, en m'adressant à la personnalité qui se communiquait, je dis : « Nous vous remercions vivement de votre visite et de ce que vous avez écrit ».

(R.) : Ochen blagahdahren (Je vous en sais bon gré).

Il y eut une pause. Je pris alors en main le crayon, et « Nicolo » écrivit aussitôt : « Il est très fatigant pour un esprit d'écrire en une langue ignorée du médium ».

L' « Additor » se remit en mouvement en dictant : « Poznah signifie : C'est tard ».

Miss Blumfeld s'écria : « C'est merveilleux ! J'avais complètement oublié ce terme, mais sa traduction m'en a fait souvenir ».

Je demandai alors ; « Que signifia Peetakt ? »

— (R.) : Comme vous prononcez ce mot ! Paysakt veut dire « heureux », ou « joyeux ».

— (D.) : Qui êtes-vous ?

— (R.) : Le traducteur.

De toute façon, nous ne sommes point parvenus à déterminer la signification du mot Peetakt, ou Paysakt. Si c'était Paytakt, cela voudrait dire « petite pièce de monnaie ».

Le 12 septembre, on a eu une suite inattendue de la même conversation. J'avais travaillé toute la journée pour préparer un exemplaire de divers messages à envoyer au docteur Walter Prince afin qu'il les examine scientifiquement. Il y avait entre autres le message ci-dessus. Ce soir-là, l' « Additor » écrivit :



« Je dois vous parler d'un sujet qui vous intéresse. Je connais le russe, mais pas le mot peetakt. « Félicité » se dit Schastleevy. Probablement le mot est cheetakt, qui signifie « lire ». Tact tout seul signifie « ainsi ». J'ai pensé qu'il te fera plaisir d'être informé de cela avant d'envoyer la lettre à sa destination. Bonsoir. »

Nous avons aussitôt commencé les recherches nécessaires, et nous avons constaté que la signification des mots cheetakt et tact était juste. Quand au vrai mot que l'intelligence avait eu l'intention de transmettre dans le message ci-dessus, nous ne sommes pas parvenus à l'interpréter. C'était probablement deelakt, qui signifie « satisfait », comme on m'a suggéré dernièrement.

En tenant compte du grand nombre de phrases et de mots qui nous ont été transmis correctement, le fait d'une seule parole transmise ou transcrite imparfaitement ne modifie certainement pas la valeur théorique de l'expérience. Le même inconvénient se réalisa dans la transmission des télégrammes, et personne ne doute pour cela de l'authenticité de l'expéditeur.

La valeur métapsychique des deux messages précédents ne consiste pas seulement dans le fait qu'on a écrit des phrases et des paroles en une langue inconnue au médium, mais surtout dans la circonstance que ces phrases et paroles constituaient des réponses précises à des questions formulées au moment même. Au point de vue théorique, cela écarte toute possibilité de mystifications conscientes. On peut en dire autant de la réponse emphatique dans la discussion sur le terme peetakt : « Je sais ce que je dis », ainsi que pour la parole (dite un peu par plaisanterie), adressée à Miss Blumfeld, qui, tout en connaissant le russe, ignorait le mot poznah: « Quelle honte ! ». Il en est de même de la réponse flatteuse qu'on m'a adressée lorsque j'ai remercié l'entité de son intervention : « Je vous en sais bon gré ». Tout cela, je le répète, élimine définitivement l'hypothèse du subconscient, et toute tentative d'insinuation concernant un texte du message, préparé d'avance.

Ceux qui soutiennent l'hypothèse télépathique seront portés à croire que la présence dans la chambre d'une personne connaissant le russe pourrait expliquer télépathiquement le phénomène de xénoglossie. Mais cette hypothèse ne tient pas, en face de la circonstance que plusieurs des expériences précédentes s'étaient déroulées hors de la présence de toute personne connaissant la langue qui a été écrit» médiumniquement. On est donc logiquement amené à chercher ailleurs une hypothèse capable d'expliquer l'ensemble des faits.

A propos de ce qui peut valoir la présence d'une personne connaissant la langue que le médium écrit, voici un incident curieux qui nous est arrivé. Une dame russe, possédant des facultés médiumniques, faisait des expériences avec l' « Additor », mais ne parvenait à obtenir rien d'intelligible. Ma mère posa trois doigts sur la main de la dame russe, et immédiatement l' « Additor » commença à écrire très rapidement en russe phonétique. La dame en question éprouva quelque difficulté à l'interpréter, à cause de l'orthographe inusitée, dans laquelle cela était formulé. Or, réfléchissons un instant : La dame russe n'est pas parvenue à écrire avec l' « Additor » dans sa propre langue, parce que l'appareil ne portait pas les lettres de l'alphabet russe ; ma mère, qui ne connaissait pas le

russe, est parvenue à écrire phonétiquement le russe. — (Ibid., pp. 234-239.).

Ce dernier curieux incident peut être éclairci en supposant que les modalités avec lesquelles se produisait l'écriture automatique chez les deux médiums étaient différentes : c'est-à-dire que dans le cas de la dame russe, l'écriture psychographique se réalisait grâce à l'intervention directe de l'entité qui se communiquait, en se servant des centres d'innervation du langage écrit du médium ; en ces circonstances on comprendrait comment l'entité ne pût pas s'exprimer en russe avec l'alphabet latin. Par contre, on devrait supposer que, dans le cas de Mme von Reuter, l'écriture psychographique se réalisait sous la forme télépathico-auditive, c'est-à-dire que son subconscient percevait le son des paroles transmises par l'entité qui se communiquait et les transcrivait phonétiquement, telles qu'elle les entendait ; ce qui permettait au médium d'écrire en russe avec l'alphabet latin.

Il importe aussi de tenir compte des paroles de l' « esprit-guide » Nicolo : « Je demanderai à un autre Russe de mes amis d'écrire dans sa langue. Je ne puis promettre qu'il le fera, mais je l'espère. » Ce propos se renouvelle à plusieurs reprises, sous des formes diverses, dans les messages dont nous nous occupons, et confirme ce que j'ai dit déjà que dans les expériences de M. Florizel von Reuter on a obtenu une longue, très importante, unique série de phénomènes de xénoglossie, grâce à l'initiative de personnalités de défunts, qui se proposaient de prouver ainsi à l'expérimentateur tourmenté par le doute, que leur présence spirituelle sur place n'était pas une hypothèse de travail, mais un fait positivement constaté, grâce au phénomène de la médiumnité polyglotte, qui neutralisait et éliminait toutes les hypothèses naturelles,

XX<sup>e</sup> Cas. — Dans cet autre épisode, où la langue écrite a été le polonais, nous retrouvons le même incident d'une entité spirituelle qui annonce d'avance qu'elle conduira aux séances l'esprit d'un Polonais pour le faire écrire dans sa langue, et faire ainsi disparaître le doute théorique toujours renaissant dans l'esprit de l'expérimentateur. Je m'empresse d'ajouter que cette fois l'entité en question est parvenue à atteindre son but.

Voici ce que raconte M. Florizel von Reuter :

Il y a des moments où, même le chercheur le plus ardent et le plus libre d'idées préconçues, ne peut éviter d'être pris de toutes sortes de doutes relativement à l'interprétation des problèmes psychiques. Le grandiose même du sujet, tel que celui-ci se manifeste au chercheur capable de réflexion, est cause de reculs temporaires, au cours desquels on se demande s'il est possible que seulement nous, les spiritualistes, au milieu de milliers et de millions d'individus ignares ou indifférents, nous devons nous trouver sur le seuil d'une science prodigieuse qui, si elle est sagement interprétée, est destinée à bouleverser et renouveler la civilisation du monde. Je déclare franchement qu'il y a eu des moments où des doutes honnêtes m'ont tourmenté, au point, que j'ai été obligé de reprendre méticuleusement l'analyse pour et contre, afin de récupérer la confiance perdue dans la solution spiritualiste du grand problème. Plus on apprend, plus le désir d'apprendre devient insatiable ; et à mesure que s'entassaient les preuves que

nous obtenions, je sentais augmenter en moi la soif de nouvelles preuves, toujours de nouvelles preuves...

Cette dernière crise de doute m'avait saisi après avoir reçu une lettre du docteur Walter Prince, laquelle avait fait naître en moi de nouvelles perplexités; avec cette conséquence, que j'ai eu l'audace de m'en ouvrir à ma mère en remarquant qu'après tout, nous n'avions pas encore obtenu une preuve absolue démontrant que les messages reçus n'étaient pas l'œuvre fantaisiste du subconscient. Le lendemain, l'entité habituelle « Wowo » se manifesta au moyen de l' « Additor », par mon entremise, et elle écrivit : « Nous nous proposons de faire venir un Polonais, qui écrira dans sa langue ».

J'ai demandé quand devait venir ce Polonais, et j'ai obtenu la réponse : « Un de ces soirs ».

Nous avons donc l'occasion de nous surveiller mutuellement, ma mère et moi. Au fait, la dernière objection consistait dans l'observation que, au point de vue scientifique, on n'avait pas éliminé la possibilité que l'un des médiums trompât l'autre. Ma mère et moi nous sommes donc mis d'accord pour ne plus nous séparer jusqu'à ce que le message en polonais nous parvienne, afin d'écartier ainsi l'objection théorique que l'un ou l'autre de nous en préparait le texte. Je déclare sur mon honneur que, jusqu'au moment où il a été écrit en polonais, ma mère et moi ne demeurâmes pas séparés plus de cinq ou six minutes ; la nuit nous avons dormi dans la même chambre. Chacun de nous fut ainsi en état de contrôler l'autre au cours des vingt-quatre heures qui s'écoulèrent entre l'annonce de la visite du Polonais et la réception de son message. Nous étions en ce moment à Berlin ; ni l'un ni l'autre de nous ne quitta jamais l'hôtel.

La soir consécutif à l'annonce reçue, nous avons obtenu le premier message en polonais ; mais comme l'heure était trop avancée pour qu'il nous fût possible de consacrer un certain temps à l'expérience, le message a été brusquement interrompu par cette observation en Anglais : « Elle est trop fatiguée et épuisée en ce moment ». Aussitôt après, ma grand mère se manifesta et écrivit : « Je préviens que les mots du message n'ont pas été tous transmis correctement. »

J'ai remis le message au Docteur Walther Kroner, de la « Société de Recherches Psychiques » de Berlin ; il l'envoya à un membre polonais de la même Société... Voici la lettre du traducteur au Docteur Kroner :

« Cher Docteur,

« Le document que vous m'avez envoyé porte dans les premières quatre lignes un certain nombre de mots polonais dont l'orthographe contient des fautes ; aussi j'ai eu quelque peine à les déchiffrer. Voici le texte du message :

« Vos doutes n'ont pas de fondement. C'est honteux ; je suis mécontent de vous. »

(Le restant du message était en anglais et signé d'un nom polonais que le traducteur n'a pu déchiffrer.)

Ma grand mère annonça que le Polonais reviendrait lorsque ma mère serait reposée et calme ; nous avons donc recommencé à nous surveiller mutuellement durant 24 heures encore.

Heureusement, au moment où le deuxième message en polonais allait être dicté, nous avons reçu la visite de notre amie Fraulien Charlotte von Polentz, qui assista à l'expérience et nous remit le témoignage suivant de ce qui se produisit :

(Témoignage.) — « Je soussignée atteste que le soir du 28 octobre 1926, j'ai été rendre visite à M. von Reuter et à sa mère, dans l'hôtel où ils étaient logés, à Berlin. En entrant dans la chambre, je les ai vus assis à une table sur laquelle était l' « Additor ». Mme von Reuter avait les yeux bandés et posait deux doigts sur l'appareil. Mr. von Reuter lui faisait vis-à-vis et posait trois doigts sur l'appareil.

« Dès qu'il m'aperçut, il me dit : « Venez transcrire le message ; il y a quelqu'un qui se dispose à écrire en polonais. »

« Cela me surprit ; je savais que ni l'un ni l'autre des Reuter n'avait jamais connu le polonais.

« Le message qui suit est la copie fidèle de ce que j'ai transcrit, Je remarquerai que l'Intelligence a pris la peine de vérifier chaque lettre que j'ai écrite; pour indiquer qu'elle était correcte, elle portait l'aiguille sur le mot yes, sachant bien qu'aucun de nous ne connaissait un mot de polonais.

(Suivent les lettres, non divisées en paroles, du message polonais ; mais comme, un peu plus loin, le message est répété, divisé en des mots, je considère superflu de le reproduire ici).

M. von Reuter demanda alors en anglais : « Pouvez-vous m'écrire un mot en polonais ? » On dicta aussitôt : « Tak ».

Alors von Reuter demanda : « Le message a-t-il été transmis correctement ? »

La réponse vint en anglais : « On doit mettre un m en tête du mot ischli. Le reste est juste. »

Pendant tout ce temps, Mme von Reuter resta avec les yeux rigoureusement bandés.

Signé : Charlotte von Polentz. Philipstrasse, n° 1, Berlin, N. W. 6

Voici le texte original du message : Dschichei jeschcze nie puschno moge lepie pisear ja muvie ze panski mischli falschiwe sacs wicccc nie.

(Ce soir ce n'est pas trop tard, et je puis écrire, plus aisément. Je répète donc que les argumentations de ce monsieur sont fausses. Pour le moment, je n'ai rien à ajouter).

Ainsi que l'a dit Mlle von Polentz, j'ai demandé encore si l'Intelligence voulait écrire un mot en polonais ; on dicta alors « Tak » (« Oui », ce que nous avons pu constater ensuite).

Mes lecteurs auront remarqué l'analogie existant entre les deux messages, qui contiennent l'un et l'autre un reproche qui m'est adressé en raison de mes doutes renaissant sans cesse.

Mais cette fois, je me suis convaincu que je ne pouvais continuer à affirmer que, au point de vue théorique, toutes les formes possibles de fraudes, n'avaient

pas été éliminées. En effet, nous nous étions surveillés mutuellement depuis l'instant où « Wowo » avait annoncé au moyen de ma main, et quand j'étais seul, son intention d'écrire en sa langue. Cette fois, il ne me restait plus des « échasses » sur lesquelles promener mon scepticisme... Disons-le franchement : après avoir obtenu tant de preuves différentes et écrasantes, de douter encore n'aurait pas été de la prudence, mais de l'idiotie... — (Ibidem, pp. 241-245).

Je suis absolument de l'avis de M. von Reuter lorsqu'il considère que l'on mérite un certificat d'idiotie, au lieu de montrer de l'intelligence, quand on insiste en toutes sortes de doutes au-delà de ce qui est légitime et rationnel. Entendons-nous : dans le cas dont il s'agit, je reconnais légitime l'objection soulevée par le docteur W. Prince, parce que, personnellement, il ne doutait point de l'honnêteté du médium ; mais au point de vue de la recherche scientifique, il remarquait justement qu'il n'est pas permis d'accorder la valeur d'un fait à des expériences de cette espèce, jusqu'à ce qu'on n'ait éliminé toutes les possibilités de fraude rationnellement possibles dans les conditions où elles se sont déroulées. Mais ce sont précisément les conditions où elles se sont déroulées qui sont systématiquement négligées par une certaine catégorie de gens de science quand ils forment leurs réserves. Ils saisissent au vol les détails les plus innocents, qui peuvent se prêter à leurs insinuations pseudo-scientifiques, et ils oublient des circonstances de tout premier ordre qui contredisent et détruisent leurs élucubrations. Ainsi, dans le cas qui nous occupe, le docteur W. Prince remarque qu'au point de vue scientifique il reste encore la possibilité que le médium ait préparé le texte des messages en des langues ignorées. Mais en formulant cette objection, il ne songe pas à cette circonstance : que si le médium employait constamment l'Additor, avec les yeux bandés, il ne pouvait indiquer avec l'aiguille mobile de l'appareil les lettres de l'alphabet. Encore moins pouvait-il le faire en dictant avec une rapidité vertigineuse des messages en « écriture en miroir », c'est-à-dire avec les lettres inverties. De même le docteur Prince oublie la circonstance suivant laquelle, si le médium avait préalablement étudié par cœur des textes de xénoglossie, il n'aurait pu quand même répondre dans la même langue ignorée aux questions formulées le moment même par des tiers, étrangers à la famille. Les épisodes qui suivent contiennent d'autres incidents très remarquables du même genre.

XXI<sup>e</sup> Cas. — Cette autre manifestation d'écriture en hollandais est surtout remarquable par la longueur inaccoutumée du message en langue ignorée du médium et des assistants.

Pendant la réalisation du message, M. Florizel von Reuter parvint à deviner la signification de quelques mots et à faire des observations à cet égard ; cela à cause de la grande affinité existant entre certaines expressions hollandaises et celles anglaises correspondantes ; par exemple : Ik dank u, et l'anglais : I thank you (« Je vous remercie ») ; ou encore : Het is laat, et l'anglais : It is late. (« C'est tard ») ; Zeer wel et l'anglais : Very well (« Très bien »).

Le rapporteur écrit :

Environ une semaine après le fait ci-dessus. « l'esprit-guide » Nicolo ouvrit la

séance en écrivant, par ma main, qu'un de mes amis hollandais désirait me saluer par l'entremise de ma mère. L' « Additor » commença aussitôt à dicter un message en hollandais, qui se prolongea sur trois pages d'écriture on gros caractères. Une certaine partie du texte était de nature privée ; elle se rapportait à une affaire qui m'occupait alors, sur laquelle l'entité qui se communiquait désirait me conseiller. Il s'ensuit que je me vois dans la nécessité de renoncer à publier cette partie du message ; mais il en reste assez pour la documentation du texte en langue, hollandaise. J'ai transmis le message au consul des Pays-Bas, à Berlin ; il eut l'amabilité de le traduire. Voici le texte et la traduction :

« Gooden avond. Hoe vaart ge ? Ik ben een vriend. Ik ben verhengd u weertezien, myn vriend. Ge ziet goed uit.

(Traduction) : Bonsoir. Comment allez-vous ? Je suis un de vos amis. Je suis heureux de vous revoir, cher ami. Je vous trouve bien portant. »

A ce moment, ne sachant pas qu'il avait été un de mes amis, j'ai demandé.

— Vous ai-je connu en vie ?

— (R.) : Zeer wel. (Très bien).

J'ai encore demande : — Voulez-vous me donner votre nom ?

— (R.) : Pieterse. (C'était le nom d'un de mos anciens amis, jadis consul général à Smyrne).

— (D.) : Vous trouvez-vous bien, là où vous êtes ?

— (R.) : Id dank u, zeer god. Ik heb voor u cen raad, met uw verlof. Sta mij die bede toe ? Zal ik myn raad geven ?

(Traduction) : Très bien. Merci. Si vous me le permettez, je voudrais vous donner un conseil. Me le permettez-vous ? Puis-je vous faire connaître mon conseil ?

Et le message continua à se produire longuement. Lorsque le Consulat me transmit la traduction je me suis rendu compte que le texte se rapportait à une affaire privée, alors pendante, que je ne pouvais publier. Il me suffira de dire que je me suis fort bien trouvé d'avoir suivi le conseil qui m'avait été donné. Le message contenait, entre autres, ces phrases :

Ge waart onvoorzichtig voor een jaar. (Vous avez été imprudent il y a un an)

Dat zal nietxel gaan. (L'affaire ne peut pas bien marcher)

Ik spreek ernslig. (Je vous parle franchement)

Ik vind het beter. (Mon conseil est le meilleur)

Ja, ik weet her zeker het is beter. (Oui, je suis certain qu'il est le meilleur)

Neem u een andermal in acht. (Une autre fois, opérez avec prudence)

Ik waarschu u. (Je vous en préviens)

Weest verstanding, in dien u mijn raad wilt volgen. (Ecoutez-moi et suivez mon conseil)

Spreken wijer niet meer van, mijn, vriend. (Enfin, n'en parlons plus, mon ami)

Ik moet heen. (Je dois m'en aller).

Tot wederziens, een ander maal zal ik wat langer blijven, als mij vergund. (Au revoir : une autre fois, je resterai plus longtemps, si permission m'en est donnée.)

Het is laat. Ik heb niet gedacht dat het zoo laat was. (Maintenant c'est tard. Je ne m'étais pas aperçu qu'il était si tard).

Ik moet heen. (Je dois m'en aller).

A ce moment j'avais remarqué : « C'est tard, en effet » ; et un de mes amis, qui était présent, avait tiré la montre et avait regardé l'heure. Alors il a été écrit :

Het is nog vroeg, ik moet gaan. Mijn groeten aan uwe moeder. Tot wederziens. Droom zalig. Ik dank u. (C'est encore de bonne heure, mais je ne puis rester. Mes salutations à votre mère, jusqu'au moment où nous nous reverrons. Des rêves agréables. Merci à vous).

La personnalité qui s'exprimait ainsi paraissait bien caractéristique du consul Pieterse, tel qu'il était de son vivant : homme énergique, un peu autoritaire, mais un ami exceptionnellement aimable et sincère, aimant beaucoup la musique.

Le consul hollandais de Berlin, traducteur du message, m'avait envoyé la traduction avec la lettre suivante :

« Répondant à votre lettre, datée du 21 courant, je vous renvoie le document que j'ai reçu de vous, avec la traduction. La langue hollandaise du message est correcte, hormis quelques fautes d'orthographe, que j'ai corrigées à l'encre rouge. M. Ujie Pieterse était consul général à Smyrne. Salutations distinguées. — (Suit la signature). — (Ibid. pp. 245-248).

Comme je l'ai dit, le message qui précède est remarquable par sa longueur. En outre, si cela était nécessaire, il sert aussi à démontrer l'inconsistance de certaines hypothèses, fondées sur des insinuations gratuites, telles que celles des deux médiums en question, dont l'un aurait trompé l'autre, en préparant d'avance les textes des messages en langues ignorées. Au point de vue scientifique, on peut tout supposer avant d'admettre l'existence de manifestations supra normales de nature exceptionnelle ; mais seulement à condition d'avoir d'avance examiné analytiquement et synthétiquement la série d'expériences que l'on veut juger. Or, dans notre cas, on constate que, dans les principaux épisodes de xénoglossie obtenus par les Reuter, on rencontre des réponses qui ont été provoquées par des observations d'un tiers ; circonstance qui n'écarte pas seulement l'hypothèse d'un médium trompant l'autre, mais aussi celle des deux médiums se mettant d'accord pour mystifier autrui. Prenons, par exemple, le dernier incident dans l'épisode que je viens de relater : un tiers tire de son gousset sa montre et regarde l'heure ; aussitôt l'entité qui se communiquait et qui avait dit erronément qu'il était très tard, se corrige en disant : « C'est encore de bonne heure, mais je ne puis rester. » Voilà une réponse en langue ignorée, provoquée par l'acte casuel d'un tiers, et qui ne pouvait donc pas être préparée, ni par l'un des médiums, ni par tous les deux. Sans compter qu'avec les yeux bandés il est impossible d'écrire en indiquant les lettres de l'alphabet par l'aiguille de l'Additor. Il est plus impossible encore de le faire en dictant des mots invertis ou en « écriture au miroir ».

XXII<sup>e</sup>Cas. — L'épisode qui suit est l'un des plus remarquables de la série dont nous nous occupons ; peut-être même l'un des plus importants de la classe entière de la xénoglossie. Quoique le récit en soit long, je le reproduis presque intégralement. M. Florizel von Reuter écrit :

Cette fois je me dispose à faire retentir le clairon le plus puissant en faveur de l'hypothèse spirite, puisque le cas que je vais rapporter, de l'aveu même du docteur Walter Prince, satisfait les plus strictes exigences de la recherche scientifique.

Le 14 février 1927, une « Intelligence » se manifesta, en annonçant en anglais : « Je suis en mesure d'écrire en une langue que vous ne connaissez pas ». Je l'ai invitée à le faire, et aussitôt on nous a dicté une série de mots, parmi lesquels il y avait : Sahib, qui m'a fait supposer qu'il s'agissait de l'hindoustani. Vivement désireux d'obtenir des témoignages dans une expérience aussi importante que l'était un message en hindoustani (langue dont ma mère et moi n'avions pas la moindre idée), j'ai supplié l'Intelligence de revenir ce soir même, parce que je désirais inviter quelqu'un à assister à l'expérience. Il a été entendu que la séance serait reprise à 9 h. 30 du soir. Les témoins qui sont intervenus étaient la comtesse P... et le baron Friederich von und zu Kônig-Warthausen, lequel signa le procès-verbal de la séance.

Le soir suivant, la même Intelligence est revenue et a écrit de nouveau dans la même langue. Avant de prendre congé, elle nous a informé, en anglais : « Je suis Français. Lorsque vous m'avez connu, je m'appelais Pierre ».

Ma mère et moi nous sommes longtemps interrogés pour évoquer le souvenir de quelque « Pierre », ayant pu être connu de nous, mais nous n'avons été capables de nous souvenir que d'un homme de ce nom ; c'était le célèbre auteur français Pierre Loti, avec lequel j'avais été en rapport lorsque, en qualité d'« enfant prodige », je donnais des concerts à Constantinople. Il y avait alors dans le port un croiseur français, qui était commandé par Pierre Loti ; celui-ci m'avait invité à un lunch, à bord de son navire.

On sait que Pierre Loti était un profond linguiste orientaliste, qui avait passé la plus grande partie de sa vie dans les mers de l'Orient ; il nous paraissait donc rationnel qu'il eût réellement dicté l'écriture en la langue orientale, que nous avions obtenue.

J'ai envoyé le texte à Sir Conan Doyle, en le priant de le soumettre à quelqu'un connaissant la langue hindoustani.

Je dois rapporter ici l'incident le plus curieux dans le cas en question. Ainsi que je l'ai dit, j'étais presque sûr que la langue du message était hindoustani. Or, trois semaines environ après l'avoir obtenu, j'ai rêvé rencontrer un Persan auquel j'ai fait voir le message ; il m'assura que ce n'était pas de l'hindoustani, mais du persan ! (Exemple de rêve avec impression supra normale véridique, qui s'est transmise symboliquement).

Quelques jours après, Sir Conan Doyle m'écrivit pour me dire que l'écriture contenait divers termes hindoustani, et qu'il s'agissait probablement de l'un des



vingt-quatre idiomes parlés dans l'Inde.

Le lendemain j'ai posé distraitemment la main sur l' « Additor », qui a écrit aussitôt en français : « Adressez-vous au Consulat persan de Berlin ». J'ai demandé qui était présent, et il m'a été répondu: « Pierre ». On ajouta ensuite : « Sahib est aussi un mot persan ; mais je ne suis pas profond dans cette langue, que j'ai étudiée en voyageur ». J'ai demandé si celui qui se manifestait était réellement Pierre Loti, et j'ai reçu une réponse affirmative, suivie d'une intéressante conversation sur les souvenirs, du passé. »

Avant cette conversation, j'avais envoyé un duplicata du texte aux interprètes des « bureaux gouvernementaux » de Berlin, en demandant qu'on cherchât si ce document était écrit en hindoustani, ou arabe ou persan. Deux jours, après je recevais la réponse : « Il s'agit du persan, mais un persan parlé dans l'Inde ». La traduction intégrale du message accompagnait la lettre ; elle a été ensuite confirmée par le Consulat persan de Berlin, sauf quelques mots que l'on ne parvint pas à déchiffrer, probablement parce que ce dialecte hindou était un mélange de persan et d'hindoustani.

« Pierre Loti » remarqua à cet égard que les messieurs du Consulat ne s'étaient pas montrés assez actifs, et nous donna lui-même la traduction correcte du message, afin qu'elle puisse figurer dans mon livre ; traduction qui a été ensuite contrôlée et confirmée par le Bureau des interprètes de Berlin. Il ajouta en outre différents mots de persans, qui furent à leur tour vérifiées.

Je reproduis le texte avec la traduction en rappelant que, jusqu'au moment où nous avons reçu celle-ci, nous ignorions si l'on avait répondu justement à nos demandes.

14 Février 1927, 7 heures du soir. — Après avoir annoncé qu'il pouvait écrire dans une langue qui nous était inconnue, « Pierre Loti » dicta :

Assalemaleikum, sahib. (Bonjour, seigneur)

— (D.) : Ecrivez-vous en hindoustani ?

— (R.) : Nachar M Choda. (Traduction littérale): « Non, mon Dieu » Il s'agit probablement d'un idiotisme mystique oriental pour « Non » )

— (JD.) : Vous avons-nous connu en vie ?

— (R.) : Muddati ast. (Il y a bien des années déjà). Comme nous avons prié l'Intelligence d'écrire encore, on nous dicta :

Salem modar salent pisar. (Je salue la mère, je salue le fils).

Le mot bas (« assez ») a été ensuite écrit deux fois, et la conversation prit fin pour le moment.

Reprise de la séance à 9 h. 30 du même soir.

Etaient présents, en qualité de témoins, la comtesse P... et le baron Friedrich von Kônig. Mme et M. von Reuter posent la main sur l' « Additor », sans regarder l'appareil en action.

— (D.) : Etes-vous présent ?

— (R.): Bali.

— CD.) : « Bali » est un mot ?

— (R.): Bali, Sahib.

La dictée continua ensuite : Tschidmat baman darid ? («Que désirez-vous de moi ?»)

A ce moment, j'ai remarqué : « Bali veut dire probablement : Oui ».

— (R.): Rast miguid. («C'est bien cela»).

Le baron von König demande ; « Est-ce deux mots que vous venez d'écrire ? »

— (R.): Bali (Oui).

— (D.) : Vous ai-je connu de votre vivant ?

— (R.) : Muddati ast bist soi (Il y a vingt ans).

La comtesse P... demande : « Quelle langue est-ce ? »

— (R.) : Istifal Kun. (Cela devrait être : Istifsal kun : « C'est à vous de le chercher »).

— Comtesse P... : « Ne voulez-vous pas nous dire de quel pays vous êtes ? »

— (R.) (en anglais) : « Non, parce que je désire que vous fassiez des recherches ».

— (F. v. K.): « Nous ferons de notre mieux pour chercher et trouver ».

— (R.): Chaili chob, sahib (Très bien, monsieur).

— Comtesse P.: « Ecrivez-vous peut-être en turc ? »

— (R.) : Nachar bi Choda. (Littéralement : « Non, par la volonté de Dieu ». — Celle-ci aussi est probablement une expression pieuse orientale).

— (F. v. K.) : « Est-ce peut-être du persan ? »

— (R.) : Istifal sal. (On devrait dire : Istifsal : « Cherchez ». Je remarquerai qu'une tentative a été faite pour corriger l'erreur orthographique).

— (F. v. K.): « Veuillez bien écrire encore ».

— (R.): Bas ast (Pour le moment, c'est assez).

— (F. v. K.) : « Reviendrez-vous ? »

— (R.): Namidanam. (Je ne sais pas).

Le baron von König demande : « Venez-vous souvent en Wiesenburg ? »

— (R.): Na, na. (Non, non).

Les chiffres 15 et 2 sont ensuite dictés.

— (F. v. K.) : « Entendez-vous dire que vous reviendrez le jour 15 du deuxième mois de l'année ? »

— (R.): Bali (Oui).

— (D.) : « A 9 heures du soir ? »

L'aiguille de l' « Additor » va sur le « Non ».

— (D.) : « A 7 heures ? »,

— (R.) : Naminadam. (Je ne sais pas)

« Les soussignés attestent que le document ci-dessus est un rapport exact de ce qui s'est produit. » Signés : Florizel von Reuter. — Friederic Karl, Freinerr von und zu Kônig-Warthausen.

Séance du 15 février, 7 heures du soir.

L' « Additor » écrit : Selam batscham (Bonsoir, enfants). Banda, tschi bajard bikurnan ? (Que désirez-vous que je fasse ?).

Bibi tschi hasir Kun. (Occupez-vous toujours de ce qui est nouveau. Probablement un proverbe persan) .

Je demande à l'Intelligence d'écrire quelques mots encore, la chose ayant pour moi le plus grand intérêt. La réponse a été :

Chaili mimnum i shuma hastan. (« Je vous en sais gré », ou bien : « Je vous remercie »).

Sans connaître la signification des mots écrits, j'ai répondu : « Je vous remercie ».

— (R.) : Tschisi nist. (Ce n'est rien).

— (D.) : Voulez-vous me dire comment on écrit : « Je vous remercie » ?

— (R.) (en anglais): « Je l'ai déjà écrit ». L'écriture orientale continua ensuite :

Sal gunaschta hat gunaschta. (Adage : « Le Temps change, et avec lui changent les situations »).

(Nota). — Le traducteur remarque que le mot gunaschta devrait être écrit guzaschta, et le mot hat devrait être écrit hal ; mais ce dernier mot avait été déjà corrigé par «Pierre»).

Je demande: « Que signifie cette dernière phrase ?

— (R.), en anglais : « Une maxime ».

Ma mère demande : « Donc un proverbe » ?

— (R.): Bali, memshaib. (Oui, madame).

Un autre proverbe a été écrit ensuite : Rast nabajad randshim. (N'accueillez jamais hostilement la vérité).

Je demande ; « Ecrivez, écrivez encore ».

— (R.) : Bas ast fursat nadaram. (C'est assez. Je n'ai plus temps).

— (D.) : « Est-ce que ce que vous venez d'écrire est un autre proverbe ?

— (R.), en anglais : « Non, une observation, Choda hafischab bicheir. (Que Dieu vous protège. Bonne nuit).

Sahib iltifat schuma. (Expression persane qui signifie : « Restez, monsieur, bien disposé envers moi »).

Voici comment M. Florizel von Reuter commente cette mémorable expérience :

Je pense avoir raison en affirmant que l'épisode que je viens de relater constitue l'une des preuves les plus stupéfiantes fournies par une Intelligence désincarnée au moyen de l'écriture automatique. Je défie les « animistes » à imaginer une explication de ce cas en utilisant toutes les théories compliquées qu'ils proposent avec une si fertile faculté d'invention. Ni ma mère, ni moi, avons jamais été dans l'Inde ni en Perse; jamais nous n'avons été en rapport avec des personnes provenant de ces pays. Le cas en question est d'ailleurs rendu plus remarquable par la circonstance que le persan du message est un dialecte de cette langue, tel qu'il est parlé seulement dans l'Inde. On ne rencontre donc pas dans le cas en question un seul atome de présomption en faveur de la théorie du subconscient... (Ibid., pp. 256-262).

Avec ces remarques, M. Florizel von Reuter répond triomphalement et définitivement à la dernière subtilité désespérée et sophistique que ses amis « animistes » lui avaient adressée au nom d'exigences scientifiques imaginaires. Cette objection consistait à remarquer qu'il ne suffisait pas que sa mère et lui ne connussent point la langue dans laquelle était rédigé le message. En effet, pour écarter même la dernière possibilité théorique relativement aux pouvoirs de la subconscience, il aurait été nécessaire que ni l'un ni l'autre des médiums ait jamais été dans le pays où l'on parle la langue en question, et qu'ils n'aient jamais eu de rapports avec des personnes provenant de ce pays. Ces deux circonstances n'étaient pas faciles à éliminer dans le cas de Florizel von Reuter, qui, en sa qualité de virtuose du violon, avait pérégriné par presque tous les pays d'Europe et d'Amérique. Il n'avait cependant jamais été en Asie, et il n'avait jamais eu de rapports avec des asiatiques. Et voilà qu'une entité de défunt se manifeste et écrit en une langue orientale possédant les qualités exigées par les sophistes de la recherche scientifique. Je remarque à cet égard que la phrase avec laquelle l'entité de défunt s'est manifestée : « Je suis en mesure d'écrire dans une langue que vous ne connaissez pas », doit être jointe à celles que j'ai déjà signalées, tendant à démontrer que la série des cas de xénoglossie obtenus par M. Florizel von Reuter était d'initiative spirituelle, et avait pour but de vaincre son scepticisme, toujours renaissant, en donnant des preuves de nature à démolir toutes les hypothèses, toutes les objections, tous les sophismes que les « animistes » à outrance et les « pédants de la science » échafaudaient inlassablement contre l'interprétation spiritualiste des phénomènes médiumniques. Et cette fois, même le docteur Walter Prince dut convenir que le cas dont il s'agit satisfaisait entièrement les exigences les plus strictes de la science ; ce qui équivalait à reconnaître que l'hypothèse, dont on abuse tellement, de l'omniscience subconsciente, était finalement démolie irréparablement, et que par conséquent, il n'était plus possible de se refuser à admettre, comme étant démontré, le grand fait de l'intervention d'entités spirituelles dans les manifestations médiumniques.

XXIII<sup>e</sup> Cas. — La même personnalité médiumnique de Pierre Loti est intervenue encore une fois, en dictant quelques phrases en langue arabe.

Le 4 septembre 1927, M. von Reuter et sa mère allèrent passer quelques jours à la maison de campagne de sir A. Conan Doyle, où se réalisèrent quelques

épisodes importants d'identification spirite, dont sir Conan Doyle rendit compte dans une de ses conférences, dans laquelle il fait allusion dans les termes suivants au message obtenu en langue arabe :

J'ajoute enfin que nous avons obtenu un long message en langue arabe, langue inconnue à tous les assistants. J'ai envoyé le document à mon ami le major Mariott, qui connaît profondément cette langue, et on constata que le message était conçu en un arabe irréprochable.

M. Florizel Von Reuter, qui reproduit la conférence de sir A. Conan Doyle, ajoute :

Il ne sera pas inutile de compléter l'information de Sir Arthur en donnant les phrases arabes dont il s'agit, avec leur traduction. Je remarquerai que cette langue est la quinzième obtenue avec l' « Additor ».

Voici le texte -arabe, avec la traduction qu'en a donné le major Mariott ;

« Nahar kum said y a sittat. (Que vos jours puissent s'écouler heureux, Madame).

« Nahar kum said ya ha jabat. (Que vos jours puissent s'écouler heureux, ô « Gardien du Seuil ». — A propos de cette dernière expression adressée au médium, le rapporteur remarque : « Cette expression d'un spiritualisme exquis, est de nature extraordinairement significative »).

A ce moment, j'ai dit à Sir A. Conan Doyle d'adresser une question à l'entité qui se communiquait.

— (Sir A. C. D.): « Pouvez-vous nous dire qui vous êtes ? »

— (R.) : Aiwa. Is mi Pierre. Ana kadir. (Oui. Mon nom est Pierre. Toujours à vos services).

— (Sir A. C. D.) : « Pouvez-vous indiquer la signification du terme : Bint ? » (C'était là le seul mot arabe connu de Sir A. Conan Doyle ; mot signifiant «Fille»).

— (R.) : Bint na bigibni Kestir yaksara. (Notre fille sera pour nous une source de grand bonheur).

L'Intelligence écrivit ensuite, en anglais : « La force diminue rapidement ». On dicta ensuite :

Lalet kum said. El hamdu billah. (Que la soirée puisse s'écouler joyeusement pour vous tous. Que Dieu soit loué).

Le rapporteur remarque :

Le détail le plus remarquable de ce texte arabe (sans parler du fait que ma mère, de son vivant, n'a jamais entendu un mot d'arabe), consiste dans l'emploi délibéré d'une phrase contenant le mot bint (fille), en réponse à la question posée par Sir Arthur. L'Intelligence aurait pu se borner à traduire le mot ; elle a préféré la méthode indirecte de répondre par une phrase arrangée sur l'heure et irréprochable au point de vue de la langue. La forme légèrement ambiguë de la phrase semblerait s'adapter à ma mère, de manière à constituer un compliment pour la mission de médium à laquelle elle s'est consacrée. Quant au nom « Pierre

», il révèle la présence de la même entité qui avait précédemment écrit en langue persane. (Ibid., pp. 316-318).

De mon côté je ferai remarquer qu'aussi bien dans ce dernier cas que dans celui qui le précède, les témoins ont adressé pour leur compte des questions à l'entité qui se communiquait, en obtenant des réponses parfaitement concordantes en des langues ignorées. Cela est théoriquement important parce que l'hypothèse de fraude à laquelle nous avons fait allusion plus haut est éliminée, c'est-à-dire que l'un des médiums trompait l'autre, ou qu'ils étaient tous les deux d'accord pour tromper leur prochain en préparant d'avance le texte de la langue ignorée, à produire au cours de la séance. Je répète qu'il est permis de tout insinuer pour suivre les méthodes sévères de la recherche scientifique ; mais dans le cas qui nous occupe il est manifeste que, si les personnalités médiumniques ont toujours répondu correctement, en des langues ignorées, aux demandes improvisées par des tiers, il est indubitable qu'on ne saurait préparer d'avance des textes de réponses à des questions qu'on ne peut prévoir.

XXIV<sup>e</sup> Cas. — Les huit épisodes qui précèdent ont été tous tirés d'un seul ouvrage de M. Florizel von Reuter : *Psychical Experiences of a Musician*. Ce dernier fait, de la même série, je l'extrais de son autre livre : *The Consoling Angel*, dans lequel il relate le cas mémorable d'identification personnelle de la défunte Hattie Jordan, qui parvint à donner plus de 300 renseignements véridiques sur son existence terrestre ; renseignements qui étaient, en grande partie, inconnus aux assistants et aux absents. Cette personnalité de défunte, qui avait montré des aptitudes spéciales pour communiquer médiumniquement avec les vivants, ne s'est pas contentée de prouver abondamment sa propre identité, mais s'est mise au service d'autres décédés, incapables de se manifester directement. Dans une de ces circonstances, elle a transmis phonétiquement les paroles d'un décédé, qui s'exprimait dans une langue qu'elle ne connaissait pas.

M. Florizel von Reuter en parle ainsi : Le 22 juillet 1928, nous nous trouvions à Ipswich, où nous avons fait une séance en présence de quelques membres de la *Society for Physical Research* locale. Il y avait parmi les assistants le major Barnes et M. Badbrook, respectivement président et secrétaire de la Société. « Hattie Jordan » s'est aussitôt manifestée, en donnant aux expérimentateurs des messages d'outre-tombe, extraordinairement convaincants...

« Hattie » a ensuite annoncé : « Il y a ici un esprit qui s'est mis à parler dans un jargon que personne ne comprend. Il dit, par exemple : « Prasah Tamsta », et en prononçant ces mots, il prend une attitude obséquieuse. Je ne comprends pas. Il ajoute : « Laba diena » (en deux mots); puis quelque chose qui paraît être « Zupones ir », et ensuite « Ponai ». Maintenant il dit : « Ne c'est « Non ». Taip c'est « Oui ».

M. von Reuter remarque :

Nous nous sommes efforcés en vain de chercher de quelle langue il s'agissait. En attendant, « Hattie » a proposé de suspendre la séance, pour la reprendre plus tard. Nous avons remarqué que plus tard, ce n'était pas possible, et que nous allions nous réunir le lendemain à midi. En effet, le 23, à midi, nous nous

sommes réunis en séance; le major Barnes était présent. « Hattie » s'est immédiatement manifestée, en annonçant :

— Il y a de nouveau ici l'esprit d'hier. Il indique de sa main l'instrument médiumnique et prononce un mot qui paraît être Surasikite.

— (D.) : Est-ce un Japonais ?

— (R.) : Il n'a pas l'air d'un Japonais. Maintenant il dit : Pesupratau. Et puis, : Pratau. Il ajoute : Labu diene labu makara. Il répète, : Labu makara, et il hoche la tête en montrant le mot diena. Il dit : Labai rmlonu, et il sourit. Maintenant il fait signe de la tête. Je lui ai demandé ce qu'il désire et il m'a répondu : « Nesu pratau ». Il montre le monsieur qui écrit, en disant : « Miels drauge surasykite »; puis il me montre à mon tour et dit : « Kaip tamstai »... Ce n'est pas la phrase toute entière... attendez... ne parlez pas... « sekasi ». Il se montre satisfait et me dit : « aciù ». Cette fois il répète : aciù tamsta ». Maintenant il dit : Zupones ir pona i duokite. Labu diena visiéms ». Ces deux phrases vont réunies : « Diokite labu diena visiew,s ». Il fait signe de la tête en disant : « aciù ».

M. von Reuter remarque :

Au moment où se produisait le message, aucun de nous n'avait la moindre idée au sujet de l'identification de cette langue mystérieuse. C'était d'ailleurs la première fois que l'on obtenait par l'entremise d'un « esprit-guide » la transmission phonique d'une langue ignorée. Dans toutes les autres circonstances, l'intelligence qui se communiquait transmettait directement son langage sans avoir recours à des intermédiaires, ce qui, naturellement, simplifiait la transmission. Dans ce cas, au contraire, « Hattie » était obligée d' « écouter » attentivement les paroles de l'esprit, pour les répéter ensuite phonétiquement, sans comprendre ce qu'elle transmettait.

J'ai tenté à plusieurs reprises de résoudre le mystère du langage inconnu que nous avons obtenu, en m'adressant à des personnes compétentes ; mais toujours inutilement. Une année s'était déjà écoulée lorsque j'ai eu l'idée de transmettre le texte au professeur Hans Driesch, le célèbre biologiste et philosophe de Leipzig, en le priant de le soumettre à quelques-uns de ses érudits collègues de l'Université. Le professeur Driesch m'a répondu, deux jours après, dans les termes suivants :

« J'ai soumis le message au professeur Junker. Il remarqua aussitôt qu'il devait s'agir d'une langue baltique, mais qu'il ne pouvait rien me dire de définitif. Il passa donc le message au professeur Gerullis, spécialiste des langues baltiques, et celui-ci reconnut aussitôt que le message était écrit en langue lithuanienne. Il ajouta qu'il était dicté dans un lithuanien phonétiquement irréprochable. »

Le professeur Driesch avait inclus dans sa lettre la note suivante du professeur Gerullis :

Le document est écrit en langue lithuanienne et dans une forme remontant au moins à cinquante ans. Il est rendu phonétiquement d'une façon si excellente, qu'un Allemand ou un Anglais ne parviendraient probablement pas à en faire autant. Ainsi, par exemple, la substitution d'un m au v dans le mot Makara, (au lieu de Vakara), n'est compréhensible que chez un Lithuanien. Le terme Zupones

(Madame) n'est plus employé dans la langue lithuanienne écrite; mais était encore en usage il y a une vingtaine d'années. Le message est parfait, aussi bien au point de vue synthétique qu'au point de vue linguistique.

Voici maintenant la traduction en regard du texte :

Il dit : « Prasau tamsta » et il le dit en une attitude obséquieuse. Il ajoute : « Ldba diena ». (J'ai l'honneur de souhaiter le bonjour à Vos Excellences).

— Ensuite, quelque chose comme : « Zupones ir » ; puis « Ponai ». (A, Madame et à Monsieur).

— A présent il dit : « Ne c'est « Non » ; Taip c'est « Oui ». — (Exacte en ce qui concerne Non, Taip signifie « Ainsi ». « Hattie » avait mal entendu.)

— Il montre l'appareil médiumnique et il prononce un mot comme Surasykite (Ecris ce que je dis).

— Maintenant il dit : Labu dieria, labu makara. (On devrait dire : Laba diena, laba vakara. (Bonjour, bonsoir).

— Ensuite il répète : Laba makara, et il hoche la tête au mot diena (jour). (Il y a une contradiction apparente entre ce que remarque « Hattie » et le fait que la séance a lieu à midi. Evidemment l'esprit « hocha la tête » en voulant signifier que l'on devait dire « Bonjour » et non « Bonsoir ». Mais il est probable que le non ait échappé à celui qui a écrit le message).

— Il dit : Labai molona et il sourit. (On devrait dire : malona ; très agréable).

— Lorsque je lui ai demandé ce qu'il désire, il m'a répondu : Nésu Pratau (Je ne comprends pas).

— Il montre ce monsieur en disant : Miels drauge surasykite. (Cher ami, écris ce que je dis).

— Kaip tamstai sekasi. (Comment va Votre Excellence ?).

— Il semble se complaire et me dit aciù (Je te remercie).

— Il répète quelquefois : aciù tamsta (Je remercie Votre Excellence).

— A présent il dit : Zupones ir pono i duokite, labu diènu visièms (Messieurs et Mesdames, mes meilleurs souhaits à tous.).

— Duokite labu dienu visiems (Je présente mes meilleurs souhaits).

M. Florizel von Renier commente ainsi cette traduction ;

La nature fragmentaire du message dont il s'agit s'explique aisément par la difficulté qu'aurait autrement éprouvée « Hattie » qui devait nous transmettre phonétiquement les paroles incomprises, prononcées par l'esprit qui parlait.

Tout de même, cette communication fragmentaire présente un intérêt scientifique extraordinaire, parce qu'elle démontre d'une manière irréfutable l'intervention d'une intelligence spirituelle indépendante des assistants. Ni ma mère ni moi n'avons jamais eu le plus lointain rapport avec la langue lithuanienne; et même, pour franchement parler, nous en ignorions l'existence. Et pourtant l' «



Additor » a écrit dès mots et des phrases en lithuanien, qu'on constata être grammaticalement irréprochables...

Quant aux intentions de l'esprit qui se communiquait, elles apparaissent nettement par la phrase : « Ecrivez ce que je dis »; elle démontre qu'il s'était proposé, de même que les esprits qui l'avaient précédé, de transmettre un message en une langue ignorée de tous.

Relativement à l'expression inusitée de « Votre Excellence », avec laquelle l'esprit s'est adressé aux assistants, elle pourrait indiquer que le décédé avait appartenu à une classe inférieure ; ou plus probablement, que cette forme obséquieuse dans les rapports sociaux correspond à l'espagnol « Usted ». En tout cas, elle était employée en Lithuanie il y a 50 ans- — (Ibid., pp, 82-87.),

On comprend combien est remarquable au point de vue spiritualiste, la forme inaccoutumée de triple transmission, par laquelle une entité spirituelle transmet phonétiquement au médium la conversation incomprise d'une autre entité spirituelle.

J'ai eu déjà l'occasion de citer un épisode analogue (IIle Cas), dans lequel l'entité spirituelle « Nelly » répète phonétiquement au professeur van Eeden les phrases hollandaises incomprises que lui transmet un autre esprit, celui d'un ami décédé du professeur. Il y a cependant cette différence : que dans ce dernier épisode la transmission se produisait oralement, tandis que dans le cas du Lithuanien la transmission avait lieu psychographiquement.

Je remarque que M. von Reuter a saisi la signification théorique des paroles : « Ecrivez ce que je dis », deux fois répétées. De même que les autres phrases analogues qui ont été signalées précédemment, ces paroles indiquent que cette triple transmission d'un message en une langue ignorée de tous les assistants doit être considérée comme une manifestation intentionnelle de la part de l'Aut-delà, et dans le but de démontrer d'une façon incontestable la réalité de l'intervention des défunts dans les manifestations médiumniques.

Une autre circonstance, très significative dans le même sens, ressort de la remarque du professeur Gerullis, que « la transmission phonétique de ces phrases lithuanienues était si juste, qu'un Allemand ou un Anglais n'aurait probablement pas pu en faire autant », et que « la substitution d'un M à un V dans le -moi Makara n'était compréhensible que chez un Lithuanien » ce qui tend à démontrer que celui qui se manifestait était réellement un natif de la Lithuanie Cette induction est encore renforcée par l'autre observation du même professeur, selon laquelle le vocable Zupones (Madame) n'est plus employé dans la langue lithuanienne écrite, mais que une vingtaine d'années auparavant, il était encore en usage. M. Gerullis a enfin observé que la forme du message était vieille de cinquante ans au moins, ainsi que l'était l'expression de «Votre Excellence » dans les rapports sociaux. Il s'ensuit que tout laisse supposer que celui qui se manifestait était un Lithuanien décédé depuis un demi-siècle.

Ces considérations revêtent indubitablement une valeur cumulative considérable en faveur de l'hypothèse spirite. Mais il ne faut pas oublier que dans le cas en question, comme dans les précédents, la « preuve cruciale » en faveur de l'interprétation spiritualité des faits — preuve capable de démolir toutes les

hypothèses, toutes les objections, tous les sophismes des « animistes à outrance », est toujours celle inhérente au grand fait des personnalités médiumniques qui s'expriment en des langues inconnues à tous les assistants.

L'épisode que je viens de rapporter clôt la série des cas de xénoglossie que j'ai tirés des livres de M. Florizel von Reuter, où on en rencontre une quinzaine.

Cette magnifique série d'épisodes obtenus par un seul expérimentateur, grâce à l'initiative des personnalités spirituelles, et avec des buts précis, qu'elles ont pleinement atteints, est unique dans le recueil des phénomènes de xénoglossie. On aura sans doute remarqué que, dans la série dont il s'agit, les différents épisodes sont étayés par les témoignages de ceux qui y ont assisté. On enregistre parmi eux des noms insignes, tels que ceux de sir A. Conan Doyle et de l'éminent biologiste-philosophe allemand Hans Driesch,

D'autre part, Les épisodes en question ont tous été soumis à l'analyse critique inexorable de l'ancien président de la « Society for Psychical Research » de Londres, Docteur Walter Franklin Prince. Relativement à l'authenticité des transmissions médiumniques en des langues ignorées, j'ai fait remarquer déjà qu'en presque tous les épisodes cités on rencontre des réponses des personnalités médiumniques provoquées par des questions qui leur étaient adressées par les assistants ; circonstance excluant toute modalité de fraude de la part des médiums, étant donné que ceux-ci n'auraient pu préparer d'avance des réponses en langues ignorées à des demandes qu'on ne pouvait prévoir. Sans compter qu'avec les yeux bandés il est impossible d'écrire en indiquant les lettres de l'alphabet par l'aiguille de l' « Additor » ; et qu'il est plus impossible encore de tracer ainsi des messages avec les lettres inverties, en « écriture au miroir ». Il est donc démontré que la série des épisodes en question représente un matériel scientifique de premier ordre. En ces conditions, on devrait supposer qu'elle a soulevé des discussions instructives et fécondes dans les milieux métapsychiques. Eh bien rien de tout cela : cette série admirable de cas de xénoglossie, capable à elle seule de résoudre le grand problème des origines, est passée inaperçue et n'a soulevé aucune discussion.

Comment expliquer cela ? Je pense qu'en ce cas la cause principale de cette carence doit être attribuée aux lacunes de la critique dans le milieu métapsychique. En effet, les revues des grands Instituts anglais, français, nord-américains n'en ont pas parlé du tout, alors que les principales revues spiritualistes l'ont fait d'une manière tellement insuffisante, inconcluante, que cela n'a pas attiré l'attention des compétents sur la valeur de ces expériences. C'est-à-dire que s'il est vrai que les grandes revues métapsychiques se sont mal comportées à cet égard, on doit en dire autant des revues spiritualistes. Ce qui est pire encore c'est que cette façon d'agir des critiques est habituelle et générale, avec cette conséquence, qu'après avoir lu une demi-douzaine de comptes rendus du même ouvrage, on est loin de connaître si le livre mérite, ou ne mérite pas, d'être lu. Il ne faut donc pas s'étonner si les bons ouvrages passent inaperçus, confus et perdus dans le lot immense des ouvrages inutiles.

Il serait essentiel de réformer la rubrique très importante des comptes rendus

des livres nouveaux dans les revues métapsychiques, afin d'obtenir que les ouvrages qui le méritent soient analysés amplement et fidèlement. Tout cela est manifeste et devrait être considéré comme une des tâches essentielles de tout organe scientifique. Et cependant il ne m'est jamais arrivé de lire un compte rendu présentant ce souci de perfection. Enfin ! pour revenir à notre sujet, il me reste à formuler une remarque étrange et intéressante.

Comme on a pu le voir, les traducteurs des messages en question ont été unanimes à reconnaître que les textes transcrits psychographiquement ou phonétiquement en des langues ignorées des médiums et des assistants étaient constamment justes, jusqu'au point d'être déclarés irréprochables. Les rares et légères fautes de lettres n'ont pas d'importance, d'autant plus que, le plus souvent, on doit les attribuer à la difficulté, pour celui qui transcrit, de suivre le mouvement de l'aiguille de l' « Additor », qui marque très rapidement les lettres de l'alphabet.

Or, il est curieux de signaler que, s'il en est ainsi pour les langues totalement inconnues aux médiums, il n'en est plus de même quand il s'agit de langues que ces derniers connaissent partiellement. Les nombreux messages en langue italienne transmis par la personnalité médiumnique disant être Nicolo Paganini — langue que les deux Reuter connaissaient assez pour la comprendre et la parler — sont constamment formulés en un italien détestable. Et l'analyse diligente des fautes de syntaxe et d'orthographe conduit à des conséquences très instructives. On remarque en effet que les mots rarement employés dans le langage ordinaire — c'est-à-dire ceux que les deux Reuter ignoraient d'après leur déclaration même — sont transcrits correctement ; par contre, les paroles du langage ordinaire, que les deux Reuter connaissaient et qu'ils employaient en parlant l'italien, ces paroles sont déplorablement estropiées dans les conjugaisons des verbes, dans les déclinaisons des noms, dans les genres, dans les nombres ; et tout cela précisément dans le sens où les estropierait un Anglais ayant une connaissance superficielle de la langue italienne. Tels sont les faits. Or, si on songe que la médiumnité de Mr von Reuter est de nature télépathico-spirite, on devrait en conclure que, si les mots rarement employés étaient transmis correctement, cela se produisait parce que le médium ne les connaissait pas, et que, par conséquent, ils traversaient le filtre de sa mentalité sans en subir l'influence perturbatrice. Par contre; les mots que le médium possédait un peu subissaient irréparablement l'influence de ses connaissances imparfaites à cet égard, en émergeant dans la forme où il les aurait lui-même probablement écrits.

Ces considérations amènent à la conclusion inattendue que, au point de vue des phénomènes de xénoglossie, la connaissance superficielle d'une langue, loin de favoriser la transmission médiumnique d'un message correct dans cette langue, est plutôt une cause de difficultés.

D'ailleurs, la personnalité médiumnique qui dit être Nicolo Paganini l'a reconnu et a affirmé à plusieurs reprises qu'il communiquait télépathiquement avec le médium et ne pouvait empêcher que des fautes de toute sorte se produisent dans la transcription des messages ; il ajouta que ceux-ci étaient bien de lui quant à la pensée, mais non quant à la forme.

En ce qui concerne l'identité de l'esprit qui se communiquait, ce n'est pas le

moment d'aborder ce problème ; je me borne donc à dire qu'il a fourni des preuves excellentes d'identification personnelle, et que sous l'aspect théorique, et grâce à la loi d'affinité qui régit l'univers physique et psychique, il n'y a rien d'in vraisemblable dans le fait que Nicolo Paganini, le célèbre virtuose du violon, se soit manifesté par la médiumnité de Florizel von Reuter, autre excellent virtuose du violon, appelé le « nouveau Paganini ». Je dirai enfin que dernièrement la médiumnité de la « voix directe » s'est développée chez les deux Reuter, et que le premier à se manifester en parlant longuement dans sa propre langue, a été Nicolo Paganini.

XXV<sup>e</sup> Cas. — Je clos cette catégorie par un cas récent, qui est légitimement célèbre et que n'ignore aucune personne s'occupant de recherches métapsychiques ; mais je ne puis m'empêcher d'en donner un ample résumé.

Il s'agit des différents et merveilleux épisodes de xénoglossie en langue chinoise obtenus à Boston par le médium Mme Margery Crandon, complétés de « correspondances croisées » à grandes distances, dans lesquels le médium Valiantine, en séance à New -York, et le médium Dr. Hardwick, en séance à Niagara Palis, ont écrit, le même soir, et presque à la même heure, des messages correspondants en langue et caractères chinois. Le tout ayant été convenu et annoncé préalablement par l' « esprit-guide » Wallert frère décédé du médium « Margery ».

Dans l'épisode qui suit il n'y eut pas la « correspondance croisée » avec le médium de Niagara Palis, Dr. Hardwick, mais elle se réalisa avec le médium Valiantine, à New -York. J'extrais le récit de la revue nord-américaine *Psychic Research* (1928, pp. 496-502).

En suivant les instructions de l' « esprit-guide » Walter, le 17 mars 1928, à 9 heures du soir, on a fait simultanément des séances à Boston, à New -York et à Niagara Falls, avec les médiums que je viens de nommer.

Dans le groupe principal de Boston s'est aussitôt manifesté Walter par la « voix directe » ; il a annoncé qu'il s'occupait de réunir la force nécessaire pour la manifestation de ce soir-là, au cours de laquelle des personnalités chinoises devaient opérer.

Le Dr Richardson, qui a rédigé le récit de cette séance, déclare :

...Walter nous a ensuite demandé d'apprêter du papier et un crayon pour le médium, de laisser ses mains en liberté, de faire la lumière rouge, et de ne pas intervenir en ce qu'allait faire le médium. Margery prit le crayon et commença à écrire d'en haut de la première page du registre, en huit colonnes verticales, mais avec une telle rapidité que les expérimentateurs crurent que sa main n'était que simplement agitée par un tremblement convulsif très intense. La période de temps la plus longue employée à écrire une de ces colonnes à été de 17 secondes ; la plus courte de 12 secondes. Lorsque, à 9 h. 53, la séance étant terminée, on examina la feuille, on constata qu'il ne s'agissait pas de gribouillages informes, mais de caractères présentant toute l'apparence de caractères chinois authentiques... A 9 h. 55, Margery, étant éveillée, sentit de nouveau l'impulsion d'écrire automatiquement et, en pleine lumière blanche, écrivit avec une rapidité

très réduite, cinq autres colonnes de caractères chinois.

Voilà ce qui s'est réalisé dans le groupe de « Lime Street », à Boston.

A la même heure, on faisait à New -York une séance avec le médium Valiantine, au cours de laquelle une « voix » s'adressa à Mr Cannon, en la saluant en anglais, et en disant être « Kung-Put-Ze », ajoutant ensuite en anglais : « Je tenterai : une, deux, trois fois ». Mr Cannon demanda s'il entendait dire qu'il allait tenter de se manifester par l'entremise de trois médiums, et il répondit affirmativement. A la fin de la séance, Valiantine écrivit, réveillé, le nom de « Kung-Fut-Ze » et aussitôt après il traça une colonne de caractères chinois.

On téléphona aussitôt cela à Boston, Lime Street

Aucune manifestation dans le groupe de Niagara Palis.

On soumit les pages chinoises écrites par le médium Margery à deux lettrés chinois — les docteurs Hsich et F. Huang — et en même temps on en envoya une copie à l'éminent orientaliste européen, professeur Whymant. Tous affirmèrent, d'un commun accord, qu'il s'agissait d'une authentique écriture chinoise en des caractères très anciens ; écriture que les docteurs du Céleste Empire appelèrent du « chinois original », difficile à interpréter sans posséder une profonde culture classique. De toute manière, les docteurs Hsich et Huang se consacrent avec beaucoup de bonne volonté à en faire une traduction soignée, en déclarant toutefois qu'une personne plus au courant de la littérature classique rendrait peut-être plus fidèlement certaines nuances de la pensée de l'écrivain. La traduction est longue (44 lignes de la revue) ; le texte consiste en maximes et en des conseils moraux et philosophiques. Or, comme le Dr Richardson le fait remarquer, Walter ayant d'avance annoncé que Confucius serait intervenu, quelques-uns des assistants présents avaient formulé des questions de nature générale, adaptées au personnage qui devait se manifester, — questions qui ne furent pas transcrites, mais dont le sens paraît sous-entendu dans les réponses obtenues. Il s'ensuit qu'il paraît y avoir eu aussi correspondance entre les questions posées et le contenu du texte chinois.

Il est à remarquer que la traduction du professeur Whymant concorde avec celle des lettrés chinois, quoiqu'elle en diffère plus ou moins dans les nuances de la pensée interprétée ; circonstance qui était d'ailleurs à prévoir, puisqu'il s'agissait de caractères idéographiques, analogues à ceux égyptiens ; comme on l'a vu, les docteurs chinois l'avaient déclaré d'avance.

Le professeur Whymant écrit à cet égard :

Les caractères sont authentiquement chinois, et, présentent une forme normale. On remarque seulement un certain manqué de fermeté relativement aux traits, ainsi qu'un certain défaut de symétrie et de régularité; ce qui amène à conclure que la main de celui qui a écrit était celle d'un étranger. Il est aussi à remarquer qu'aucun des caractères ne porte traces d'abréviations, tandis qu'aucun chinois lettré n'écrirait ce long texte sans employer des abréviations... Enfin, dans toutes les feuilles écrites médiumniquement, on remarque la direction erronée de l'écriture, qui va de gauche à droite... ». — (Ibid., pp. 571-573).

Voici comment le Dr Richardson juge cette dernière remarque :

Le domestique chinois de la maison Crandon avait déjà tourné notre attention sur ce dernier détail. On lui avait demandé à plusieurs reprises de nous traduire quelques écrits chinois plus courts que nous avions obtenus (ils ne représentaient généralement que des chiffres) ; et il avait constamment remarqué que ces caractères étaient bien écrits en un bon chinois, mais qu'ils allaient en une direction indue, de gauche à droite, au lieu d'aller de droite à gauche. Il avait fini par s'étonner de l'obstination de Margery, voulant écrire le chinois de cette manière; et il lui avait déclaré nettement que, si elle voulait apprendre la langue chinoise, elle devait se résoudre à écrire dans le sens opposé à celui qu'elle pratiquait !

Dans les conclusions à la séance du 17 mars, le Dr Richardson observe :

Si nous voulons résumer cette expérience, nous devons d'abord faire ressortir que, de même que dans les deux séances relatées précédemment, Walter n'y a exercé qu'un rôle secondaire en ce qui concerne le développement des faits ; rôle qui n'a pas moins été fort important, puisque c'est lui qui a tout organisé et qui a réglé le programme que devaient suivre ses coadjuteurs chinois. Si l'on tient compte des résultats obtenus, on est amené à conclure que les conditions qu'il avait remplies étaient parfaites, étant donné la vitesse stupéfiante avec laquelle Margery transcrit la pensée des Chinois qui se communiquaient... Inutile d'ajouter que, ni Margery, ni « Walter », ni aucun des membres du cercle d'expérimentation ne possèdent une notion quelconque, normalement acquise, de la langue et de la littérature chinoises. En ces conditions, que devient l'hypothèse d'une « personnalité seconde » considérée comme l'agent de la médiumnité de Margery ? — (Page 501.)

Et si l'hypothèse d'une « personnalité seconde » est démolie en présence du cas d'un médium qui écrit avec une rapidité foudroyante en des caractères chinois, que devra-t-on dire devant cet autre épisode dans lequel la « personnalité seconde » demande qu'on lui propose une phrase quelconque pour la transmettre à ses coadjuteurs chinois, qui la reproduisent, traduite en chinois, par l'entremise du médium de Niagara Falls, 500 milles loin de là, presque simultanément ?

Le Dr. Richardson relate ce qui suit :

« Walter », de sa propre initiative, demanda à Mr. Bird de lui donner une phrase courte et bien nette, qu'il se chargera de transmettre à ses coadjuteurs chinois qui, à leur tour, la reproduiront au moyen du médium Hardwick, à Niagara Falls, en la traduisant en chinois. Mr. Bird donna le proverbe : « Pierre qui roule n'amasse pas mousse ». Walter l'accepta en faisant à ce sujet quelque remarque humoristique... En même temps, à Niagara Falls, le docteur Hardwick en transe, produisit quatorze caractères chinois disposés en deux colonnes, que le professeur Lees traduisit ainsi : « Un précepteur qui voyage n'amasse guère de l'argent ». Qui ne voit pas que cette traduction libre du proverbe de Mr. Bird constitue un transfert rationnel dans l'atmosphère intellectuelle chinoise d'un concept métaphorique qui aurait été difficilement accessible à la mentalité chinoise dans une traduction littérale ? Je dirai même que cette traduction libre, dans laquelle la signification du proverbe est fidèlement interprétée, fournit un spécimen très significatif du tempérament chinois : spécimen plus convaincant

que s'il s'était agi d'une traduction littérale du proverbe anglais. — (Ibid., pp. 502-503).

En effet, cette traduction libre, dans laquelle ressort plus claire et plus précise la signification morale du proverbe fourni par Mr Bird, sert à démontrer plus que jamais l'indépendance des Intelligences qui règlent les manifestations dont il s'agit; elle contribue donc à renforcer la valeur théorique en sens spiritualiste, des autres circonstances éloquentes concernant la transmission presque instantanée, à 500 milles de distance, du proverbe confié à Walter dans le groupe de Boston, et sa traduction en langue chinoise, avec des caractères chinois ; circonstances qu'on ne saurait attribuer au pouvoir d'une éphémère personnalité subconsciente, puisque le médium et tous les assistants ignoraient la langue chinoise, avec ses caractères idéographiques, si difficiles et compliqués.

Le Dr Richardson, en résumant les faits, parle en ces termes du merveilleux incident en question :

Nous avons commencé nos expériences avec là supposition nette que la transe de Margery était d'origine auto-suggestive, que sa clairvoyance était une conséquence de l'autosuggestion, et que certains effets post-hypnotiques devaient être attribués à une personnalité secondaire de Margery, que nous avons appelée Walter-Margery. Mais comment persister maintenant dans cette hypothèse, si Walter continue à se manifester même lorsque Margery est éloignée de huit milles ? Si, en de telles conditions, il est capable d'étendre son propre contrôle sur Margery éloignée, ainsi que sur deux médiums se trouvant à une distance plus considérable encore ? Comment conserver ce point de vue, alors que chiffres, diagrammes, pensés exprimés en anglais et énoncés à Boston sont traduits, quelques minutes après, en langue chinoise, à la distance de centaines de milles ? En me fondant sur les circonstances que je viens d'énumérer, je pense que tout le monde conviendra avec moi que la meilleure manière d'harmoniser les faits entre eux c'est d'aboutir à l'hypothèse spirite; c'est-à-dire, de reconnaître que Walter est réellement celui qu'il dit être : le frère de Margery survivant à la mort du corps...

Et à propos d'un autre cas analogue que je ne rapporte pas ici pour ne pas trop prolonger cette discussion, le même Dr Richardson remarque :

Et pourtant à Niagara Falls quelqu'un s'est montré capable de relater tous ces renseignements ( de ce qui s'était produit dans une séance simultanée à Boston, Lime Street ), dans un parfait chinois classique. Si cela ne s'est pas réalisé par l'œuvre de Walter, aidé par des entités spirituelles chinoises, quelle pouvait donc être la personnalité qui se communiquait ? Nous posons ce point interrogatif, non pas que nous ayons une prédilection pour l'hypothèse spirite, mais parce que nous sommes mus par l'honnête désir de connaître quelle autre alternative pourrait être conçue dans le but d'expliquer les faits que je viens d'exposer, ainsi que ceux qui les ont précédés. — (Ib., p. 505.).

Cette dernière déclaration du docteur Richardson est hautement louable : il désire en somme faire connaître qu'il n'a aucune intention de soutenir la cause de l'interprétation spiritualiste des faits et qu'il n'y est porté par aucune tendance naturelle, mais que ce sont les faits qui l'ont logiquement et inexorablement

amené à aboutir à l'interprétation spiritualiste. En ces conditions, il s'adresse à ses confrères des milieux scientifiques afin qu'ils lui suggèrent quelque hypothèse naturalistique capable d'expliquer cumulativement les faits.

En d'autres termes : en hommage à la recherche de la Vérité pour la Vérité, il demande à être contredit; si cela est possible. Mais il est certain que personne ne viendra le contredire, cette tâche étant logiquement désespérée. Les phénomènes de xénoglossie qu'il expose revêtent la valeur d'une « preuve cruciale » irréfutable et définitive pour la démonstration de la présence réelle sur place d'entités spirituelles indépendantes du médium et des assistants. Les psychologues et les physiologistes universitaires tarderont peut-être un siècle encore à le reconnaître ; mais cela n'empêche point que la vérité est dès maintenant démontrée d'une manière scientifique et inébranlable, étant fondée sur les phénomènes métaphysiques en général, et sur ceux de la xénoglossie en particulier.

Je dois ajouter que dans le groupe des manifestations en langue chinoise, dont nous nous occupons, il me reste à citer un épisode qui, sous certains rapports, est le plus important de tous ; mais que j'ai placé dans la catégorie qui va suivre parce qu'il s'est produit, non pas au moyen de la « psychographie », mais au moyen de la « voix directe ».

### IIIe Catégorie

#### Cas de Xénoglossie par la « Voix Directe »

Relativement à, cette catégorie, il me faut faire une observation de nature générale, qui ne manque pas d'intérêt : c'est-à-dire que dans les expériences avec la « voix directe » les cas de xénoglossie constituent un phénomène plutôt fréquent, à tel point qu'il n'y a presque pas de bons médiums de cette sorte qui n'aient pas présenté, et ne présentent encore des exemples remarquables de xénoglossie. Il paraît donc que les communications médiumniques par la « voix directe » se prêtent d'une façon toute spéciale à la production de conversations polyglottes. Cela devrait être attribué à la circonstance que cette forme de médiumnalité permettrait à l'entité qui se communique de rester assez indépendante du psychisme du médium pour être à même de s'exprimer en une langue ignorée de ce dernier ; tandis que, d'une manière générale, cela ne serait pas possible avec la « psychographie », parce qu'elle se réalise grâce à la transmission télépathique de la pensée de l'entité qui se communique au médium; celui-ci la traduit alors subconsciemment dans sa propre langue — sauf les cas où la personnalité qui se communique parvient à exercer une influence plus ou moins directe sur les centres cérébraux du langage, parlé ou écrit, du médium (possession médiumnique).

Au point de vue scientifique, les phénomènes de xénoglossie qui se réalisent par la « voix directe » présentent deux légers inconvénients en comparaison de ceux obtenus par la « psychographie ». Le premier est que la langue ignorée du



médium, dans laquelle a lieu la conversation, est rarement inconnue de tous les assistants, étant donné que les personnalités qui se communiquent s'adressent à des parents, à des connaissances, qui parlent cette langue. L'autre inconvénient consiste en ceci : Comme les conversations se déroulent en pleine obscurité, il est rare que les expérimentateurs en prennent note immédiatement ; il s'ensuit qu'on ne garde aucun document que l'on puisse consulter, à l'appui de l'authenticité des faits. En ces conditions, ces épisodes revêtent souvent une forme purement anecdotique, et non pas scientifique. Même lorsque, grâce à des témoignages irréfutables, on ne saurait mettre en doute la réalité des faits, on ne possède pas de données pour en calculer dûment l'importance.

En présence de cet état de choses, j'ai l'intention de ne présenter que peu de cas dans lesquels les dialogues n'ont pas été immédiatement enregistrés. Pour le moment, les cas dans lesquels cette règle indispensable a été observée ne sont qu'en petit nombre ; mais il ne sera pas difficile, à l'avenir, de combler cette lacune.

Il n'est pas moins vrai que cet inconvénient a rendu scientifiquement inutilisables les admirables épisodes de xénoglossie obtenus avec les excellents médiums du passé ; entre autres Mr Everitt et Mr Wriedt ; cette dernière, encore vivante, n'a pas perdu ses facultés, malgré son âge avancé ; mais la période d'or de sa médiumnité appartient au passé.

XXVI<sup>e</sup> Cas. — On a publié, au sujet de la médiumnité de Mr Wriedt, un grand nombre de récits, que j'ai consultés en vain dans l'espoir d'en tirer des épisodes de xénoglossie assez détaillés pour pouvoir les admettre dans une classification scientifique. Ni les livres du vice-amiral Osborne Moore, ni les rapports de Mr James Coates, ni ceux de Miss Edith Harper ne peuvent être utilisés dans ce but. Cette dernière a fait une série de 44 séances avec Mr Wriedt, au sujet desquelles elle dit « qu'on a rédigé des comptes rendus précis de toutes les séances, en se fondant sur les notes des sténographes, qui y ont toujours assisté ». Cela est important et satisfaisant ; mais Miss E. Harper se borne à publier un résumé général de ces comptes rendus, dans lesquels elle parle des phénomènes de xénoglossie dans les termes suivants :

En analysant nos expériences, on constate en elles deux traits caractéristiques théoriquement importants : le premier c'est que l'on entendait souvent deux, trois et jusqu'à quatre « voix directes » qui causaient simultanément avec autant d'expérimentateurs ; l'autre, que l'on a obtenu des messages en des langues et patois totalement inconnus du médium ; entre autres le français, l'allemand, l'italien, l'espagnol, le norvégien. Dans cette dernière occasion, il y avait parmi les assistants une dame norvégienne, très connue dans les milieux politiques et littéraires, à laquelle s'est manifesté une « voix directe » robuste et virile qui, en parlant norvégien, a dit être son frère, dont elle donna le nom. Une conversation très active s'engagea alors entre les deux, dans leur langue, avec une joie indescriptible de la dame en question. Elle déclara ensuite que son frère avait fourni d'excellentes preuves d'identification personnelle, et l'avait renseignée sur l'existence heureuse dont il jouissait dans le monde spirituel. Une autre fois, une « voix directe » s'adressa à une dame en parlant espagnol avec une volubilité

extraordinaire. Personne ne savait que cette dame connût l'espagnol, mais à notre grande surprise nous l'entendîmes répondre avec promptitude en cette langue à l'esprit qui la questionnait et qui exprima sa vive satisfaction pour avoir pu parler dans son idiome maternel. — (Light, 1911, p. 439.)

Comme on a pu le voir, les « faits » cités par Miss E. Harper revêtent l'aspect d'exemples authentiques de xénoglossie, d'autant plus si l'on tient compte du médium avec lequel on les a obtenus, médium universellement connu et estimé, au-dessus de tout soupçon. Malheureusement les rapports que l'on a publiés au sujet de sa médiumnité manquent, je le répète, de l'empreinte scientifique; ce qui constitue une lourde perte pour l'étude des phénomènes de xénoglossie.

Dans les récits du vice-amiral Usborne Moore, je rencontre une expérience qui mérite d'être signalée, parce qu'elle se prête éloquentement à démontrer une vérité, connue d'ailleurs depuis longtemps : que les expérimentateurs concourent d'une façon plus efficace qu'on ne l'admet à déterminer le succès des expériences. Voici ce qu'il dit :

M. Wriedt n'obtient rien lorsqu'elle tente l'épreuve étant toute seule. Il y a quelques années, à titre d'essai, elle a été priée de donner une séance avec sept sourds-muets provenant de l'asile de Flint (Michigan). Personne dans la chambre n'était en mesure de prononcer un seul mot, hormis le médium. Or, on n'a obtenu aucune manifestation, hormis quelques mouvements du porte-voix, qui toucha deux sourds-muets en leur causant une vive frayeur. Naturellement, personne ne s'attendait à ce que ces expérimentateurs exceptionnels pussent entendre les « voix »; mais ce qu'il faut retenir, parce qu'il revêt un intérêt théorique, c'est que, malgré la présence de sept personnes, le médium ne parvint pas à entendre le moindre murmure. Qu'on remarque que si le médium a avec elle, en séance, rien qu'un bébé capable de bégayer quelques mots, les manifestations de la « voix directe » se réalisent sans faute. — (Light, 1911, p. 183.)

On ne saurait imaginer une preuve meilleure que celle-ci pour démontrer la grande contribution fluidique fournie par les assistants dans la production des phénomènes médiumniques; contribution tellement indispensable, que si les assistants ne possèdent pas en entier et sans aucune tare le système cérébro-spinal, avec les organes qui le servent, on ne peut obtenir des manifestations de « voix directes ».

La célèbre personnalité médiumnique d'« Imperator » avait expliqué à Stainton Moses que le médium est surtout un centre de condensation dans lequel se réunissent les fluides soustraits aux assistants et que, par conséquent, le succès des manifestations dépend en grande partie des personnes formant le groupe. Il suffit donc de la présence d'un seul individu fluidiquement ou psychiquement négatif, pour neutraliser la production des phénomènes, ou, pire encore, pour provoquer de fausses manifestations, la couche onirique subconsciente du médium prenant alors le dessus et changeant la séance médiumnique en une expérience, somnambulique et hypnotique. « Imperator » avait donc défendu à Moses d'inviter des personnes étrangères au groupe qu'il avait constitué. Or, à ce point de vue, l'expérience réalisée avec les sept sourds-muets est précieuse, parce qu'elle démontre, mieux que toute autre, que la personnalité d'« Imperator » savait ce qu'elle disait. Et ce qui surprend surtout dans cette expérience, c'est

qu'elle démontre que les assistants fournissent des substances spécialisées, selon les manifestations qui se produisent. Dans notre cas, les « voix directes » ne se sont pas produites, paraît-il, parce que les sept expérimentateurs étaient dépourvus des fluides vitaux localisés dans la région du larynx, et peut-être aussi parce que, chez eux, les centres cérébraux du langage parlé étaient atrophiés.

Il faut tenir grand compte de tout cela, si l'on veut éviter des insuccès et des mystifications subconscientes, et en même temps, obtenir le rendement maximum des médiums.

XXVII<sup>e</sup> Cas. — Les deux épisodes suivants ont aussi été obtenus avec la médiumnité de Mr Wriedt, Le rapporteur est le comte Chedo Mijatovitch, ministre plénipotentiaire de Serbie au gouvernement britannique, et dont j'ai déjà parlé. Il s'est consacré avec une persévérance admirable à l'étude des manifestations par la « voix directe », et il est parvenu à réunir un matériel important au service des recherches psychiques.

J'extraits le cas suivant du livre du vice-amiral Osborne Moore : The Voices (p. 3). Le comte Chedo Mijatovitch commence par dire :

Je suis un diplomate de carrière, ayant représenté le Gouvernement Serbe en Roumanie, puis à la Sublime Porte, enfin à la Cour de la reine Victoria d'Angleterre et du roi Edouard VII. Je suis en outre membre de différentes Sociétés scientifiques anglaises et continentales. Je juge que ces notes personnelles ne seront pas inutiles pour faire connaître que je suis un homme habitué, depuis de longues années, à peser les faits et les paroles, avec pleine conscience de la responsabilité qu'elles comportent,...

Après ces prémisses, le comte Mijatovitch dit qu'ayant su que le médium Mr Wriedt se trouvait à Wimbledon, localité non éloignée de sa résidence, il combina une séance avec elle pour le 16 mai 1912, et il se rendit à Wimbledon avec un de ses amis, un Croate d'Agram, le docteur Hinkovitch. On eut presque aussitôt la manifestation de son grand ami William Stead, dans une forme fluide visible (phénomène fréquent avec la médiumnité de Mr Wriedt), avec lequel il eut une conversation intéressante, qu'il est inutile de reproduire ici. Après cela, le comte continue en écrivant :

Soudain, au grand étonnement de mon ami croate, on entendit une voix nette et robuste qui lui adressa la parole en langue croate. C'était la voix d'un de ses vieux amis, docteur en Médecine, décédé depuis peu de paralysie cardiaque. Ils continuèrent pendant quelque temps à causer dans leur langue, maternelle; j'en écoutais et comprenais chaque mot. Inutile d'ajouter que c'était la première fois que Mr. Wriedt entendait le son et les inflexions de la langue croate.

Mon ami et moi nous avons été profondément impressionnés de ce que nous avons respectivement obtenu ; j'en ai parlé avec mes amis comme de l'expérience la plus merveilleuse à laquelle il m'est arrivé d'assister. J'en ai parlé aussi à Mme Marguerite Selenka, professeur qui est une célèbre femme de science allemande et pour la satisfaire, j'ai combiné une autre séance avec Mr. Wriedt pour le 24 mai.

Au commencement de la séance, la forme fluide de William Stead réapparut, mais ne resta visible que pendant une dizaine de secondes. Elle réapparut une deuxième fois plus nettement, mais pas autant que dans la séance du 16 mai. Après cela, William Stead causa longuement, avec Mme Selenka, et brièvement avec moi...

Lorsque cette manifestation cessa, j'entendis avec joie la voix de ma mère, et je pus, avec elle, converser longuement en langue serbe.

Mme la professeur Selenka eut, à son tour, une émouvante conversation avec son mari décédé, professeur Lorenz Selenka, de l'Université de Munich; ensuite elle obtint la manifestation de sa mère, morte depuis peu à Hambourg...

J'éprouve le devoir d'exprimer publiquement ma reconnaissance à M. Wriedt, par l'entremise de laquelle j'ai eu la consolation ineffable d'entendre de nouveau la voix de ma mère, avec ses affectueuses expressions dans notre langue maternelle...

Tels sont les passages du récit du comte Mijatovitch, qui ont trait au sujet dont nous nous occupons. Dans l'autre épisode, qu'il a relaté et que j'ai cité (VIIe Cas), il avait rapporté aussi les phrases en langue serbe prononcées par l'entité qui se communiquait. Ici, il ne l'a pas fait, peut-être parce que l'intimité des expressions maternelles ne le comportait pas ; mais, de toute façon, aussi bien dans son cas que dans celui de l'ami croate, somme il s'agissait de conversations dans leur propre langue, on ne peut que conclure que, si les expérimentateurs affirment avoir entendu les personnalités médiumniques causer en parfait idiome serbe et croate, on ne saurait mettre en doute la compétence de leur jugement à cet égard.

XXVIII<sup>e</sup>, XXIX<sup>e</sup> et XXX<sup>e</sup> Cas. — Je me borne à extraire trois seuls épisodes de xénoglossie de la série obtenue par M. Denis Bradley avec le médium Valantine ; en effet, les deux ouvrages qui les contiennent ont eu une ample diffusion mondiale, et tous les métapsychistes les connaissent.

Le premier épisode s'est réalisé au cours de la deuxième séance de M. Bradley chez M. de Wickoff. Un des expérimentateurs ayant dû s'absenter, M. de Wickoff imagina le remplacer en faisant intervenir sa cuisinière et son sommelier, afin de voir si quelque chose de nouveau ne se produirait pas. La cuisinière était espagnole, se trouvait depuis quelques mois seulement aux Etats-Unis, elle ignorait la langue anglaise.

Ceci dit, je passe à rapporter la manifestation qui s'est produite avec la cuisinière, Anita Ripoll. M. Bradley en parle ainsi :

Ce qui suivit fut stupéfiant. Lorsque le porte-voix toucha Anita Ripoll, celle-ci, jeta un cri. Aussitôt une voix sortit du porte-voix et, avec un accent de vive affection cria : « Anita ! Anita ! ». — Elle répondit : « Oui, oui ». — Et la voix, en parlant espagnol, dit : « C'est moi ! C'est moi qui suis ici ! — La cuisinière, dans la joie, s'écria : « C'est lui ! C'est José ! C'est José ! » — C'était l'esprit de son mari décédé. Une conversation passionnée, volubile, intensément méridionale par l'expression, s'engagea alors entre le mari décédé et sa femme. Je ne pouvais la

suivre, ne connaissant pas la langue espagnole, mais tous nous, pouvions nous rendre compte des sentiments qu'on exprimait. Les mots suivaient les mots, les phrases suivaient les phrases, avec une exubérance toute latine. Ni le mari ni la femme ne paraissaient s'étonner de la nature supra normale de leur entretien. Ces deux âmes simples, qui s'étaient aimées réciproquement sur terre, et qui n'avaient vraisemblablement jamais médité sérieusement sur la survivance, acceptaient la situation comme s'il s'était agi d'une chose normale. Ils s'étaient aussitôt reconnus, et ils ne perdaient pas du temps à demander et fournir des preuves d'identité personnelle. Ils étaient tous les deux relativement jeunes, puisque Anita Ripoll ne paraissait guère avoir plus de trente ans, et était une femme robuste et virile. Ils ont parlé de leur vie commune sur la terre, de leurs intérêts domestiques ; lui de ses impressions après la mort, elle de ses propres sentiments et de sa propre existence après le départ de son mari.

M. De Wickoff suivait la conversation mot à mot, et à un moment donné il n'a pu résister à l'impulsion de prendre part à la conversation, en s'adressant en espagnol à José.

Immédiatement José et Anita changèrent de langue et commencèrent à parler dans leur dialecte natif, qui était le basque mêlé à un espagnol corrompu, ainsi que nous l'apprîmes plus tard. Nous avons su aussi que les deux époux avaient, de leur vivant, toujours parlé leurs idiomes espagnols et ignoraient tous les deux la langue anglaise, étant entrés au service de M. De Wickoff aussitôt débarqués en Amérique.

Durant la séance, lorsqu'il causait avec M. De Wickoff, José parlait en bon espagnol; mais quand il s'adressait à son Anita, il en revenait à son jargon natif. Il remercia M. De Wickoff d'avoir gardé à son service Anita restée veuve, et le pria de l'aider, en y employant son influence, pour obtenir qu'on autorisât Anita à faire venir de l'Espagne leurs deux petits enfants. Il fit allusion à une conversation sur le même sujet qu'il avait eu avec M. De Wickoff un an auparavant, au sujet des nouvelles restrictions imposées par la loi sur l'émigration, et qui rendaient difficile cette entrée des enfants, en terre américaine.

M. De Wickoff demanda à José comment il s'y était pris pour se communiquer ; il donna une réponse fort simple : « Je me suis mis avec les autres ».

La conversation continua pendant dix ou douze minutes au cours desquels, probablement, ces âmes simples épuisèrent tout ce qu'elles avaient à se dire. — (Towards the Stars, pp. 32-33).

Il ne sera pas inutile de faire observer qu'au point de vue probatif, l'épisode que je viens de reproduire est invulnérable, puisque personne ne pourrait avancer le soupçon que le médium connût l'obscur patois parlé dans un village espagnol, et qu'il le connût assez bien pour le parler couramment comme un natif. Sans compter que l'intervention de la cuisinière à la séance a été décidée à l'improviste ce soir-là, de manière que le médium n'aurait pu se préparer à la grande mystification, en se renseignant minutieusement sur les événements passés de la cuisinière. Il s'ensuit que l'épisode en question constitue un cas magnifique de xénoglossie. D'autre part, l'incident de « José » qui, dès qu'il se rend compte que l'un des assistants, comprenant l'espagnol, écoute ses effusions intimes avec sa

femme vivante, change brusquement de langage pour se soustraire aux oreilles indiscrètes ; — cet épisode, dis-je, dans sa spontanéité vraiment vécue, contribue admirablement à prouver la présence spirituelle et effective du mari décédé d'Anita Ripoll. En d'autres termes, cet incident est complémentaire du phénomène de xénoglossie, qui à lui seul démontrait bien l'intervention d'une entité spirituelle étrangère au médium et aux assistants ; tandis que l'incident en question, étant donné que le patois parlé était celui du village natal des deux époux, apporte la preuve spécifique de l'identité personnelle.

Le deuxième épisode eut lieu au cours d'une autre séance du médium Valiantine, tenue le soir du 18 mars 1925 chez M. Bradley, à Londres, et à laquelle assistait le poète japonais Gonnoské Komaï. Et la langue dans laquelle les Intelligences se firent entendre fut le japonais.

M. Bradley rapporte :

L'épisode le plus dramatique de la séance se déroula lorsque une « voix » s'adressa en japonais, à M. Gonnoské Komaï. A deux reprises diverses, le porte-voix retomba sur le parquet avant que l'esprit qui se communiquait parvint à acquérir une force suffisante pour matérialiser sa voix. Le porte-voix lumineux se redressa enfin pour la troisième fois, se transporta en face de M. Komaï et le toucha deux ou trois fois ; après quoi, on entendit jaillir du porte-voix ces paroles : « Gonnoské ! Gonnoské ! ». Cet appel de son nom impressionna vivement M. Komaï, et ceci pour une raison dont il sera question plus loin.

La voix acquit de la force, peu à peu, et enfin elle donna son nom : « Otani ». L'identité de l'esprit qui se manifestait étant ainsi connue, une courte conversation en langue japonaise suivit alors ; le décédé parla surtout de ses enfants.

M. Komaï nous fit ensuite connaître une circonstance très importante, qui se rapporte au fait que l'esprit l'avait salué en l'appelant par son nom : « Gonnoské ! Gonnoské ! ». Or, conformément aux mœurs japonaises, seulement le frère aîné, ou le père, ou la mère, ont le droit de saluer en prononçant le prénom d'une personne. Etant donné cela, il est très significatif de constater que l'esprit qui s'est manifesté à M. Komaï avait le droit de parler ainsi, étant son frère aîné, mort depuis peu.

Lorsque l'esprit d' « Otani » se retira, « Bert Everett » (l'esprit-guide) se manifesta et, s'adressant à Komaï, il lui dit : « Avec votre frère se trouve ici présenté aussi votre mère ».

A propos de ces données, il est bien de remarquer que M. Komaï est un jeune homme; personne n'aurait donc pu supposer que sa mère et son frère aîné étaient déjà décédés. Inutile d'ajouter en outre que les assistants ignoraient tout relativement à M. Komaï ; de même, ils ne connaissaient pas la langue japonaise.

Il me semble que cet épisode, dans lequel on a causé en langue japonaise, et au cours duquel des preuves très remarquables d'identification personnelle ont été fournies, est une des preuves les plus belles et les plus incontestables qui aient été obtenues pour démontrer la survivance de l'âme. — (The Wisdom of the God ; pp. 305-306).

A propos de ce dernier commentaire de Mr Bradley, il est utile de rappeler qu'en ces dernières années on a obtenu des preuves d'identification personnelle des défunts, tellement extraordinaires, complexes, décisives, qu'il serait excessif, et même inexact, de considérer le fait ci-dessus comme « une des preuves les plus belles et les plus incontestables qui aient été obtenues pour démontrer la survivance de l'âme ». Contentons-nous de le considérer comme une belle et incontestable preuve d'identification spirite obtenue à l'aide des phénomènes de xénoglossie.

Dans ce troisième épisode, dans lequel on causa en patois gallois qui, comme l'on sait, est un idiome spécial, incompréhensible pour les Anglais eux-mêmes, le dialogue qui eut lieu a été transcrit en entier ; ce qui confère une plus grande valeur scientifique à cette manifestation médiumnique :

La séance eut lieu chez M. Bradley, à Londres, le 27 février 1924. Il y avait parmi les assistants le romancier et artiste dramatique connu Caradoc Evans, natif du Pays de Galles. Soudain, une voix que M. Evans lui-même décrit comme étant faillie du sol, entre ses pieds, et venue se placer devant, lui, lui adressa la parole. Voici le dialogue qui eut lieu :

— (D.) : Avez-vous quelque chose à me dire ?

— (R.) Oui

— (D.) : Qui êtes-vous ?

— (R.) : Ton père.

— (D.) : Toi, mon père ? Pas possible. Comment as-tu appris que je suis ici ? Qui te l'as dit ?

— (R.) : Je l'ai su par Edward Wright.

— (D.) : Eh bien ! Ecoute : si tu es mon père, siaradwch a fy yn, eich iaith (« parle-moi dans notre dialecte »).

— (R.) : Beth i chwi am i fy ddweyd ? (« Dis-moi de quoi tu veux que je te parle »).

— (D.) : Eich enw, wrth gwrs (« Dis-moi ton nom, pour commencer »).

— (JR.) : William Evans.

— (D.) : Yn le marwo chwi ? (« Où es-tu mort ? »).

— (R.) : Caerfyrddin (« A Carmarthen »).

— (D.) : Sir ? (« Comté ? »).

— (R.) : Tre (« Ville »).

— (D.) : Ble mae'r ty ? (« Comment est située la maison ? »).

— (R.) : Uch ben yr avon. Mae steps-lawer iawnrhwyng y ty ar rheol. Pa beth yr ydych yn gofyn ? Y chwi yn mynd i weled a ty bob tro yr rydych yn y dre. (« En amont du fleuve. Entre la maison et la rue il faut monter plusieurs marches. Pourquoi cette demande ? Tu vas visiter notre maison chaque fois que tu te

trouves dans la ville »).

— (D.) : 'Nhad... (« Mon père »).

A ce moment la force manque, et le porte-voix tombe bruyamment à terre.

C'était un spectacle stupéfiant d'assister à cette conversation entre le père et le fils dans la langue étrange du Pays de Galles... — (Towards the Stars, p. 210).

Il est bien regrettable que l'épuisement de la « force » ait interrompu ce dialogue si intéressant; de toute manière, celui-ci s'est assez prolongé pour donner la preuve incontestable que l'entité qui se manifestait connaissait parfaitement le dialecte gallois, ainsi que le pays et la maison où il avait vécu. Lorsque le dialogue a été brusquement interrompu, le sceptique Caradoc Evans était déjà convaincu, non moins brusquement, de la présence réelle de son père, qui, au cours de cette petite conversation, avait donné des preuves excellentes d'identification personnelle. Du reste, à notre point de vue, la « preuve des preuves », celle qui dépasse toutes les autres et qui demeure invulnérable en présence des sophismes des adversaires, consiste toujours dans le grand fait d'une personnalité médiumnique qui cause couramment en une langue inconnue au médium, langue qui, en cette circonstance, était un dialecte très difficile, très étrange, incompréhensible pour les Anglais eux-mêmes. Il est à peine besoin de faire remarquer que le médium Valantine, né et vivant aux Etats-Unis, ne connaissait pas une syllabe de gallois.

On demande quelle preuve expérimentale plus éloquente que celle-ci on pourrait exiger pour démontrer l'intervention des décédés dans les expériences médiumniques. J'affirme, sans crainte de me tromper, que personne ne parviendra jamais à imaginer une hypothèse naturaliste pouvant expliquer les phénomènes de xénoglossie proprement dite. Je rappellerai à ce sujet qu'il y a des médiums qui ont causé, ou ont écrit, en une douzaine de langues qu'ils ignoraient, et qu'on ne saurait attribuer ce prodige aux pouvoirs occultes des médiums, sans conférer l'omniscience divine à la subconscience humaine. Qui oserait soutenir sérieusement une absurdité de cette sorte ? En tout cas, il ne suffirait pas de soutenir cette théorie ; il faudrait la démontrer.

Maintenant, je voudrais adresser une question à certains contradicteurs, qui proclament sans cesse que les défenseurs de l'hypothèse spirite fondent leurs déductions sur des circonstances supposées qui, au contraire, ne constituent que des « actes de foi » purs et simples. Je voudrais leur demander s'il en est bien ainsi quand il s'agit de déductions tirées d'épisodes tels que ceux que je viens de relater, où les personnalités des défunts causent dans leur patois, inconnu au médium, au sujet de faits intimes de leur existence terrestre — sans compter les cas où ils parlent avec le ton de la voix, les inflexions et l'accent qui les caractérisaient en vie. Les déductions tirées d'épisodes de cette sorte doivent-elles être considérées comme étant gratuites, arbitraires, comparables à un « acte de foi » ? Ne sont-elles pas plutôt des déductions naturelles simples, évidentes, rigoureusement logiques et scientifiquement inébranlables ? Il me semble en somme que dans le débat en question on devrait invertir les valeurs représentatives des parties contraires, en plaçant les accusateurs sur le banc des accusés, et vice-versa. En effet, ce sont bien les oppositeurs qui accomplissent



des « actes de foi », en soutenant des hypothèses gratuites, purement verbales et contredites par les faits, en se berçant dans l'illusion que, pour démontrer le bien fondé de leur thèse, il suffit de créer de sonores néologismes. Hallucinés par des idées préconçues d'école, ils accusent les autres d'employer des argumentations sophistiquées, tandis que l'accusation doit être retournée contre eux.

XXXI<sup>e</sup> Cas. — Je termine cette catégorie par un épisode théoriquement très important. C'est celui auquel j'ai fait allusion déjà à propos des manifestations si complexes en langue chinoise, s'étant produites par la médiumnité de Mr Margery Crandon, en des « correspondances croisées » avec les médiums Docteur Hardwick et Valiantine.

Cet autre épisode ne concerne que Valiantine, il a précédé les autres épisodes qui se sont réalisés avec les trois médiums indiqués plus haut. Il s'agit d'une « voix directe » affirmant être Confucius, qui parla longuement en chinois archaïque avec l'orientaliste professeur Whymant ; et au surplus donna la version correcte d'une poésie contenue dans le recueil des Shi-King — recueil publié par Confucius lui-même, en son vivant. Les copistes avaient déformé à tel point cette poésie qu'elle en était devenue incompréhensible.

Dans l'épisode en question s'est intercalé un autre épisode de moindre importance de xénoglossie en langue italienne et en patois sicilien, qui présente une certaine valeur théorique, ainsi que je le ferai remarquer, le moment venu.

Je tire les détails de ce fait des Revues anglaises: *Psychic Science* (juillet 1927, p. 129 et *Light* 1928, p. 14-15).

Le Docteur professeur Naville Whymant, de l'Université d'Oxford, polyglotte éminent, qui connaît une trentaine de langues, et est considéré comme une autorité dans le groupe des langues orientales, raconte qu'étant récemment à New -York, il a été invité à assister à une séance expérimentale avec le médium Valiantine. Et il écrit:

Celui qui est venu m'inviter m'expliqua que les « voix directes » parlaient des langues inconnues à tous les assistants et que, par conséquent, on souhaitait ma présence, uniquement pour l'interprétation des langues, et non pour me demander de me prononcer sur ce qui se produirait. J'appris que les expérimentateurs étaient tous des spirites convaincus, et que, dans la série de séances alors en cours, ils avaient obtenu des preuves admirables d'identification personnelle des défunts qui se manifestaient. Celle-ci, par exemple : « Une voix avait parlé en portugais, en donnant son nom et les renseignements nécessaires pour son identification, en indiquant enfin l'adresse de sa famille, vivant encore en Portugal. Les expérimentateurs s'étaient empressés d'écrire à l'adresse donnée, et peu après, la réponse leur était arrivée, confirmant pleinement tous les détails de la communication qu'on avait reçue ».

Cette invitation inattendue me fit plutôt plaisir. Quoique je n'eusse jamais été un adversaire déclaré des recherches psychiques, je n'avais jamais eu le temps de m'en occuper; la séance à laquelle on m'invitait me sembla une distraction agréable, de nature à me reposer l'esprit. D'ailleurs, pour parler franc, je

m'attendais à ce qu'après avoir entendu plusieurs de ces « voix directes », je parviendrais à découvrir de quelle manière se produisait cette mystification habile.

Je n'ai pas manqué au rendez-vous, à l'heure fixée. Plusieurs « voix » se manifestèrent, l'une après l'autre; elles causaient en anglais avec différents membres du groupe. Quelques-unes de ces conversations se rapportaient à des incidents si intimes, que je me sentais embarrassé et confus; il me semblait, en effet, me trouver là comme un intrus, venu surprendre les secrets de mon prochain. Heureusement, nous étions plongés dans l'obscurité, et personne ne put s'apercevoir de ma rougeur.

Soudain, on entendit une voix robuste qui donna le nom de « Cristo d'Angelo », en prononçant ce nom avec un accent italien. Ensuite la même voix commença à parler en parfait italien. Je ne parle pas cette langue, mais je la connais fort bien. La personnalité de « Cristo d'Angelo » s'adressait à moi en disant : « Dîtes à Mme X. (présente à la séance), qu'elle n'a pas tenu la promesse qu'elle avait donnée d'apprendre l'italien suffisamment pour pouvoir causer avec moi dans ma langue. Elle continue à me répondre en espagnol, et cela me gêne ». La dame à laquelle ce reproche était adressé reconnut sincèrement que « Cristo d'Angelo » avait raison. La « voix » continua pendant quelque temps à causer avec moi, en s'exprimant dans un obscur patois italien. J'ai pu constater ensuite qu'il s'agissait du patois sicilien.

D'autres « voix » suivirent, parlant en anglais; ensuite, tout à coup, jaillirent des ténèbres des sons étranges, brisés, craquetants, que je connaissais fort bien, qui me transportèrent aussitôt de la pensée en Chine. C'étaient les notes d'une flûte chinoise, assez mal jouée. Il arrive souvent dans le Céleste Empire de rencontrer des joueurs de flûtes — ce qui n'arrive certainement pas dans les autres pays. Ensuite on entendit une voix de basse, qui prononça d'une manière très nette le mot : K'ung-fu-T'zu.

Dans la prononciation de ce mot j'ai remarqué des inflexions de voix dignes de la plus haute considération. Kung-fu-T'zu est le nom oriental correspondant à Confucius ; plus qu'un nom, c'est d'ailleurs un titre; il signifie : « L'éminent maître des philosophes K'ung ». La famille des K'ung existe encore en Chine ; les descendants du grand philosophe depuis plus de 2.000 ans touchent encore une pension spéciale du Gouvernement chinois. Or, le fait en lui-même d'une « voix directe » qui affirme être Confucius n'est nullement remarquable, étant donné que ce nom est le plus célèbre de l'Histoire chinoise. Mais il me faut remarquer que peu de personnes au monde — qui ne soient pas chinoises — seraient à même de prononcer ce mot correctement, comme l'a fait Valiantine, ou un autre par son moyen. Par exemple, la syllabe finale T'zu, ou T'ze, est extrêmement difficile à prononcer ; le son qui s'en rapproche davantage est Ts ; mais il est impossible d'en rendre bien le son par des lettres anglaises.

Je me suis immédiatement convaincu que celui qui m'adressait la parole était sans doute un profond orientaliste, puisque, non seulement la prononciation, mais les inflexions les plus délicates de la voix étaient correctement reproduites.

J'ai demandé : « Qui êtes-vous ? ». La même voix, avec une certaine impatience, a répété : « K'ung-fu-Tzu ». L'idée qu'il pût être Confucius n'avait

même pas traversé mon cerveau; j'avais supposé me trouver en présence de quelqu'un désirant discuter avec moi au sujet de la vie et de la philosophie du grand penseur chinois. J'étais décidé à pénétrer à fond le mystère ; ce qui fait que, en y employant le langage cérémonieux habituel en Chine, j'ai encore demandé : « Savez-vous me dire quel était votre nom personnel ? » . On m'a répondu : « K'iu ». C'était vrai ; mais ce nom est bien connu des orientalistes ; cette réponse correcte, tout en étant intéressante, n'était donc pas concluante. J'ai encore posé cette autre question : « Savez-vous me dire quel était votre nom populaire lorsque vous étiez âgé de quatorze ans ? ». La réponse vint aussitôt, et elle était juste; elle a été proférée avec une intonation et une inflexion authentiquement chinoises. A remarquer que le nom dont il s'agit n'est pas connu même de la plupart des orientalistes.

J'ai alors fait observer à mon interlocuteur que quelques-unes des poésies classiques qu'il a écrites et publiées sont très obscures pour les lecteurs modernes. La « voix » me demanda d'indiquer quelques-uns de ce petits poèmes, en s'offrant à en éclaircir les obscurités. J'ai indiqué le troisième poème des Shih King, qui paraît encore plus obscur que les autres. Je ne me souvenais que du premier vers, et je le lui ai récité. Aussitôt la voix, avec une parfaite inflexion chinoise, me récita le petit poème tel qu'il est connu aujourd'hui, et après une pause d'une quinzaine de secondes, il me le récita de nouveau dans le texte corrigé ; ce qui lui conférait une autre signification. Après quoi, la « voix » demanda : « Maintenant que je l'ai corrigé, en comprenez-vous le sens ? »

Le professeur Whymant, désirant transcrire les vers contenant des variantes, demanda à l'entité de les lui répéter lentement — ce qu'elle fit aussitôt. La revue *Psychic Science* reproduisit la traduction anglaise de ce petit poème, aussi bien dans le nouveau texte donné par l'entité que par celui qui nous était parvenu.

Le professeur Whymant continue en disant :

J'ai encore demandé à la « voix » de m'expliquer le sens de certaines images obscures du poème en question. Celle-ci, par exemple : « Par la frayeur mon cheval changea de couleur ». La « voix » expliqua que le cheval ayant aperçu le fantôme de l'amant tué, avant même qu'il fût aperçu par la femme, en fut si épouvanté qu'il se couvrit de sueur ; ce qui fait que sa robe, naturellement rougeâtre, devint tout à coup plus sombre » ( Le professeur Whymant vient de faire paraître une brochure intitulée : *Psychic Adventure in New -York*, dans laquelle il rapporte, avec une concision scientifique, la partie substantielle du cas dont il s'agit. Cet opuscule m'est malheureusement parvenu trop tard pour pouvoir l'employer utilement dans ce volume. Je me borne donc à signaler que, relativement à l'important épisode de la version correcte fournie par l'entité qui se communiquait, M. Whymant dit s'être rendu, le lendemain de la séance, à la Bibliothèque Municipale de New -York pour y faire les recherches opportunes ; il en donne ainsi le résultat :

« En comparant les notes que j'avais prises avec le texte original, j'ai découvert une erreur dans mes notes ; peut-être avais-je mal compris et mal transcrit un caractère chinois, peut-être était-ce la « voix » qui s'était trompée dans la récitation des vers. Or, dans la deuxième séance, et avant même que j'aie eu le temps de prendre la parole, la « voix » (en employant les locutions chinoises

habituelles de mépris de soi-même), déclara : « L'autre soir, en conversant, ce malhabile illettré est tombé en faute. Trop souvent, hélas ! cela lui arrive. Il s'est trompé dans une correction à faire au texte du poème. Voici donc la version exacte du passage au sujet duquel l'éminent érudit auquel j'adresse la parole m'avait demandé de le conseiller. » Après quoi, la version authentique me fut donnée | Je dois avouer que cet incident a produit sur moi une impression extraordinaire. — (Ibid., page 48.) )

Ce que je viens de relater se rapporte à la première séance à laquelle a assisté le professeur Whymant. Il prit part ensuite à d'autres expériences dont il rendit compte dans la conférence qu'il fit au siège du National Laboratory of Psychical Research, à Londres (décembre 1927), et qui est résumée dans le Light de la manière suivante :

Au cours d'une autre séance, le professeur Whymant recommença ses conversations avec la « voix ». A un certain moment, l'entité fit allusion à « un ouvrage que le Dr Whymant avait écrit à l'usage du peuple mongol. » Or le fait était vrai : il s'agissait d'une petite grammaire de la langue mongolique publiée par le professeur Whymant, mais qui était passée complètement inaperçue. Le professeur remarque à cet égard : « Personne ne me connaissait comme étant l'auteur d'une petite grammaire mongolique. »

Dans une autre séance à laquelle le Professeur Whymant n'avait pu intervenir, étant souffrant, « K'ung-fu-T'zu » s'était manifesté en essayant de parler anglais. Il s'exprima dans un anglais peiné, imparfait, pédant ; mais on parvint à comprendre qu'il se plaignait de l'absence du Professeur Whymant A la première séance à laquelle celui-ci put intervenir « K'ung-fu-T'zu » se manifesta aussitôt et, en négligeant les phrases habituelles de l'étiquette chinoise, il remarqua : « La mauvaise herbe des maladies s'est développée autour de ta porte ». La valeur de cette phrase consiste dans le fait qu'elle est une métaphore qu'on lit souvent dans les ouvrages des auteurs classiques chinois très anciens, mais qui n'est plus en usage chez les Chinois modernes.

La « voix » disant être Confucius s'exprimait en un dialecte mort depuis longtemps dans l'Empire chinois. Le professeur Whymant n'était pas en mesure d'affirmer nettement que ce dialecte était la langue phonétiquement parlée du temps de Confucius, il y a 2.400 ans, puisque personne ne connaît exactement en Chine quelle était l'inflexion du langage parlé dans ces temps reculés. Nous savons seulement comment on prononçait 3.000 mots environ, mille ans après Confucius ; c'est-à-dire que nous en connaissons leur valeur phonétique. De toute façon, après vingt-cinq ans de recherches on parvint à sélectionner douze sons vocaux dont on peut affirmer que nous connaissons positivement comment les auraient prononcés les Chinois de l'époque de Confucius, Or il est remarquable que la « voix directe » employait précisément ces sons vocaux archaïques...

Durant la conférence on mit en action un disque de gramophone, de propriété du « National Laboratory », dans lequel Lord Charles Hope était parvenu à fixer un message de Confucius. Cette voix produisait une impression curieuse et

étrange ; on aurait dit une note de flûte, élevant et baissant alternativement sa tonalité. Le professeur Whymant l'écouta avec une vive attention, et puis il déclara que ce souvenir phonographique avait été obtenu au cours d'une séance à laquelle il n'avait pas assisté. Il ajouta qu'il n'était en mesure d'interpréter que quelques courts passages du message médiumnique, la diction n'ayant pu être tout à fait bien gravée dans le disque. Il jugeait donc prudent de ne pas s'essayer à en interpréter le sens général en se fondant sur la seule phonétique ; en effet, il ne voulait pas être accusé d'avoir cherché à deviner. Il ajouta que, si l'on avait dû interpréter le message de la façon où il juge qu'on doit le faire, le résultat serait stupéfiant.

Il termina en disant que le sujet était digne d'être profondément étudié. Quant à lui, il préférerait ne pas se prononcer, étant convaincu qu'on ne pouvait hasarder une opinion jusqu'à ce que tout soit diligemment analysé, pesé, démontré. Toutefois, cédant au désir de quelques personnes de ses amis, il s'était décidé à faire connaître ses expériences, espérant que quelqu'un plus compétent que lui, aurait ainsi le moyen de les examiner. Il a conclu en disant :

Dans les faits dont il s'agit il y a un grand problème à résoudre, et c'est une question qui doit être prise au plus tôt et sérieusement en considération.

Tel est le cas vraiment extraordinaire de « voix directe avec xénoglossie » en langue chinoise, obtenu par la médiumnité de Valiantine ; cas qui devait ensuite se reproduire sous une forme différente, par la médiumnité de Mr Margery Crandon, combinée avec celle de Valiantine et du Docteur Hardwick.

Le cas est de nature à devoir être considéré comme décisif pour la démonstration expérimentale de l'intervention d'entités spirituelles dans les expériences médiumniques, quoiqu'il ne manque pas de soulever une énigme qui n'a pas encore été suffisamment éclaircie au point de vue de l'identification personnelle de quelques-unes de ces entités spirituelles qui affirment avoir été, de leur vivant, de grands personnages historiques. Nous allons discuter tantôt ce problème complexe et embarrassant; mais avant de le faire, il est utile de noter que, dans le cas en question, le problème revêt un aspect plus favorable que d'habitude à une intervention directe, ou indirecte, du personnage qui s'est manifesté. Celui-ci est effectivement parvenu à fournir sur son propre compte toutes les preuves d'identification que pouvait donner un personnage éminent, ayant vécu il y a 2.400 ans.

Nous voyons en effet qu'il s'est exprimé avec la phonétique très difficile d'un personnage chinois authentique, dans un dialecte mort depuis des siècles, en y employant les douze sons archaïques dont devrait justement se servir un personnage du temps de Confucius. Nous voyons qu'il a aisément donné les deux noms personnels qui le distinguaient en vie, dont l'un, peu connu des orientalistes mêmes, est un surnom avec lequel on l'appelait à l'âge de quatorze ans. Nous voyons qu'il a récité intégralement un de ses petits poèmes, en donnant la version originale de celui-ci, version n'existant nulle part par suite des déformations subies par les copistes. Nous voyons qu'il a su donner une explication curieuse et inattendue, mais rationnelle, d'une métaphore employée dans la poésie en question, concernant un cheval qui, par la frayeur, avait changé de couleur. Nous voyons que, pour se féliciter avec le professeur Whymant, guéri

d'une maladie, il l'a salué avec une autre métaphore qui était fréquente chez les classiques de son époque, mais qui était tombée en désuétude depuis plusieurs siècles. Or, il est incontestable que parmi ces preuves, il y en a de très impressionnantes ; on doit donc tout au moins reconnaître que dans les annales du médiumnisme on ne rencontre pas un seul cas d'un personnage illustre et très ancien qui soit parvenu à donner sur son compte autant de preuves cumulatives en faveur de sa présence réelle sur place. Que faut-il en penser ?

Le professeur C. R. Mead, qui avait assisté à la conférence du professeur Whyment, prit la parole, en dernier lieu, pour remarquer :

Je suis prêt à reconnaître dans cet épisode un cas authentique de manifestation spirite ; mais est-ce bien nécessaire d'admettre l'intervention de Confucius en personne ? Quel que puisse être l'esprit qui se communiquait, il a démontré qu'il était un profond orientaliste, ou un lettré chinois authentique.

En faveur de l'opinion du Professeur Mead, je rappellerai que la personnalité médiumnique d' « Imperator » avait expliqué au Rév. Stainton Moses que, lorsqu'il y avait des manifestations spirituelles donnant des noms de grands philosophes ou d'autres personnages éminents, ayant vécu en des temps reculés, il fallait entendre presque toujours qu'il s'agissait de quelqu'un de ses disciples, qui, n'étant pas connus des assistants et ne pouvant donner des renseignements d'identification personnelle, mais désirant toutefois contribuer à fournir aux vivants des démonstrations positives d'un monde spirituel, ou donner des enseignements spirituels, se manifestent au nom et avec le consentement de leur grand maître, avec lequel ils sont spirituellement en rapport par la loi des affinités.

Cette explication de la personnalité médiumnique « Imperator » concorde avec celle donnée par la personnalité médiumnique « Walter » au docteur Richardson. Celui-ci l'ayant questionné au sujet de la présence réelle de Confucius aux séances de son groupe « Walter » a répondu :

Lorsque Kung-fu-T'zu se manifeste à vous, il n'est pas nécessairement présent en personne. Néanmoins, dans les circonstances on Confucius s'est manifesté au professeur Whyment par l'entremise de Valantine, le Maître était personnellement présent. (Psychic Research, 1928, p. 502.)

Il faudrait donc en déduire que, d'une façon générale, il est vrai que, lorsqu'il y a manifestation de personnages historiques éminents dans les séances médiumniques, cela ne signifie point qu'ils sont présents en personne — explication que l'on pourrait appliquer aussi à Confucius dans les expériences avec le médium Margery ; mais qu'on ne devrait pas appliquer à la conversation de Confucius avec le Professeur Whyment durant laquelle il aurait bien été personnellement présent.

Quoi qu'il en soit, je signale une autre explication du même problème ; explication que l'on pourrait considérer comme étant complémentaire de la précédente, et qui a été donnée récemment par une entité spirituelle qui se communiquait par l'entremise de Mr Duffey. Cette entité dit qu'après son décès, et dès que cela lui a été loisible, elle est allée assister aux séances médiumniques du cercle qu'elle fréquentait de son vivant. Voici un incident que

j'extraits du long et instructif récit qu'elle donna de cette expérience personnelle :

...On transmettait au médium des enseignements et des conseils d'une sagesse suprême, qui n'étaient pas indignes des sphères spirituelles les plus élevées. Mais lorsqu'on donna le nom de celui qui se manifestait — un nom illustre dans les annales de la littérature, celui d'un homme passé à la vie spirituelle depuis une génération — je me suis sentie de nouveau envahie d'une déception profonde, parce que je voyais bien que cet esprit n'était pas là. Je savais même qu'il était déjà passé dans une sphère dont les esprits ne reviennent que très rarement pour se manifester aux vivants. Mais alors, même si les meilleurs médiums deviennent victimes d'esprits mystificateurs, ne fallait-il plus avoir aucune confiance dans les communications médiumniques ? « Marguerite » (son esprit-guide), qui me surveillait, devinant ma pensée, m'indiqua de la main quelque chose en me disant : « Regarde ! » J'ai tourné le regard de ce côté-là et j'ai remarqué, ou plutôt perçu (puisque notre vue n'est pas vision), une série de filaments lumineux qui, en passant d'un esprit à l'autre, d'une sphère à l'autre, avaient servi de fil transmetteur en dirigeant jusqu'au monde des vivants, la pensée provenant de sphères spirituelles très élevées. Oh, combien me parurent alors merveilleux ces filaments lumineux, qui possédaient le pouvoir de relier les vivants avec les hautes sphères spirituelles, en formant de l'univers spirituel un Tout unique, une seule famille ! (Mrs. E. Duffey : Heaven Revised, p. 86.).

J'ai jugé opportun de citer les explications des personnalités médiumniques relativement au problème qui nous occupe, d'abord parce que ce sont des explications qui aident à comprendre, ensuite parce que, dans le cas spécial dont il s'agit, peu importe si les entités qui se communiquaient ont donné des preuves abondantes d'identification personnelle ; ce qui importe c'est que leurs éclaircissements aient été expérimentalement rationnels et acceptables. Or, on ne peut nier que de nos jours, où l'on assiste aux merveilles de la « Télégraphie sans fil » et de la « Radiophonie », ces explications de nature analogue sont aussi scientifiquement légitimes et admissibles.

En ces conditions, et quelle que soit la solution que l'on prétend donner au problème au point de vue spiritualiste, l'épisode dont il s'agit prouve l'intervention dans les expériences médiumniques d'entités spirituelles indépendantes du médium et des assistants, étant donné l'impossibilité d'éclaircir ce fait par aucune des hypothèses naturalistes proposées jusqu'ici pour expliquer les phénomènes de xénoglossie.

Il sera très instructif de le démontrer en une forme générale, en ayant recours à la méthode suivant laquelle on énumère les différentes hypothèses proposées successivement, par les contradicteurs à mesure que les phénomènes de xénoglossie se compliquent de manière à rendre, l'une après l'autre, insoutenables les diverses hypothèses imaginées pour expliquer ces faits.

Lorsque, par exemple, le médium du professeur Flournoy écrit et prononça des phrases et paroles en langue « sanscrite », phrases et paroles qui avaient une signification adaptée à la personnalité qui se manifestait, M. Flournoy, ayant découvert que, plusieurs années auparavant, le médium avait visité un professeur qui avait dans son bureau une petite grammaire sanscrite, en conclut que le médium l'avait parcourue distraitemment, pour l'oublier ensuite consciemment,

alors que sa subconscience avait retenu d'une façon ineffaçable les phrases lues. Il arriva ainsi qu'un beau jour, la subconscience a rendu ces phrases devant les expérimentateurs, du fait de la circonstance propice dans laquelle le médium personnifiait une princesse hindoue (« cryptomnésie »). Cette explication a été universellement accueillie d'une façon favorable, et on ne parla plus de cet intéressant épisode, bien qu'il aurait été facile de remarquer que les phrases sanscrites, écrites et proférées par le médium, avaient une signification adaptée à la circonstance; c'est-à-dire, qu'il s'agissait d'un langage employé pour exprimer sa pensée et non pas de phrases sans aucune signification, cueillies à tout hasard dans une grammaire. Cette observation aurait suffi à démolir l'hypothèse en question; mais personne ne l'a faite. Les partisans du Professeur Flournoy ont cru alors, avoir définitivement triomphé de l'obstacle inattendu, qui bouleversait leurs interprétations sophistiquées.

Mais voilà que, depuis quelque temps, des phénomènes de « voix directe », se sont produits un peu partout; assez souvent, dans ces circonstances, les entités qui se communiquaient s'exprimaient en des langues et des patois complètement ignorés du médium, quoique l'expérimentateur avec lequel les « voix » causaient les connût bien. En présence de tels phénomènes, l'impuissance de la « cryptomnésie » parut évidente aux yeux de tout le monde; sa défaite parut inévitable. Mais dans le camp des adversaires on ne tarda guère à avoir recours à de nouveaux moyens ; on échafauda une autre hypothèse plutôt large, selon laquelle le médium captait la langue qu'il employait dans la subconscience du consultant. J'avais répondu aux personnes qui soutenaient cette hypothèse, en démontrant l'absurdité de celle-ci — et ceci en me fondant sur deux considérations de nature décisive. La première est icelle-ci : que la structure organique d'une langue est une pure abstraction, et que, par conséquent, on ne peut la voir ni la percevoir, dans le cerveau des autres. La deuxième est que certaines expériences hypnotico-somnambuliques démontraient par des faits que la pratique démentait la théorie.

Il y eut des négateurs qui se rendirent compte de la force de ces argumentations ; alors, en subtilisant plus que jamais, ils tentèrent de tourner la difficulté en proposant une autre hypothèse d'une extension encore plus vaste, selon laquelle on devait supposer qu'en ces contingences l'expérimentateur conversait avec sa propre personnalité subconsciente extériorisée. Aussi, dans cette circonstance, j'ai fait remarquer que cette belle découverte ne pouvait être admise, parce que, pour extérioriser et vitaliser son « double » il faut posséder des facultés médiumniques d'une haute puissance, et que le sujet « dédoublé » soit soumis au sommeil somnambulique ; tandis que les nombreux consultants qui avaient causé avec les personnalités médiumniques en langues inconnues au médium n'étaient point des médiums et par conséquent ne pouvaient pas se « dédoubler » ; ils ne tombaient pas en sommeil, et n'étaient pas en état de dédoublement. Ces argumentations étaient aussi irréfutables, mais je ne crois pas qu'elles auraient suffi à démolir le misonéisme de certains adversaires de parti-pris.

Heureusement, à couper court avec les discussions inutiles, se sont manifestées des « voix directes » qui ont parlé en des langues ignorées du médium et des assistants. C'étaient enfin les faits qui se chargeaient de



démontrer sans appel aux négateurs que la subconscience du médium demeurait étrangère aux phénomènes de xénoglossie, que la subconscience des assistants y demeurait plus étrangère encore, et que la plaisante hypothèse du consultant qui se dédoublait et causait avec sa propre subconscience extériorisée, constituait une fable bonne pour des enfants.

Cette fois, en somme, on était parvenu à prouver, d'après les faits, d'une manière décisive, que les hypothèses imaginées avec tant de fertilité inventive, par les « animistes à outrance » étaient plutôt gratuites, fantaisistes, dénuées de tout fondement dans la pratique. Or, comme les défenseurs de l'hypothèse spirite l'avaient toujours pensé et démontré, je me flatte que cette triomphale attestation de leur bon sens pratique ait pu au moins servir à apprendre quelque chose aux négateurs. D'autant plus que leur méthode favorite de forcer constamment la capacité explicative des hypothèses légitimes, jusqu'à des extrémités absurdes et impossibles, constitue une méthode erronée, anti-scientifique, ultra-sophistique, démentie en outre par les modalités avec lesquelles se produisent les faits ; et, par conséquent, qu'ils donneraient une preuve de vraie sagesse en y renonçant à l'avenir, en hommage au sérieux des recherches métapsychiques et au sens commun. Pour le moment, au contraire, si quelqu'un fait de justes objections contre l'amplification énorme conférée par les « aprioristes » aux hypothèses de la cryptomnésie, de la paramnésie, de la cryptesthésie, de la télépathie, des personifications subconscientes, ils répondent invariablement par l'argumentation habituelle erronée que, « n'étant pas possible d'assigner des limites aux facultés normales subconscientes, il était légitime d'en forcer la capacité explicative, même jusqu'à des extrémités invraisemblables, avant d'avoir recours à des hypothèses qui supposent des interventions étrangères à l'humanité. » Or on a vu que, dans les cas analogues à celui que nous venons d'examiner, et dont nous avons apporté auparavant d'autres exemples très efficaces, les faits se chargeaient de circonscrire dans les limites dues la capacité des facultés et des potentialités subconscientes. A cet égard, il me faut remarquer que ce même fait se réalise dans toutes les autres branches de la Métapsychique, pourvu qu'on ait la patience d'examiner et comparer un nombre suffisant d'épisodes. Il reste donc entendu que la prétendue supposition justificatrice, mise en avant par les opposants, est sophistique, insoutenable ; que les facultés supra normales de la subconscience peuvent parfaitement être délimitées dans leur capacité explicative, et qu'on ne peut absolument pas éviter d'aboutir à des interventions étrangères à l'humanité dans l'interprétation synthétique des manifestations métapsychiques.

En revenant à l'épisode en question, j'observe d'abord qu'il doit être classifié parmi les cas de xénoglossie parmi lesquels la langue parlée par l'entité qui se communiquait était ignorée de tous les assistants. En effet, dans la séance où l'on mit en action un disque phonographique pour la réception d'un message de Confucius, le professeur Whyman n'était pas présent. Il est donc entendu que, aussi pour le cas dont il s'agit, il n'y a aucune possibilité que le médium ait puisé la langue chinoise dans la subconscience du consultant, ou que ce dernier ait causé en langue chinoise avec sa propre subconscience extériorisée.

Ceci dit, il importe de signaler le grand intérêt théorique en sens spiritualiste, de l'autre circonstance, de l'entité médiumnique qui affirmait être Confucius, qui a

récité intégralement une poésie publiée par Confucius lui-même en son vivant, et en a donné la version correcte, de manière à rendre à ces vers le sens qu'ils avaient perdu. J'ai déjà eu l'occasion de faire remarquer, à ce propos, l'historiette comique d'un critique spiritophobe nord-américain, qui a cru résoudre ce problème embarrassant, en déclarant que la personnalité subconsciente de Valiantine s'était transférée en Chine et avait puisé la version exacte des vers dans la subconscience de quelque lettré chinois, pour revenir ensuite, avec une rapidité foudroyante, et remettre le résultat de son butin aux expérimentateurs. Or, même si l'on voulait accueillir un instant cette sottise hypothèse, à titre de concession extrême à l'ardente imagination des négateurs, même ainsi, l'hypothèse en question ne saurait être applicable à l'épisode dont nous nous occupons, parce qu'il n'existe en Chine, pas plus qu'ailleurs, un seul lettré connaissant la version originale de cette poésie. De même, il n'existe personne qui ait proposé une version suffisamment intelligible de ces vers. Le seul qui s'est essayé à en éclaircir la signification, sans toutefois s'éloigner des paroles du texte, a été le professeur James Legge, et la traduction anglaise de ces vers — telle qu'elle est reproduite dans la revue *Psychic Science* — est justement celle du professeur Legge, qui est quand même très obscure, et ne présente rien de commun avec la version vraiment spontanée, rationnelle, originale qu'en avait donné l'entité disant être Confucius. Je répète donc que pas même l'hypothèse fantastique du critique nord-américain ne suffirait à expliquer le phénomène très important que nous examinons.

Il s'ensuit que cet incident, considéré en même temps que l'autre, où nous voyons l'esprit qui se communiquait parler la langue chinoise, alors que aucune personne connaissant cette langue n'était présente, constitue un groupe de deux incidents qui portent rationnellement à conclure que, si l'on veut expliquer la genèse de cette troublante manifestation, on est forcé d'admettre l'intervention réelle sur place d'une entité spirituelle d'un décédé; ayant connu en vie la langue chinoise et la poésie de Confucius. En somme, tout concourt à démontrer que le professeur Mead avait raison lorsqu'il faisait noter que, si l'entité qui s'est manifestée n'était pas Confucius, elle devait être celle d'un profond orientaliste européen, ou bien celle d'un lettré du Céleste Empire. Cependant ce jugement demanderait à être complété en observant que, en de telles contingences, le lettré ou l'orientaliste auraient dû vivre à une époque où la poésie dont il s'agit était connue dans sa version originale. Si l'on voulait écarter cette supposition, on devrait dire que, si la personnalité médiumnique qui s'est communiquée est parvenue à accomplir sa mission élevée de fournir aux vivants une excellente preuve en faveur de la survivance de l'âme, c'est parce qu'elle se trouvait en des conditions de « rapport psychique » avec la haute entité spirituelle de Confucius.

Laissons maintenant l'épisode de xénoplossie chinoise. Il nous reste à commenter brièvement l'autre épisode analogue dans lequel une de nos chères connaissances des séances de Millésimo, l'« esprit-guide » Cristo d'Angelo, s'est exprimé en langue italienne et en patois sicilien.

Ainsi que je l'ai fait noter en une autre occasion, avant même que le marquis Centurione se rendît à Londres pour assister à quelques séances expérimentales

de Valiantine, Cristo d'Angelo s'était déjà manifesté dans ces séances, en s'exprimant en italien, langue ignorée de tous les assistants ; n'étant ainsi compris de personne, il avait dû se résigner à donner des preuves de l'existence indépendante de son individualité spirituelle en chantant des couplets de chansons populaires siciliennes ; jusqu'à l'arrivée du marquis Centurione qui lui procura la possibilité d'exprimer librement sa pensée.

Il faut préciser que ces dernières expériences de New -York nous apprennent que le même Cristo d'Angelo, continuant à ignorer la langue anglaise d'une manière si totale qu'il ne parvenait même pas à la comprendre, plaça cette fois ses espoirs en une dame espagnole, dont il parvenait à se faire comprendre, et qu'il comprenait à son tour, grâce à la grande affinité existant entre ces deux langues. On a pu voir toutefois qu'il avait fini par exhorter cette dame à étudier la langue italienne pour leur permettre de causer plus facilement ensemble.

Il est clair que ces circonstances revêtent une immense valeur théorique. Si Cristo d'Angelo, humble berger sicilien, non seulement ne parvient pas à parler d'autre langue que la sienne, mais ne peut pas davantage comprendre l'anglais, qui était pourtant la langue maternelle de son médium, cette éloquente preuve négative suffit à elle seule à déterminer la plus éclatante banqueroute de l'hypothèse des « personnifications subconscientes ». Comment imaginer une « personnalité subconsciente », émergée de la mentalité d'un médium nord-américain, et qui ne parvient pas à comprendre la pensée de son médium parce que celui-ci s'exprime dans sa langue maternelle ? Et par contre, comment imaginer qu'un médium ne parvient pas à comprendre la pensée de sa propre personnalité subconsciente extériorisée, parce que celle-ci s'exprime en une langue étrangère qu'il ne connaît pas ? Il faut en convenir : on ne saurait imaginer une preuve plus décisive que celle-ci pour démontrer que l'hypothèse des « personnifications subconscientes » n'est pas applicable à un grand nombre de personnalités médiumniques ; en d'autres termes, on ne saurait imaginer une preuve meilleure que celle-ci pour démontrer que la personnalité médiumnique de Cristo d'Angelo est absolument indépendante de la personnalité psychique du médium Valiantine. Ceci dit, et à titre de conclusions générales, je ferai remarquer que dans mes commentaires à l'épisode de Confucius, je m'étais proposé surtout de mettre en évidence le fait que toutes les hypothèses, imaginées jusqu'ici par les négateurs afin d'attribuer à la subconscience du médium et des assistants l'intelligence et les connaissances montrées par les personnalités médiumniques, étaient définitivement démenties et démolies par la circonstance que les personnalités médiumniques dont il s'agit parlaient des langues inconnues au médium et aux assistants. En outre, dans l'épisode en question, on remarquait l'observation complémentaire et hautement significative d'une personnalité médiumnique qui disait être un personnage chinois, et qui donnait la version correcte d'un petit poème publié de son vivant par ce même personnage — version ignorée de toute personne vivante.

Par les commentaires dont j'ai fait suivre l'autre épisode de Cristo d'Angelo, j'ai voulu surtout faire ressortir le fait, que l'hypothèse des « personnifications subconscientes » est légitime dans les limites qui doivent lui être assignées (elles sont tracées par les phénomènes des « objectivations des types » par suggestion hypnotique) ; mais qu'elle ne peut certainement pas être appliquée à la

personnalité médiumnique dont il s'agit. En effet, non seulement elle s'exprime en une langue et en un patois ignorés du médium et des assistants, mais au surplus, elle ne parvient même pas à parler et à comprendre la langue maternelle du médium. Je me flatte qu'en présence de preuves tellement irréfutables, nos contradicteurs eux-mêmes devront reconnaître que cette fois, ils se trouvent rejetés aux antipodes de toutes les hypothèses explicatives naturelles, selon lesquelles les personnalités médiumniques devraient toutes être considérées comme de simples « personnifications subconscientes », qui dépendraient, par leur intelligence, par leur savoir, ainsi que par les renseignements personnels donnés, des consciences du médium et des assistants.

En ces conditions, on ne peut que se demander : Qu'est-ce qu'on pourrait encore exiger, à un point de vue rigoureusement scientifique, pour reconnaître que les personnalités médiumniques dont il s'agit sont intellectuellement indépendantes du médium et des assistants ? — Je l'ignore ; et par conséquent j'attends que mes contradicteurs me l'apprennent.

#### IVe Catégorie

##### Cas de xénoglossie avec écriture directe

Dans cette classification, le phénomène de l' « écriture directe » n'est pas précisément celui connu de tout le monde, dans lequel on obtient des écritures ou des messages à distance sur des feuilles de papier marquées par les expérimentateurs et déposées au milieu du cercle avec un crayon ; ou bien celui dans lequel on obtient des écritures ou des messages à l'intérieur de deux ardoises spéciales, encadrées, superposées et scellées l'une à l'autre, sous la garantie de cachets de cire. Dans notre cas, au contraire, il s'agit de mains matérialisées qui écrivent directement leur message, ou de fantômes matérialisés qui en font autant.

Naturellement les cas de cette sorte sont rares ; en outre, ceux que l'on peut citer sont connus de tous ceux qui s'occupent de métapsychique. Cependant, je ne puis me passer de les résumer ici.

XXXII<sup>e</sup> Cas. — Je ne rapporte qu'un seul épisode de cette espèce, extrait des expériences classiques et bien connues du banquier nord-américain F. Livermore avec le médium Kate Fox ; expériences dans lesquelles s'est matérialisée la femme décédée de l'expérimentateur qui écrivit, entre autres choses, à plusieurs reprises de longs messages à son mari en langue française — langue qu'elle possédait parfaitement en vie, mais que le médium ignorait complètement. Je commence par prévenir que, dans le récit qui suit, M. Livermore néglige de répéter l'information, trop habituelle pour lui, qu'il s'agissait d'un message en langue française.

Le banquier expérimentait dans son bureau, presque toujours seul avec le

médium dont il tenait constamment les deux mains serrées dans les siennes ; les phénomènes se produisaient à la lumière suffisante de globes lumineux d'origine médiumnique.

Je tire cet épisode du large résumé qu'en a fait M. Epes Sargent dans son livre : *Planchette, The Despair of Science* (page 62), en reproduisant les parties essentielles des comptes rendus de M. Livermore. Ce dernier écrit donc :

18 août 1861 (8 h, du soir). — Je suis seul avec le médium. L'air est lourd et chaud. Comme d'habitude, j'ai visité soigneusement la chambre, j'ai fermé la porte à double tour, j'ai mis la clé dans ma poche, et me suis assuré de tout.

Après une demi-heure d'attente tranquille, nous avons vu surgir du sol une grosse lumière sphéroïdale, complètement entourée de voiles et qui, après s'être élevée au niveau de nos fronts, alla se placer sur la table...

Les coups ont alors dicté : « Remarquez que, cette fois-ci, nous sommes intervenus sans provoquer de bruit. » En effet, toute apparition de lumière était généralement précédée d'une série de crépitations, de clapotis, de coups énergiques, accompagnés de mouvements violents et de transports d'objets, tandis qu'en cette circonstance le phénomène se déroula dans le calme le plus parfait...

L'idée me vint que cette séance pouvait être destinée à des buts spéciaux et que, par conséquent, je devais renoncer à des manifestations de ma femme. J'avais à peine formulé cette pensée, que je vis la lumière s'élever, devenir brillante, et en même temps apparut devant moi une tête coiffée d'un bonnet blanc, orné tout autour de broderie. C'était une tête sans traits. A cette vue, je demandai que pouvait bien signifier cette manifestation. On me répondit typtologiquement : « Lorsque j'étais malade... » J'ai alors compris ! Le bonnet apparu était la reproduction exacte d'un bonnet très spécial que ma femme portait au cours de la maladie dont elle est morte.

J'avais apporté avec moi quelques feuilles de papier, plus grandes que d'habitude, tout à fait différentes de celles que j'avais employées jusqu'à ce jour; j'y avais mis des signes spéciaux. Je les ai déposées sur la table, d'où elles furent retirées pour reparaître près du parquet, suspendues à trois ou quatre pouces du tapis. Je ne pouvais pas en juger d'une manière exacte, parce que la lumière n'éclairait brillamment que la surface de la feuille, ainsi qu'un rayon de trois ou quatre pouces de chaque côté; ou plus précisément, parce que la feuille seule constituait le centre de la lumière spirite, tout l'espace éclairé mesurant un pied de diamètre.

Tout à coup vint se poser sur cette feuille une main imparfaitement conformée, qui serrait entre ses doigts mon petit porte-crayon en argent. Cette main commença à se mouvoir doucement sur la feuille, de gauche à droite, à la manière de ceux qui écrivent; quand elle parvenait au bout d'une ligne, elle revenait en arrière pour en commencer une autre.

On nous engagea à ne pas regarder avec trop d'insistance le phénomène, mais seulement pendant quelques secondes chaque fois, afin de ne pas déranger par nos regards la force en action; mais, comme le phénomène se prolongea pendant presque une heure, cette observation n'empêcha point nos

regards de suivre les mouvements de la main fantomale.

La main qui écrivait ne resta normalement conformée que durant quelque temps; elle se réduisit ensuite à un amas de substance obscure, de proportions un peu inférieures à celles d'une main normale; toutefois elle continuait à diriger le crayon, et quand elle parvint au bas de la feuille, elle la retourna, en commençant à écrire au verso. La manifestation terminée, les feuilles, que j'avais fournies et marquées, me furent rendues, couvertes des deux côtés d'une écriture menue.

...Il est clair qu'en de pareilles circonstances, il n'y avait aucune possibilité de fraude; je serrais de mes mains les deux mains du médium; la porte était fermée, j'en gardais la clef dans ma poche; j'avais pris au préalable toutes les mesures de précaution possibles.

Comme on peut voir, le banquier Livermore savait se prémunir contre toute possibilité de tromperie. Mais parmi toutes les mesures qu'il adopta dans ce but, celle qui suffît, à elle seule, à écarter toute forme de fraude, consiste dans la circonstance que l'expérimentateur tenait constamment les deux mains du médium serrées dans les siennes. Il est manifeste qu'en ces conditions la fraude est impossible ; d'autant plus si l'on songe que M. Livermore expérimentait chez lui, et que les phénomènes se produisaient dans une lumière suffisante, généralement d'origine médiumnique, mais parfois d'origine terrestre ; c'était, la plupart du temps, la lumière d'une allumette en cire, ou le faisceau lumineux d'une lanterne sourde.

Les mesures constantes de contrôle que je viens d'indiquer sont confirmés par les témoignages des autres quatre expérimentateurs éventuels, parmi lesquels le docteur Gray et le sceptique Mr. Grote.

Au point de vue où nous nous plaçons, on pourrait objecter que la langue française est trop universellement connue pour constituer une bonne preuve de xénoglossie. Cette objection ne me paraît toutefois pas fondée, étant donné que le médium ignorait complètement la langue française (ce dont on ne saurait douter, si l'on songe à ses humbles origines dans un obscur village nord-américain); le phénomène peut donc sembler moins impressionnant que s'il s'était produit en langue chinoise, arabe ou turque, mais il a pratiquement la même valeur. En outre, dans le cas dont il s'agit, il ne faut pas oublier que cette fois ce n'était pas le médium qui écrivait en une langue qu'il ignorait ; c'était une main matérialisée à un mètre de distance de lui, visible dans, la lumière, et au surplus mal conformée, qui en dernier lieu se réduisit à un petit amas de substance fluide ; transformation phénoménique importante, parce qu'elle ne pourrait être imitée frauduleusement. Il s'ensuit que ces modalités de réalisation du message en une langue ignorée, augmentent la valeur théorique du phénomène, en montrant plus nettement sa genèse spirite.

J'ai dit que les phénomènes se produisaient parfois à la lumière d'une allumette en cire, ou sous le faisceau lumineux d'une lanterne sourde. A ce propos, je ne puis m'empêcher de reproduire ici les considérations qui m'ont été suggérées, en une autre occasion, par les mémorables séances en question, dans lesquelles le fantôme qui se matérialisait était celui de Benjamin Franklin. Je reproduis ces

considérations de mon livre : A Propos de l'Introduction à la Métapsychique Humaine, page 152. Voici comment je m'exprimais alors :

Il est bien de faire ressortir le fait si impressionnant, que l'esprit de Franklin, après être parvenu à se faire voir à la lumière d'une allumette en cire — c'est-à-dire à la lumière terrestre, si nuisible aux formes matérialisées — a transmis le message suivant : « Mes chers enfants, après cette dernière preuve, le monde pourrait-il douter encore ? C'est pour le convaincre que nous travaillons tant. » Dans une autre circonstance, après avoir permis que le faisceau lumineux d'une lanterne fût tourné en plein sur lui, de manière à le désintégrer rapidement, il dicta cet autre message : « Cela aussi, mon enfant, est pour le bien de l'humanité. Ce n'est que dans ce but que j'emploie mon activité et que je travaille. » Quelles tristes considérations ces nobles paroles ne suggèrent-elles pas ! Elles nous montrent, en effet, que le fantôme matérialisé de Benjamin Franklin, dès l'an 1861, jugeait que les preuves qu'il avait fournies à l'appui de la survivance de l'esprit humain, devaient rationnellement suffire pour enlever aux vivants tout doute au sujet de l'avenir dans l'Au-delà; il ajoutait qu'il se pliait avec d'autres esprits à la tâche si ardue de se manifester et se matérialiser, rien que dans le but de fournir au monde ces preuves capitales. On ne peut nier que la série entière des expériences dont il s'agit, qui se sont prolongées durant cinq ans, devraient rationnellement suffire à fournir la preuve expérimentale de la survivance de l'esprit humain. Mais soixante-cinq ans se sont, hélas ! écoulés depuis la date de ces mémorables expériences, et non seulement le monde n'est pas encore convaincu, mais dans le cercle même des personnes qui étudient les manifestations métapsychiques, on continue plus que jamais à discuter et à se chamailler à ce sujet. Et ceci, bien qu'une masse de faits tout aussi merveilleux que ceux fournis par la personnalité spirituelle de Benjamin Franklin, se soit rapidement accumulée. On doit donc reconnaître que Franklin a trop compté sur les facultés rationnelles de l'homme, sans songer qu'elles sont souvent obscurcies par le brouillard des idées préconçues et par le misonéisme qui caractérise surtout les hommes de science; misonéisme qui rend ces derniers toujours prêts à accueillir toute hypothèse gratuite et absurde s'harmonisant avec leurs préjugés, et à répudier aveuglément une vérité manifeste et incontestable, si celle-ci contraste avec ses préjugés invétérés. Franklin, malheureusement, n'avait pas tenu compte de ce qu'on appelle la « crédulité des incrédules », qui est infiniment plus aveugle et tenace que la « crédulité des âmes simples ». Pour la combattre, pour la vaincre, les faits sont insuffisants, ainsi que les procédés scientifiques et l'analyse comparée, appliquée à un grand nombre de faits ; la convergence admirable de toutes les preuves dans le sens des interprétations spiritualistes des faits est elle-même insuffisante. Que demande-t-on alors ? Voici : il n'y a, il ne peut y avoir que l'œuvre du temps qui soit capable d'en triompher; la dramatique histoire de tous les précurseurs le démontre de cent manières différentes, Dans un siècle, l'humanité civilisée reconnaîtra, sans d'autres discussions, la grande vérité qui, aujourd'hui, coûte tant d'amertume à ceux qui la défendent.

XXXIII<sup>e</sup> Cas. — Dans l'épisode suivant, la main matérialisée écrit un message en grec ancien, langue ignorée du médium qui était Slade.

J'extraits ce cas d'un article de M. Gabriel Delanne, paru dans la Revue Scientifique et Morale du Spiritisme (1910, page 2). L'expérimentateur et rapporteur était le diplomate nord-américain bien connu Robert Dale Owen. auteur de deux ouvrages classiques sur les phénomènes psychiques. Il écrit :

Le lundi 9 février 1874, à sept heures et demie de l'après-midi, je me rendis chez le docteur Slade, Fourth Avenue, 413, New York. Je le trouvai libre et je tins une séance dont je me rappellerai toute ma vie. Elle eut lieu dans un arrière-salon, sans autre assistant que moi. Les portes étaient closes et fermées à clef. Un bec de gaz suspendu au-dessus de la table donnait assez de lumière pour rendre nettement visibles tous les objets qui se trouvaient dans le salon. Nous prîmes place devant une table sans tapis, ayant cinq pieds sur deux et demi. Slade occupait un bout, et moi l'un des côtés, près de lui. Les mains de Slade restèrent sur la table pendant toute la séance...

Quelques minutes plus tard, je sentis comme un frôlement, pareil à celui d'une main, sur l'un de mes genoux et cela fixa mon attention, car ce toucher était incontestablement très net.

Puis une main tenant un crayon parut, s'avançant doucement au-dessus de mes genoux et se glissant peu à peu sur l'ardoise. Cette main ressemblait en tous points à celle d'une statue de femme, en marbre, autant par ses dimensions que par sa forme et sa couleur. Les doigts étaient déliés et tout l'ensemble était moulé délicatement. Elle était détachée et se terminait en vapeur au niveau du poignet. Elle commença à écrire au milieu de la feuille et continua mes yeux, pendant deux ou trois minutes, ne s'arrêtant qu'au bas de la page. Elle glissa ensuite doucement sous la table, emportant le crayon avec elle.

Suivit ensuite un intervalle d'environ cinq minutes; puis apparut une seconde main, notablement plus petite que la première, mais lui ressemblant beaucoup comme couleur et élégance de formes. Cette main s'avança jusqu'au haut de la feuille de papier, écrivit comme l'avait fait la première et pendant le même temps, puis disparut doucement comme la précédente. Je la vis même plus nettement que la première, parce qu'elle écrivit en dehors de l'ombre projetée par le plateau de la table et directement en pleine lumière du gaz...

Lorsque j'en vins à examiner l'écriture dont j'avais vu l'exécution, je trouvai que le premier document était écrit en anglais, constituant un message sans importance, signé du nom de la femme décédée ? du Dr Slade. L'écrit exécuté le dernier, mais qui tenait le haut de la feuille de papier, intitulé en anglais : « Loi d'Amour (Mathieu, vers. 43-45 ») était en grec.

Ma connaissance du grec, déjà fort rudimentaire quand je quittai le collège, est devenue, après un demi-siècle, à peu près nulle, au point que je pus à grande peine traduire un mot par-ci par-là. Je soumis donc l'écrit à deux des meilleurs élèves en grec de l'Université de Harvard, et j'acquis de leur part la confirmation que, suivant mon opinion, le message était bien écrit en langue grecque très correcte et ils remarquèrent seulement l'oubli de quelques accents et de quelques signes. Le texte obtenu médiumniquement était l'original des trois versets bien connus, que je reproduis ici, après révision :

« 43 — Vous avez entendu que l'on a dit : Vous aimerez votre prochain et vous



haïrez votre ennemi.

« 44 — Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis; bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent.

« 45 — C'est ainsi que vous serez les enfants de votre Père qui est aux Cieux; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il répand sa pluie sur les justes et sur les injustes.

« C'est vraiment la Loi d'Amour. »

Dale Owen termine son récit par ces mots :

Je n'ajoute aucun commentaire et rappellerai seulement aux lecteurs :

Que la séance eut lieu en pleine lumière ;

Que la feuille de papier est restée en ma possession depuis le moment où je la reçus et l'examinai jusqu'à la fin de la séance, et qu'elle n'est jamais sortie de mes mains ;

Que, à l'appui de la réalité du phénomène, j'ai le témoignage des deux sens : celui du toucher, et le meilleur et le plus convaincant de tous, le témoignage de ce que le vieux poète appelle « les yeux dignes de foi ».

Etant donné l'éminente personnalité de M. R. Dale Owen, ainsi que les conditions de lumière dans lesquelles les phénomènes se sont déroulés, ce n'est vraiment pas le cas de s'arrêter à discuter l'authenticité des faits. Tous ceux qui possèdent quelque expérience personnelle des phénomènes de matérialisation, seront frappés par l'observation de Dale Owen : « C'était une main de femme, mais elle paraissait en marbre. » Il en est bien ainsi ; cette remarque parle en faveur de la sincérité du phénomène, parce que les mains matérialisées, en des conditions d'isolement, paraissent d'une blancheur de marbre, et si elles ne se mouvaient pas, si elles ne touchaient pas, ne serraient pas, n'écrivaient pas, on pourrait les croire détachées d'une statue. Pour ma part, j'ai eu l'occasion de faire cette observation aussi relativement à des fantômes matérialisés vus en pleine lumière d'une flamme à gaz, avec manchon Auer, dans une mémorable séance avec Eusapia, Palladino, à laquelle assistait le professeur Henri Morselli. Dans cette circonstance les fantômes se matérialisaient dans l'obscurité du cabinet, dont ils ouvraient ensuite les rideaux, en se montrant en pleine lumière, se mourant, agissant. Leurs visages apparaissaient animés et vivants mais, de même que les mains, ils étaient d'une blancheur de statue. Je remarquerai que l'on voyait simultanément le médium, lié par le professeur Morselli sur un lit de camp par les mains, les pieds et le buste.

En revenant au phénomène de xénoglossie, au sujet du cas rapporté, il s'agit cette fois de la transcription du texte grec de l'Evangile de Saint Matthieu ; ce qui rappelle un phénomène analogue cité précédemment, et qui a été examiné par le professeur Richet. Dans cette dernière circonstance il s'agissait de phrases grecques, tirées de dictionnaires et livres grecs, dans l'Evangile de Saint Jean, mais qui s'adaptaient à des situations du moment ; dans le cas exposé par Dale Owen la même chose se produit, parce que la personnalité qui se communiquait donna d'abord en anglais le titre du sujet qu'elle se proposait de traiter, c'est-à-

dire « La Loi d'Amour », pour donner ensuite les trois versets de l'Évangile qui contiennent la citation annoncée. Il faut donc en déduire que, dans les deux cas, les personnalités qui se communiquaient connaissaient la signification des phrases grecques rapportées, tandis que dans les deux cas les médiums ignoraient le grec. Si l'on voulait expliquer le phénomène par les pouvoirs de la subconscience — qui, dans cette circonstance, consisteraient dans la « lecture à distance en des livres fermés » (télesthésie) — il faudrait quand même se demander comment il est possible que la subconscience de deux médiums, ignorant le grec, ait pu choisir à distance, en des livres grecs, les phrases qui leur convenaient, ce choix sous-entendant la compréhension du sens de ces passages. Comment concilier ces conclusions avec le fait que les médiums ne connaissaient pas la langue grecque ? — Il est clair que cette conciliation serait impossible si l'on prétendait expliquer les faits par les pouvoirs de la subconscience, tandis que la conciliation serait parfaite si l'on admettait l'intervention d'entités spirituelles étrangères aux médiums. Cette dernière interprétation pourrait paraître arbitraire, s'il n'y avait pas d'autres modalités de phénomènes de xénoglossie ; mais comme on connaît un grand nombre de phénomènes de cette espèce, qu'on ne saurait interpréter que par l'hypothèse spirite, il s'ensuit que le fait d'appliquer celle-ci aux cas dont il s'agit n'a rien d'arbitraire et constitue par contre une interprétation synthétique de l'ensemble des faits.

XXXIV<sup>e</sup> Cas. — A propos du cas que je me dispose à relater, il me faut rappeler plus que jamais ce que j'ai dit dans l'introduction de cet ouvrage, relativement à l'embarras dans lequel je me suis trouvé en ordonnant cette classification. Il s'agit de ceci : un certain nombre de cas classiques de xénoglossie sont bien connus de tous ceux qui s'occupent de métapsychique ; cependant il m'était impossible de les négliger dans cette première classification des phénomènes de cette nature.

Ainsi, la plupart de mes lecteurs connaissent déjà le cas du fantôme matérialisé de « Népentès », obtenu par la médiumnité de Mme Elisabeth d'Espérance ; ils n'auront qu'à sauter les quelques pages qui le contiennent. Comme je l'ai déjà cité, pour ma part, en deux autres de mes ouvrages, le mieux que j'ai à faire c'est de reproduire ici le récit que j'en ai donné dans le livre : A propos de l'Introduction à la Métapsychique Humaine, déjà cité, en le faisant suivre de quelques nouveaux commentaires.

A la page 183 du livre en question, je m'exprimais dans les termes suivants :

Poursuivant mon exposé des cas remarquables de fantômes complètement matérialisés, j'observe que le troisième cas classique de ce genre est celui de la céleste « Népentès », fantôme qui se manifesta au cours d'une série spéciale d'expériences où intervint la médiumnité de Mr d'Espérance. En cette circonstance se produisit un fameux incident, théoriquement très important, c'est-à-dire que le fantôme, qui déclarait être celui d'une femme ayant vécu à l'époque héroïque de l'ancienne Grèce, écrivit de sa main un message en grec ancien, dans le carnet de l'un des expérimentateurs. La valeur théorique de cet incident est accrue de beaucoup par l'heureuse considération qu'aucun des assistants ne

connaissait la langue grecque ancienne.

Les origines de ces mémorables séances sont bien connues. Un groupe d'éminents expérimentateurs norvégiens, parmi lesquels se trouvaient des professeurs d'Université, des hommes de lettres, des médecins, des magistrats, des pasteurs luthériens, dans le but de s'assurer à quel point les conditions de préparation physique des assistants influent favorablement sur la production des phénomènes, se proposa de s'abstenir durant six mois de toute boisson alcoolique, du tabac et d'autres drogues analogues, en vue de commencer, après le troisième mois, une série de douze séances auxquelles on ne devait admettre aucune autre personne, et auxquelles chacun s'était engagé formellement à assister sans interruption.

Des représentants des deux sexes se trouvaient en mesure égale dans le groupe, qui était composé d'une trentaine de personnes.

Lorsque le cours des séances fut terminé, plusieurs parmi les expérimentateurs en publièrent des comptes rendus dans des livres ou opuscules. J'extrai ce qui suit du journal de la baronne Peyron (Light, 1907, p. 439), et de longues citations d'un livre : Harper i Luften, publié par un magistrat faisant partie du groupe, citations que Mme d'Espérance utilisa au cours d'une conférence. Dans la relation norvégienne, l'auteur a donné, après autorisation préliminaire, les noms de presque toutes les personnes qui assistèrent aux séances; toutefois Mme d'Espérance ne s'est pas crue autorisée à en faire autant dans sa conférence. (Light, 1903, pp. 547, 459, 571). On apprend d'après le journal de la baronne Peyron, que l'organisateur des séances fut le docteur von Bergen, investigateur psychiste bien connu; et l'on sait, d'après la conférence de Mme d'Espérance, que Herr Sjostedt fut préposé à la direction des séances. Celles-ci avaient lieu chez le professeur E...

Les dispositions prises relativement à la salle des séances furent cachées au médium, qui devait arriver de Gothemborg à Christiania. — « Je ne sais pour quelles raisons — écrit la baronne Peyron — on jugea inopportun que le médium entrât dans la salle des séances pendant la journée, de sorte que, le moment venu de nous réunir, on dut perdre beaucoup de temps à modifier les dispositions qui avaient été adoptées pour l'éclairage du local ».

Le fantôme, de « Népentès » se manifesta l'un des premiers et continua à se manifester dans presque toutes les séances. C'était une forme féminine de la plus grande beauté; elle se montrait à la lumière en même temps que le médium, qui « était éveillé et se tenait assis avec les autres personnes, hors du cabinet ». Elle se matérialisait au milieu du cercle, se conformait à tous les désirs des assistants, se prêtant tantôt à se faire photographier, tantôt à écrire sur le carnet de l'un des assistants, tantôt à laisser prendre le moulage de sa main en la plongeant dans la paraffine liquéfiée.

Ce dernier épisode est décrit de la manière suivante dans le livre : Harper i Luften :

« L'attente était impatiente et pleine d'anxiété.

— « Réussira-t-elle ? ne réussira-t-elle pas ? » se demandait chacun. Notre état d'âme fut ressenti par le médium, qui fit observer : « Ne m'adressez pas la

parole ; je dois rester tranquille ; tâchez de garder votre calme et votre sérénité ». Le léger bruit produit par la main, qui se plongeait dans le liquide et en sortait, continua durant quelques minutes dans l'ombre du rideau, tandis que nous apercevions complètement la forme blanche penchée sur le récipient. Puis Népenhès se redressa et se tourna vers nous... regardant autour d'elle jusqu'à ce qu'elle aperçut Herr E. assis derrière un autre expérimentateur qui le cachait à moitié ; alors elle s'avança vers lui, suspendue en l'air, en lui tendant un objet. — « Elle me tend un morceau de cire ! » s'écria-t-il; puis, se reprenant : « Non, c'est le moulage de sa main; celle-ci en est couverte jusqu'au poignet; elle se dissout « à l'intérieur du modèle ». Tandis qu'il parlait encore, la forme glissait tranquillement vers le cabinet, laissant le modèle de paraffine entre les mains de Herr E. — On avait obtenu enfin le modèle tant désiré ! — La séance achevée, on examina le moulage. Extérieurement, il paraissait informe, grumeleux, formé d'un grand nombre de couches superposées de paraffine ; par la petite ouverture du poignet, on apercevait à l'intérieur l'empreinte de tous les doigts d'une main extrêmement petite.

« Le lendemain, nous avons porté ce gant à un modelleur de profession (un certain Almiri), pour lui en faire tirer le plâtre. Lui et ses ouvriers regardaient stupéfaits ce modèle, et constatant qu'une main humaine, après l'avoir produit, n'aurait pu ensuite s'en dégager ils finirent par l'appeler une œuvre de sorcellerie. Quand le travail fut exécuté, nous avons tous pu admirer une main très petite et complète jusqu'au poignet, dans laquelle on observait pleinement les ongles, et où se dessinaient les lignes plus fines des jointures et de la paume. Les doigts fuselées et parfaitement conformés stupéfièrent l'artiste plus que toute autre chose et le convainquirent de l'origine supra normale du modèle, d'autant plus que les doigts se présentaient pliés de telle manière, qu'une main humaine n'aurait pu sortir de cette forme. »

La façon dont Népenhès se dématérialisait au milieu du cercle est décrite dans cet autre passage du même livre ;

« Elle restait tranquillement au milieu de nous en baissant lentement la tête, sur laquelle brillait son habituel diadème. En peu de temps, sans que l'on entendît le plus léger bruit, la surhumaine, la spirituelle Népenhès si belle, si réelle, si vivante, se dissociait, se transformait en un petit nuage lumineux pas plus grand qu'une tête humaine sur lequel brillait encore le diadème; puis cette luminosité s'effaçait, le diadème se dissolvait et disparaissait à son tour : tout était fini. »

Ces citations m'ont parues nécessaires pour permettre aux lecteurs de se convaincre, par des données suffisantes, du sérieux et de l'authenticité incontestable des expériences en question. J'arrive maintenant à l'épisode qui nous concerne et qui est décrit de la manière suivante dans le livre dont j'ai parlé :

« ...Népenhès se représenta plus belle que jamais. Avec toute l'admiration, tout le respect que je professe pour les charmantes et aimables dames de ma connaissance, je ne puis m'empêcher de répéter que mes yeux n'ont jamais vu un être comparable à cette sublime créature — femme, fée, déesse, quoi qu'elle ait été — et je ne suis, par mes paroles, que l'interprète de l'admiration générale des assistants. Apercevant Herr E., penché sur son carnet, occupé à prendre des

notes, elle resta un instant à le regarder; Herr E. l'invita alors à écrire une phrase pour lui et lui offrit le carnet et le crayon qu'elle accepta. Herr E. se leva et se plaça derrière elle, observant. Il se trouvait à côté du médium, mais un peu en arrière; nous regardions ce groupe de trois êtres avec une anxieuse attente. —: « Elle écrit » — annonça Herr E. Nous voyions les deux têtes penchées sur les doigts écrivant, dont on aperçoit distinctement les mouvements. Peu après, le carnet et le crayon furent rendus à Monsieur E., qui se rassit, triomphant. Nous examinâmes cette feuille, sur laquelle nous trouvâmes tracés des caractères grecs de forme très claire, mais inintelligibles pour tous les assistants. Le lendemain; nous les fîmes traduire du grec ancien en grec moderne; puis en notre langue. En voici le contenu : « Je suis Népentès, ton amie ; lorsque ton âme sera oppressée par trop de douleur, invoque-moi, Népentès, et j'accourrai promptement pour soulager tes peines ». — Heureux mortel ! pensions-nous tous, en félicitant M. E.

J'arrête là les citations. Avant de discuter ce mémorable épisode de xénoglossie, j'éprouve le devoir de consacrer un paragraphe à la défense de Mr. d'Espérance.

Le professeur Richet, si serein, si juste et si bien renseigné lorsqu'il prononce un jugement favorable ou défavorable sur l'honnêteté des médiums, se démontre au contraire péniblement injuste envers Mr d'Espérance. Déjà à la page 512 de son *Traité de Métapsychique* (première édition), il tombe dans l'erreur de placer Mme d'Espérance parmi les médiums professionnels, tandis qu'au contraire elle s'est toujours prêtée gratuitement, pour amour de la cause, et elle gagna sa vie en occupant la place de « correspondante » de l'importante maison commerciale « Fidler et C<sup>o</sup> », de Gothemburg (Suède). Cette erreur involontaire n'a pas grande importance ; mais lorsqu'il arrive à M. Charles Richet de faire allusion à la médiumnité de Mme d'Espérance, il ne manque jamais de manifester ses méfiances. A la page 278, en parlant du cas dont je viens de m'occuper, il remarque : « Le cas de Népentès est intéressant, mais il faut garder toutes ses réserves quand il s'agit d'expériences avec Mme d'Espérance. » Or, je répète que ces formes d'insinuations graves sont on ne peut plus regrettables, injustifiées et... même absurdes en présence des modalités avec lesquelles se réalisaient les phénomènes avec Mme d'Espérance. Effectivement, on sait que, dès les débuts de sa médiumnité, ayant connu à ses dépens les soupçons et les médisances qui guettent les médiums, par des fatalités de circonstances, elle décida de s'essayer à expérimenter avec une lumière suffisante, et, si cela n'était pas réalisable, de renoncer à tout jamais à sa médiumnité. Mais les essais ont réussi ; petit à petit les phénomènes se produisirent avec une lumière toujours plus forte, jusqu'au jour où elle parvint à exercer sa médiumnité en restant assise dans le cercle, des expérimentateurs, en tournant le dos au cabinet médiumnique, dans un milieu assez éclairé pour que l'on pût apercevoir tout objet dans la chambre, se reconnaître mutuellement, observer ce qui se passait, prendre des notes, regarder l'heure. Toutes ces conditions d'expérimentation sont remplies dans l'épisode dont nous venons de nous occuper.

En effet, les passages du récit que j'ai cités nous apprennent que la chambre était assez éclairée pour qu'il fût possible de se voir mutuellement, pour observer tout mouvement de « Népentès », pour prendre des notes. Ils nous montrent

que le médium était assis dans le cercle avec les assistants, en tournant le dos au cabinet ; ils nous montrent que Mme d'Espérance était éveillée, qu'à un certain moment elle a engagé les expérimentateurs à se tenir tranquilles, à ne pas s'agiter, à ne pas lui adresser la parole, parce qu'elle devait demeurer passive, afin de ne pas entraver la production des phénomènes. On apprend en même temps que le fantôme de « Népentès » se trouvait à côté d'elle, visible pour tous, occupé à plonger et replonger sa main dans la paraffine liquéfiée afin de satisfaire un désir des expérimentateurs. D'où était-il surgi ce fantôme matérialisé, visible simultanément au médium ? N'oublions pas que les séances avaient lieu chez le professeur E..., et non pas chez le médium. Ce n'est pas tout : la céleste « Népentès » se matérialisait et se dématérialisait au beau milieu du cercle, et une trentaine de témoins étaient là à contempler le mémorable événement ! Comment peut-on légitimement soupçonner une fraude en de pareilles circonstances ? Et s'il s'était agi d'une créature vivante s'étant introduite, on ne sait comment, dans la maison, pour passer ensuite inaperçue dans la chambre des séances, y jouer le rôle de comparse fantomatique, on ne pourrait que se demander comment cette « comparse » pouvait se matérialiser au milieu du cercle, c'est-à-dire émerger du sol comme un polichinelle de sa boîte à ressort, sous les yeux de trente spectateurs ; et surtout, se dématérialiser au milieu du cercle, c'est-à-dire se désagréger, se dissoudre, jusqu'à devenir un petit nuage d'ectoplasme, pour disparaître ensuite aux regards de ceux qui l'entouraient ? Et l'épisode de la main du fantôme qui, entourée du gant de paraffine, se dématérialise entre les mains de l'expérimentateur, en le laissant en possession du gant-moule, qui pourrait l'imiter par la fraude dans les conditions où il s'est déroulé ? Comment produire par un truc le détail du fantôme qui déambule dans la chambre, suspendu en l'air ? N'est-ce pas assez ? Il est certain que le cas complexe et merveilleux du fantôme matérialisé de « Népentès », dans lequel toutes les modalités de réalisation qui le caractérisent sont impossibles à imiter par des pratiques frauduleuses, doit être considéré comme ayant été obtenu en des conditions absolument idéales au point de vue scientifique.

Et maintenant, assuré que personne ne pourra s'élever contre moi pour me démontrer que j'ai tort ; maintenant que l'authenticité des matérialisations de « Népentès » est inébranlablement démontrée sur la base des faits, que résulte-t-il de l'épisode admirable de xénoglossie, dans lequel le fantôme en question, après avoir dit avoir vécu sur la terre du temps héroïque de l'ancienne Grèce, le confirme en écrivant en grec ancien sur le carnet d'un expérimentateur, c'est-à-dire, dans la langue qui a été la sienne, et dans une langue ignorée de tous les assistants ? Cet épisode, évidemment, revêt une valeur scientifique de premier ordre. Il démontre d'une façon incontestable et définitive que l'intervention dans les expériences médiumniques des entités spirituelles des trépassés est un fait expérimentalement constaté. Cette grande Vérité — ainsi que je l'ai dit — tardera longtemps encore à s'imposer au monde ; mais cela n'empêche pas que pour ceux qui savent, elle est déjà une vérité acquise à la science d'après les faits. S'il y a des personnes qui ne sont pas précisément de cet avis, je les invite à déclarer publiquement par quelle hypothèse naturelle, elles croient que l'on puisse parvenir à interpréter le cas de « Népentès ».

XXXV<sup>e</sup> Cas. — Ce dernier cas de cette classification est à son tour bien connu et a été aussi cité par moi dans mon livre : A propos de l'Introduction à la Métapsychique humaine.

Il est d'une date récente, parce qu'il se rapporte aux grandioses séances de matérialisation qui se sont déroulées à Varsovie, dans la « Société de Recherches Psychiques » de cette ville, avec le médium polonais bien connu, M. Franek Kluski, qui, ne l'oublions pas se prête à servir de sujet médiumnique exclusivement par amour de la science. Il est bon de remarquer aussi qu'il est, en même temps, un poète exquis, ainsi qu'un admirateur passionné des sciences naturelles. La médiumnité est héréditaire dans sa famille, et il se sent attiré à expérimenter par un vif besoin de pénétrer le grand mystère dont il est lui-même un des protagonistes, sans pouvoir s'en défendre.

Le professeur Pawloski a eu l'occasion d'assister à quelques séances chez M. Kluski et en a fait paraître le compte rendu dans le fascicule de septembre 1925 du Journal of the American Society for Psychical Research. Ce compte rendu est extraordinairement intéressant sous, différents points de vue; mais je dois me borner à en rapporter ici quelques passages ayant trait à la xénoglossie. Le professeur Pawloski synthétise dans les termes suivants ses impressions relativement aux fantômes matérialisés qui se manifestent avec Kluski :

Le détail qui frappe davantage dans les matérialisations des fantômes humains — je dirais même le détail scientifiquement le plus important — consiste dans le fait qu'ils se comportent absolument comme des personnes vivantes. Ils faisaient le tour de la chambre, prodiguaient des sourires aux expérimentateurs qui leur étaient familiers, pour montrer qu'ils les reconnaissaient ; ils regardaient avec curiosité ceux qu'ils ne connaissaient pas encore...

Dans leur manière aimable de se comporter envers tout le monde, dans l'empressement avec lequel ils répondaient aux questions, en tout ce qu'ils faisaient, se manifestait leur vif désir de nous convaincre tous du fait qu'ils étaient des entités spirituelles proprement dites, et non pas des personnalités éphémères ou hallucinatoires...

...Les fantômes qui se matérialisaient dans les séances avec Kluski sont des décédés appartenant à toutes les nationalités, et qui parlent généralement leur langue. Néanmoins, si les expérimentateurs leur adressent une demande dans une langue différente (et qui est presque toujours le polonais), ils comprennent parfaitement. On pourrait croire qu'ils possèdent la faculté de lire la pensée dans la mentalité des assistants, puisqu'il n'est pas nécessaire d'exprimer ses désirs, ou de leur poser des questions pour en obtenir une réponse, ou en être exaucé en ce qu'on désire. Il suffisait de penser à ce que l'on voulait que le fantôme fît, pour que celui-ci y consentît; à moins qu'il ne consentît pas et qu'il répondît par un refus. En effet, les fantômes refusent parfois d'obtempérer aux requêtes des expérimentateurs; ou bien ils expliquent qu'ils ne peuvent pas réaliser un phénomène donné, en promettant toutefois d'essayer en d'autres circonstances. Tous les fantômes ne sont pas en mesure de parler ; ils communiquent alors au moyen de coups ; ce qui est un procédé plus long et ennuyeux. Quand ils parlent,

la voix résonne parfaitement nette, et avec un timbre sonore normal ; mais on dirait qu'elle résonne comme un murmure... fort. Si l'on observe la vivante expression de leur physionomie quand ils parlent, on reste convaincu de leur individualité. Dans une des circonstances, et tandis que se matérialisait la personnalité d'un Turc (qui était connu des autres expérimentateurs), j'ai été à même de lire nettement sur son visage les sentiments qui l'animaient quand il remarqua sur mes propres traits l'expression de stupeur et de satisfaction que son apparition avait produite sur moi. Il était venu vers moi en me saluant en turc par ces mots : « Chokyash Lebistan ! » Voyant que je ne comprenais pas, il répéta avec une certaine emphase les mêmes paroles, en me souriant aimablement. Nous autres, Polonais, nous éprouvons un sentiment de grande sympathie pour la nation turque ; ce qui fait que, ne comprenant rien de ce qu'il disait, je répondis par l'exclamation : « Vive la Turquie ! » Je m'aperçus aussitôt qu'il avait compris, parce qu'il me sourit de nouveau ; ses yeux brillaient de joie et il applaudit en battant des mains. Après cela, il s'inclina, nous saluant encore, et se retira. Ma courtoisie lui avait procuré un instant de satisfaction patriotique. Je pris aussitôt note de la phrase qu'il avait prononcée. Le lendemain, j'allai chez une personne connaissant la langue turque pour me la faire traduire; j'appris ainsi que la phrase signifiait : « Vive la Pologne ! ».

La plus rare, et probablement la plus élevée des formes de matérialisation obtenues par Kluski, forme que j'ai vue deux fois, est une figure solennelle de vieillard complètement lumineux. On croirait voir un phare lumineux. On m'a dit qu'il visite souvent le cercle. La lumière qui se dégage de son corps est assez intense pour éclairer tous les assistants, et même les objets les plus éloignés de la chambre. Les centres de plus grande luminosité sont, chez lui, la région du cœur et la paume des mains.

Dans les séances avec Kluski, la table médiumnique derrière laquelle est étendu le médium, est placée dans un coin de la chambre. Le fantôme lumineux parut un jour au centre, à une certaine distance de nous; il portait sur la tête un chapeau conique et était revêtu d'un longue robe, abondamment drapée. Il s'avança vers nous d'un pas majestueux, tandis que sa toge se déroulait derrière lui sur le sol. Il dessina d'une main un grand triangle en l'air et se prit à parler d'une voix solennelle et profonde. Il s'arrêta pendant une dizaine de secondes derrière moi, en étendant la main vers l'assistance — une main d'où se dégageait la lumière tandis qu'il parlait. Il se retira ensuite dans un coin, où il disparut. Sa venue produisit une telle abondance d'ozone dans la chambre, que le milieu en resta saturé, même après la séance. Il paraissait un homme très âgé, portant une longue barbe grise. La langue qu'il pratiquait était gutturale, incompréhensible pour tout le monde, bien que les assistants connussent, à eux tous, une douzaine de langues. Pour le moment on n'est pas encore parvenu à identifier ce fantôme, ainsi que la langue qu'il parle, mais dans le cercle il est connu sous le nom de « Prêtre assyrien »; qualificatif qui s'adapte admirablement à l'aspect et au costume sous lequel il se manifeste.

Aussi pour ces passages des prodigieuses expériences de Kluski il est utile de remarquer d'abord qu'on y rencontre des détails de réalisation qu'on ne saurait obtenir par des pratiques frauduleuses. Ainsi, par exemple, le détail des fantômes qui lisaient la pensée dans la mentalité des expérimentateurs et répondaient



avant même que ces derniers eussent formulé verbalement leurs demandes, ne pourrait certainement pas être imité par des « comparses » en chair et en os, introduits dans le milieu pour y jouer le rôle de fantômes. Et comme le phénomène se réalisait incessamment, sans distinction de fantômes, il pourrait suffire à lui seul à prouver la genèse supra normale des phénomènes.

Je tiens à attirer aussi l'attention sur la matérialisation du fantôme du « prêtre assyrien » qui tournait autour du cercle des expérimentateurs en parlant d'un ton solennel, et étendait sa main nuageuse de lumière sur la tête des assistants, pour se retirer ensuite dans un coin où il disparaissait mystérieusement. En ce phénomène de matérialisation on remarque un tel ensemble de prodigieux détails, qu'on ne saurait certainement l'obtenir par une forme quelconque de supercherie.

En ce qui se rapporte à la xénoglossie, les épisodes dont il s'agit rentrent sous le titre de cette catégorie parce qu'ils furent obtenus par des fantômes matérialisés. Ils en diffèrent cependant sous ce rapport, qu'ils ne se sont pas réalisés au moyen de l' « écriture directe », mais au moyen de la parole. Je ne le remarque que pour un sentiment de précision technique dans la classification ; mais il s'agit là d'une circonstance sans importance.

Au sujet de la valeur des phénomènes de xénoglossie qui se sont réalisés, il faut d'abord remarquer la phrase du rapporteur : « Les fantômes qui se manifestent sont des personnalités de défunts appartenant aux nationalités les plus différentes et généralement ils parlent leur propre langue. » D'où l'on peut déduire que les faits de xénoglossie ont été nombreux au cours de ces séances.

Cependant, le seul épisode détaillé dont on puisse disposer dans une classification est celui du fantôme de nationalité turque, qui parla dans sa langue, ignorée de tous les assistants. Lorsqu'il se rendit compte que son interlocuteur n'avait pas compris, il répéta la même phrase avec une plus grande énergie, en souriant aimablement à son interlocuteur, comme s'il avait voulu lui faire deviner, par l'expression éloquente de ses traits, le contenu de la phrase qu'il prononçait. Ce détail complémentaire ne manque pas de valeur suggestive, parce qu'il démontre la présence réelle sur place d'une personnalité vivante, intelligente, qui s'exprimait dans sa propre langue pour mieux prouver aux vivants son indépendance spirituelle. Elle était conforme à ce qu'avait observé le rapporteur: c'est-à-dire, que dans la façon de se comporter et d'agir de ces fantômes matérialisés « apparaissait leur vif désir de convaincre les vivants qu'ils avaient réellement à faire avec des entités spirituelles de décédés, qu'on ne devait pas confondre avec des personnalités somnambuliques éphémères ou avec des visions hallucinatoires ». Il s'ensuit que ces considérations renforcent la valeur théorique du phénomène de xénoglossie. Que le fantôme n'ait proféré que quelques mots, on ne peut attendre d'un fantôme matérialisé de longues conversations, en tenant compte que la force et les fluides dont disposent les personnalités spirituelles qui se matérialisent sont intégralement employés à leur organisation, à leur formation.

Quant à l'autre fantôme du « prêtre assyrien », je dirai que si un jour les expérimentateurs pensaient à faire intervenir aux séances quelque archéologue, capable de déchiffrer les écritures cunéiformes babyloniennes et assyriennes, et

si l'on parvenait ainsi à démontrer que le « prêtre assyrien » s'exprime effectivement dans l'ancien langage de son pays, on obtiendrait une autre magnifique preuve favorable à la genèse spirite des phénomènes de xénoglossie.

## CONCLUSION

Etant parvenu à la fin de cette longue classification, je juge d'abord utile de passer en revue toutes les hypothèses formulées contre l'interprétation spiritualiste des faits, en indiquant la partie de mon ouvrage où chaque hypothèse a été analysée et discutée. En outre, il ne sera pas inutile que je m'arrête un peu plus longuement sur certaines hypothèses que je n'ai pas jugé devoir jusqu'ici m'attarder à réfuter à fond, à cause de leur invraisemblance et de leur absurdité trop évidente; si je me dispose à le faire dans ces conclusions, c'est pour éviter la possibilité que quelque contradicteur vienne lancer contre moi l'accusation de... réticence.

La première hypothèse est celle de la « cryptomnésie » (notions acquises, puis oubliées, ou acquises inconsciemment, et qui ensuite émergent de la subconscience). Cette hypothèse, dont la portée pour expliquer les faits est très limitée, est trop inférieure à la tâche de rendre compte des phénomènes xénoglossiques; malgré cela, elle est intensivement utilisée par le docteur Walter Prince dans ses tentatives d'interpréter d'une manière non supra normale les admirables épisodes de xénoglossie obtenus par Mr. Florizel von Reuter; il l'a même utilisée dans les deux formes sous lesquelles elle se manifeste : visuelle et orale, que j'ai discutées et réfutées dans mes commentaires aux 1<sup>er</sup>, XVI<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> cas. Je rappellerai à ce propos que les modes dans lesquels se réalise la « cryptomnésie » n'ont rien de commun avec ceux dans lesquels se produit la « xénoglossie ». En effet, le trait caractéristique de cette dernière est la cohérence, les manifestations en une langue ignorée consistant toujours en des conversations rationnelles, ou bien en des observations ayant un rapport avec la situation du moment ; tandis que le trait caractéristique de la « cyptomnésie » est l'incohérence inévitable, des phrases fragmentaires émergeant de la subconscience ; phrases dépourvues de tout rapport avec la situation ou la conversation du moment.

La deuxième hypothèse, celle de la « clairvoyance télépathique », ou « télémnésie », suppose que le médium capte les connaissances linguistiques qu'il montre dans les subconsciences de personnes présentes, et même des absentes. Cette hypothèse a été d'abord conçue en des limites beaucoup plus modestes, puisqu'on ne prétendait expliquer par elle que les cas dans lesquels le médium donnait des renseignements ignorés de nature privée. Mais cette hypothèse — déjà par elle-même très audacieuse et passablement gratuite — était dénuée de sens commun quand on prétendait l'étendre aux cas de xénoglossie, étant donné que la structure organique d'une langue doit être apprise laborieusement dans les grammaires, et que celui qui l'a étudiée est seul à pouvoir s'en servir, puisque les règles grammaticales doivent être appliquées à

chaque cas, quand on parle ou écrit ; celui qui ne les a pas étudiées ne peut les appliquer. La structure organique d'une langue est donc une pure abstraction ; elle n'existe donc nulle part, et ne peut être captée dans le cerveau des autres.

La « télésthésie » qui constitue la troisième hypothèse, sous la forme de « lecture en des livres fermés », hypothèse que j'ai discutée dans mes commentaires aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> cas, n'est pas gratuite tant qu'elle se tient dans le cercle de sa juridiction ; elle est expérimentalement démontrée; elle pourrait donc être légitimement utilisée pour les cas de pseudo-xénoglossie dans lesquels le médium prononce des phrases détachées en une langue qu'il ignore — phrases n'ayant aucun rapport avec des situations du moment, et que l'on rencontre, identiques, en des dictionnaires et autres ouvrages. Cette explication est cependant d'une valeur douteuse dans les cas où les phrases obtenues médiumniquement ont bien été tirées inconsciemment de livres ou documents, mais en même temps ont été employées en rapport avec des situations réelles de milieu, ou bien en des réponses adaptées à des remarques formulées à ce moment. Ces circonstances démontrent, en effet, que la personnalité médiumnique qui se communiquait, connaissait la signification des phrases empruntées, grâce à des procédés supra normaux, à des livres et des documents, ce qui complique fort le phénomène de pseudo-xénoglossie et amène à croire aux personnalités médiumniques qui affirment agir ainsi dans le but d'apporter une nouvelle preuve à la démonstration de leur présence réelle sur place. Je n'ai pas cru devoir insister à cet égard, puisque dans les circonstances de réalisation en question il ne s'agit pas de xénoglossie proprement dite, mais d'une pseudo-xénoglossie, qui n'a rien à faire avec celle authentique.

La quatrième hypothèse n'est applicable qu'aux phénomènes de xénoglossie obtenus par la « voix directe ». Selon elle, on devrait supposer que lorsque des cas de xénoglossie se produisent avec cette forme de médiumnité, l'expérimentateur entame une conversation avec sa propre personnalité subconsciente extériorisée : hypothèse absolument étourdissante, que j'ai discutée et réfutée dans mes commentaires au XXXI<sup>e</sup> cas. J'ai fait alors noter, entre autres choses, que ce même cas contenait deux épisodes dans lesquels les personnalités qui se communiquaient avaient parlé des langues inconnues à tous les assistants — circonstance qui suffisait, à elle seule, à annihiler cette hypothèse extrêmement fantastique. Elle est d'ailleurs en désaccord avec les modalités les plus fondamentales réglant les phénomènes de « dédoublement » ; d'abord parce que, pour extérioriser son « double » animé il faut être médium de haute puissance, ensuite parce qu'il est inévitable que le sujet dédoublé tombe en sommeil médiumnique; les nombreux consultants qui avaient causé avec des personnalités médiumniques en des langues ignorées n'étaient pas des médiums et ne pouvaient donc pas se dédoubler, l'état de « sommeil » n'étant d'ailleurs pas venu faciliter cette extériorisation. La cinquième hypothèse est celle de la « mémoire ancestrale », que j'ai discutée à plusieurs reprises en commentant les premiers cas que j'ai cités, et qu'ensuite je n'ai plus pris en considération, parce qu'il aurait été inutile de la discuter après avoir démontré à outrance l'absurdité de cette bizarre hypothèse, qui ne pouvait servir à expliquer les nombreux cas dans lesquels la xénoglossie se produisait en des langues ou des dialectes morts depuis des siècles et des milliers d'années ; comme on ne pouvait expliquer

l'autre circonstance des médiums qui parlaient une douzaine de langues ignorées.

Nous arrivons ainsi à la sixième hypothèse: celle du « réservoir cosmique des souvenirs individuels », que j'ai discutée dans les commentaires au XV<sup>e</sup> cas. Cette hypothèse constitue un prodigieux appendice à l'autre hypothèse plus modeste, appelée « cryptomnésie », mais qui ne pouvait s'appliquer aux cas dont nous sommes occupés, dans lesquels il ne s'agissait pas de réminiscences d'événements passés, mais d'une activité intelligente qui se déroulait dans le présent et était en rapport avec des situations du moment.

On parvient enfin à la septième hypothèse : celle proposée il y a plusieurs années déjà par Hartmann, selon laquelle les médiums entreraient en rapport avec l'Absolu, c'est-à-dire avec Dieu. En présence de cette audace théorique sans borne, il ne me resterait qu'à me déclarer théoriquement vaincu... s'il s'agissait d'une hypothèse raisonnable; je devrais me déclarer vaincu parce que, comme il y a parmi les attributs de l'Etre Suprême l'omniscience, l'omniprésence et la toute puissance, on ne saurait rien nier à l'Absolu et il ne pourrait rien exister d'impossible pour celui qui cause avec l'Absolu.

J'ai dû m'occuper de cette hypothèse à propos

du XV<sup>e</sup> cas, concernant l'épisode de xénoglossie de « Patience Worth », et j'ai cité les considérations du philosophe anglais professeur Schiller, qui, en faisant ressortir l'impossibilité d'expliquer le fait dont il s'agit par une théorie, non supra normale, faisait enfin allusion à l'hypothèse de l'Absolu dans les termes suivants :

Il y a des philosophes qui, une fois engagées sur la voie commode de l'extension hypothétique de la personnalité humaine, ne se montrent guère disposés à s'arrêter tant qu'ils ne rencontrent l'Absolu. Il nous faut donc nous tenir prêts à apprendre de quelques critiques, que l'art littéraire de Patience Worth constitue une révélation authentique de l'Absolu... Cette hypothèse heurte une difficulté formidable : Patience Worth constituerait une révélation plutôt humoristique et excentrique de cet Absolu infiniment parfait dont parlent les philosophes. Si l'on me faisait remarquer qu'une personnalité finie ne peut que constituer une « sélection » de l'Absolu, je répondrais que cet éclaircissement n'éclaircit que trop, puisque, si Patience Worth est, en ce sens, une « sélection de l'Absolu », alors nous tous, de la même façon, nous sommes des « sélections de l'Absolu » ; ce qui équivaut à dire que, dans les limites de l'argumentation ci-dessus, Patience Worth devrait être un « esprit » comme tous les autres.

Telles sont les argumentations du professeur Schiller; elles examinent l'hypothèse de l'Absolu par rapport à la personnalité médiumnique de Patience Worth, qui, afin de prouver son indépendance spirituelle du médium, écrivit des romans entiers, littéralement des chefs-d'œuvre, dans la langue grossière et rudimentaire du seizième siècle. Dans ce cas, l'hypothèse de l'Absolu supposerait que le prodigieux écrivain en une langue ignorée du médium était une personnalité spirituelle engendrée pour la circonstance par l'Absolu.

C'est là l'une des formes sous lesquelles on pourrait présenter cette hypothèse ; mais ce n'est pas celle qu'a conçue Hartmann. Celui-ci supposait que les médiums eux-mêmes entraient en rapport direct avec la « Conscience

Cosmique », attribut de l'Etre Suprême, en y puisant les renseignements et les notions linguistiques dont ils avaient besoin pour abuser leur prochain; ceci, naturellement avec le consentement magnanime de l'Etre Suprême !

La version qu'en a donnée le professeur Schiller paraît déjà d'une invraisemblance excessive ; sans compter qu'elle n'atteindrait pas son but, puisqu'elle amènerait à admettre que Patience Worth était un « esprit » identique aux « esprits » qui renseignent les pauvres mortels. Mais l'autre version conçue par Hartmann n'est pas seulement absurde: elle est blasphématoire.

Passons à autre chose, il me semble avoir déjà consacré trop d'espace à une hypothèse qui atteint le sommet de l'absurde philosophique, en affirmant qu'un minuscule être fini, d'une intelligence rudimentaire, qui s'appelle « homme », peut causer familièrement avec l'Etre Infini, Impersonnel et Eternel, créateur de l'Univers, quoiqu'il ne le fasse que dans le but de duper son prochain !

Je m'empresse d'ajouter, pour rendre justice à l'équilibre mental des contradicteurs, que personne n'est venu soutenir cette incommensurable hérésie philosophique.

Telles sont les hypothèses formulées dans le but de parvenir, de quelque façon, à expliquer les phénomènes de xénoglossie sans avoir recours à l'hypothèse spirite.

Le professeur Charles Richet, dont j'étudie constamment la pensée avec déférence et profit, après avoir sincèrement reconnu que certaines catégories de manifestations métapsychiques, y compris celle dont nous nous occupons ici, ne peuvent être expliquées par aucune hypothèse naturelle, se réfugie dans la postérité, avec cette remarque :

...Nous n'avons encore aucune hypothèse sérieuse à présenter. En définitive, je crois à l'hypothèse inconnue qui sera celle de l'avenir, hypothèse que je ne puis formuler, car je ne la connais pas. — (Traité de Métapsychique, p. 790).

Avec tout le respect dû à l'insigne savant, dont je m'honore d'être l'ami, il me semble que cette remarque se réduit au fond à une ingénieuse « phrase à effet », dépourvue de consistance réelle puisque dès maintenant, avec les hypothèses que je viens d'énumérer, on a parcouru toute la gamme légitime et illégitime, possible et impossible, des suppositions hypothétiques que la fantaisie la plus chimérique pouvait imaginer. N'a-t-on pas eu recours même à la « Conscience Cosmique » et à l' « Absolu » ? Impossible d'aller plus loin, ni maintenant, ni jamais. Et pourtant, avec toute cette téméraire série d'hypothèses on n'est pas parvenu à expliquer, sans recourir à l'hypothèse spirite, les phénomènes de xénoglossie : même pas en se réfugiant dans l'Absolu ! Qui ne voit pas que ce résultat négatif est extraordinairement éloquent en faveur de la seule hypothèse capable d'expliquer l'ensemble des faits ?

En somme, la vérité à ce sujet consiste en ceci: que, grâce à la catégorie des phénomènes de xénoglossie, les possibilités théoriques pour la solution du grand problème de sa nature, de son origine, peuvent se résumer ainsi : Ou bien il est prouvé que la subconscience humaine possède le don de l'omniscience divine, et, par conséquent, elle peut causer ou écrire dans toutes les langues sans les connaître, ou bien il est démontré que, lorsque le médium cause ou écrit en une

langue qui lui est inconnue, ce n'est pas lui qui fait cela, c'est l'entité du défunt qui affirme être présent. Voilà comment se pose le grand problème ; il n'y a pas moyen de le présenter autrement. Il s'ensuit que, comme on peut être certain que l'on ne parviendra jamais à démontrer que la subconscience humaine possède le don de l'omniscience divine, il est permis de prédire aux vivants de nos jours, sans crainte d'être un jour démenti par la postérité, l'heureuse nouvelle que, dès maintenant, le grand problème est résolu favorablement et selon l'interprétation spiritualiste des faits.

En d'autres termes: il est évident que, si la postérité ne parvient jamais à démontrer ce qui est rationnellement, psychologiquement, philosophiquement impossible, on doit admettre que la première proposition du dilemme que je viens de poser est absurde et insoutenable. On devra donc reconnaître que la solution intégrale du grand problème est contenue dans la deuxième proposition du dilemme, étant donné qu'il n'existe pas une troisième proposition. Sur ce dernier point, je suis absolument sûr de ce que j'affirme, et je défie qui que ce soit de me démontrer que je me trompe.

J'avais donc raison lorsque, dans l'introduction de cet ouvrage, j'ai affirmé que les manifestations de la xénoglossie prennent place parmi les plus importantes de la phénoménologie métapsychique, puisqu'elles éliminent d'un seul trait toutes les hypothèses dont peuvent disposer ceux qui essaieraient de les expliquer sans s'écarter des pouvoirs inhérents à la subconscience humaine ; avec cette conséquence, que l'interprétation des faits en sens spiritualiste s'impose cette fois d'une façon rationnellement inévitable ; c'est-à-dire que, grâce aux phénomènes de xénoglossie, on doit considérer comme étant scientifiquement prouvée l'intervention, dans les expériences médiumniques, d'entités spirituelles étrangères au médium et aux assistants.

Il n'est pas moins vrai que je me rends parfaitement compte que beaucoup de temps se passera encore avant que cette grande Vérité, destinée à bouleverser la civilisation d'une époque, et qui ouvre une ère nouvelle dans l'histoire du monde, parvienne à évoluer, à mûrir, à s'acclimater et à s'imposer à l'humanité — et cela est bien. Lorsque Galilée a annoncé au monde la grande découverte qui bouleversait la science astronomique de son temps, grâce à laquelle il a été démontré que la Terre est une sphère qui tourne autour d'elle-même et autour du soleil, un siècle de luttes se passa avant que la grande Vérité pût se généraliser et être admise universellement. Il en sera de même, mais avec beaucoup plus de lenteur et des luttes bien plus dures pour cette autre Vérité, qui présente un intérêt infiniment plus grand, au point de vue philosophique, scientifique, moral et social, que toutes les vérités du passé et du présent qui se sont successivement posées à la méditation des hommes.

Il s'ensuit que les quelques privilégiés d'aujourd'hui qui connaissent la Vérité et sont parvenus à se l'assimiler (car il ne suffit pas de la connaître; il faut une mentalité psychologiquement mûre pour se l'assimiler), ces quelques privilégiés d'aujourd'hui peuvent se regarder comme les « Elus » du Destin.

## Un cas récent de Xénoglossie dans la langue des Pharaons

Le professeur Frédéric H. Wood est un compositeur de musique, dont la production est très appréciée en Angleterre. Il s'occupe depuis une vingtaine d'années de recherches psychiques, et a eu récemment la chance de développer dans son cercle privé la médiumnité d'une jeune fille avec laquelle il a déjà obtenu des manifestations supra normales de nature intelligente, que l'on peut considérer parmi les plus importantes de tout temps. Il a écrit à ce sujet ;

Miss Rosemary est une jeune fille d'une haute intelligence et d'une instruction étendue, dont la médiumnité psychographique et parlante en état de transe se développa, il y a cinq ans, dans notre cercle privé. Ma tâche à cet égard se réduit à ordonner ses écrits, ou à écrire les messages parlés qu'elle dicte. Treize volumes de souvenirs diligemment recueillis constituent le fruit précieux de nos expériences, Le « Cercle de Rosemary » n'est qu'un des nombreux groupes expérimentaux grâce auxquels le monde spirituel communique aux vivants des enseignements et des conseils. Nous ne cherchons point de la notoriété et ne craignons pas la critique : la Vérité spiritualiste est en train de gagner sa bataille contre les préjugés et l'orthodoxie, et nous accomplissons le devoir d'apporter notre contribution à la victoire qui est en vue.

Le professeur Wood a déjà fait paraître de nombreux articles en différentes revues anglaises et dernièrement aussi dans une brochure, au sujet des résultats fort remarquables qu'il a obtenus ; il n'a cependant pas publié des livres, ayant reçu de l' « esprit-guide » de son cercle les instructions suivantes :

Mon cher professeur, il y a des milliers de personnes trop indolentes, ou honnêtement trop occupées, où trop indifférentes pour se décider à acheter des livres, même si ceux-ci contiennent des faits impressionnants ; mais ces mêmes personnes liront par contre un article. Nous préférons les articles parce qu'ils sont lus par un plus grand nombre de personnes. Naturellement, nous désirons aussi que vous publiiez, dans la forme permanente d'un livre, les comptes rendus de ce qui s'est produit dans votre cercle privé, mais cela devra être fait au bon moment.

La personnalité médiumnique qui a donné ce conseil s'était d'abord montrée peu disposée à faire connaître son identité, préférant être appelée « Lady Nona » (c'est-à-dire « la Dame non nommée »). Plus tard, cependant, elle reconnut l'opportunité de donner son nom et relater les événements de son existence terrestre, en appuyant autant que possible, ses affirmations par des renseignements relatifs à l'époque très reculée où elle avait vécu; elle ajouta enfin une preuve décisive en ce sens : celle de parler et écrire une langue qui avait été la sienne.

Elle dit avoir été en son vivant une princesse babylonienne ayant épousé un Pharaon des plus anciennes dynasties; les recherches de Mr Wood, aidé par un égyptologue, nous feraient penser qu'il s'agit du Pharaon Amenhotep III, qui régna entre 1400 et 1370 avant l'ère chrétienne. Elle affirma avoir été la « reine Ventiou » ou « Feutiou » ajoutant que sa jeune existence avait été violemment brisée par une des tragédies si fréquentes à ces époques reculées, lorsque les

intrigues politiques et les jalousies des prêtres entouraient les trônes des Pharaons : Amenhotep III, au cours d'une crise de fureur suscitée par les prêtres, avait ordonné que sa jeune et très belle épouse fut jetée dans le Nil. Elle écrit :

J'ai dormi pendant longtemps le sommeil réparateur. Lorsque je me suis éveillée à la terrible réalité et que je me suis aperçue être encore vivante, mes souffrances, bien loin d'être terminées, ont été rendues encore plus cruelles par la pensée que je me trouvais séparée pour toujours de celui que j'aimais plus que jamais. Je ne le blâmais point de m'avoir sacrifiée, les responsables de ma mort étant ses infâmes conseillers qui, rendus jaloux par l'influence que j'exerçais sur lui, grâce à l'amour qu'il me portait, avaient injecté en lui le poison de la calomnie. Mon Pharaon était orgueilleux ; il crut à leurs mensonges et, envahi de fureur, me fit jeter dans le Nil.

Après ma mort, il a souffert autant que j'avais souffert moi-même; mais je ne parvenais pas à l'approcher, malgré les nettes connaissances de notre époque sur les méthodes à employer pour établir des rapports entre les vivants et les décédés. Je n'y parvenais point parce que les grands prêtres, qui étaient les médiums d'alors, me haïssaient, m'exécraient; je ne pouvais donc pas les employer. Mon époux se remaria dans le but d'adoucir son désespoir, mais la nouvelle reine ne lui apporta point la paix de l'esprit, d'autant que le roi n'ignorait pas, désormais, avoir été trompé et m'avoir injustement sacrifiée. Il pensa au suicide; mais je suis parvenue à exercer sur lui mon influence et à le détourner de son intention désespérée. Malgré cela, nous sommes restés tous les deux très malheureux; lui, parce qu'il pensait m'avoir perdue à tout jamais; moi, parce que je l'aimais à la folie.

J'ai été amenée à des sphères très éloignées ; grâce à une discipline très rigide, je parvins enfin à triompher des désirs morbides qui m'approchaient de la terre. Alors, en songeant à tout ce que j'avais souffert en me sentant impuissante à communiquer avec l'être aimé, j'ai choisi la mission de venir en aide aux vivants qui se trouvaient dans mon terrible état de passion ; par un long exercice, je suis parvenue à développer en moi les facultés spirituelles des médiums.

Tels sont, brièvement exposés, les événements de l'existence terrestre de l' « esprit-guide » « Lady Nona ». M. Wood dit qu'il se propose de publier un jour l'histoire complète de son long séjour dans les Sphères spirituelles ; l'histoire qui s'achève par sa rencontre avec l'esprit du Pharaon aimé et aimant, en union avec lequel elle progressera, elle s'élèvera éternellement en glorifiant Dieu et en faisant le Bien sous toutes les formes.

Au point de vue métapsychique, cette histoire émouvante et intéressante ne devrait être considérée que, comme un simple « roman subliminal », à moins qu'elle ne soit confirmée par des preuves d'identification personnelle directes ou indirectes. Naturellement, à trente-quatre siècles de distance, on ne saurait exiger des preuves directes d'identification personnelle ; il est pourtant fort remarquable que l'on soit parvenu à obtenir quelques bonnes inductions en ce sens. Mais les preuves indirectes que l'on a eues suffiraient à elles seules à démontrer la présence réelle sur place d'une entité spirituelle étrangère au médium et aux assistants. « Lady Nona » est, en effet, parvenue à donner des renseignements très intéressants sur le milieu, dans lequel elle a vécu ; renseignements ignorés



de tous les assistants et dont on a constaté la véracité, grâce à des enquêtes laborieuses. Elle a surtout pu parler et écrire la langue égyptienne de l'époque fort reculée dans laquelle elle dit avoir vécu ; langue qui était naturellement inconnue à tous les assistants.

L'éminent égyptologue qui prêta son concours aux recherches pour l'interprétation et la confirmation historique des renseignements fournis par la personnalité médiumnique en question, est M. A. J. Howard Hulme, auteur d'une grammaire et d'un dictionnaire des hiéroglyphes égyptiens les plus antiques. C'est lui qui, grâce à l'ensemble des renseignements personnels et des descriptions de milieu fournis par la personnalité qui se communiquait, ainsi qu'à certains mots qu'elle a prononcés et qui étaient en usage à une époque bien déterminée, parvint à établir que le Pharaon auquel la personnalité médiumnique faisait allusion, était bien Amenhotep III. Il parvint ensuite à découvrir une concordance intéressante concernant la mort tragique dont l'entité qui se manifestait avait été victime. En 1887, au cours des fouilles de Tell-El-Amarna, on découvrit une lettre écrite par le Roi de Babylone Kada-Ihman Bel au Pharaon Amenhotep III, dans laquelle on rencontre cette période :

Entends-moi donc : Tu désires que je t'accorde la main de ma fille, tandis que ma sœur, que mon père t'a donnée en mariage, est déjà avec toi, et personne n'a plus rien su d'elle; personne ne l'a plus vue; personne ne sait si elle est vivante ou morte.

A la suite de cette lettre, le Roi de Babylone avait envoyé des messagers en Egypte pour avoir des nouvelles de sa sœur. Le Pharaon ne s'y était pas opposé et avait fait présenter aux messagers les dames de sa Cour, mais les Babyloniens n'avaient pas trouvé parmi elles la sœur de leur Roi.

On ne peut s'empêcher de reconnaître que ces événements contiennent des coïncidences très remarquables avec le récit de « Lady Nona ». D'abord la circonstance de la lettre du Roi de Babylone, d'où il ressort qu'il soupçonnait que quelque événement tragique fût arrivé à sa sœur en Egypte : ce qui correspond d'une manière impressionnante à ce qu'a raconté la personnalité médiumnique au sujet de la tragédie dont elle avait été victime. Cette concordance des faits est ultérieurement confirmée par l'autre circonstance, du Roi de Babylone qui envoya des messagers en Egypte à la recherche de sa sœur, mais avec un résultat négatif. En d'autres termes, on se trouve en présence de la confirmation historique du fait que, durant le règne d'Amenhotep III, un mystérieux événement s'était produit : une reine, femme de ce Pharaon, était disparue. En dernier lieu, il faut tenir compte de la circonstance, non moins importante, du Roi de Babylone qui, dans sa lettre, dit que la Reine disparue était sa sœur; ce qui concorde à son tour avec l'affirmation de « Lady Nona », celle-ci ayant affirmé avoir été une princesse babylonienne.

Tout cela établi, sur des assises rationnellement solides et scientifiquement adéquates, une première hypothèse d'orientation dans le sens que l'entité spirituelle qui se communiquait était réellement celle qu'elle disait avoir été de son vivant sur la terre ; hypothèse qui est ensuite cumulativement renforcée — pour ne pas dire démontrée — par les preuves indirectes qui suivent.

Une fois, « Lady Nona » projeta au médium une vision clairvoyante de son Pharaon, et Rosemary décrivit celui-ci dans les termes suivants :

Je l'aperçois assis sur un trône carré, dont le dossier est droit et élevé ; il a des couleurs brillantes et il est surchargé d'or. Son visage est large aux tempes, puis il se rétrécit rapidement et s'achève en un long menton pointu, avec la barbe coupée carrée. Les oreilles sont grandes, les narines larges. Son visage reflète la fierté et l'énergie. Je remarque une curieuse dépression du visage aux deux côtés du nez.

M. Wood remarqua à ce propos :

Si mes lecteurs s'intéressaient suffisamment à ce cas, je les engagerais à aller au British Muséum (Galerie Nord, n° 412), pour y comparer cette description du Pharaon Amenhotep III avec son effigie que l'on garde dans le Muséum. Il n'y a pas le trône; mais les traits du visage correspondent admirablement à la description. On pense bien que, ni Rosemary, ni moi-même, nés et résidents dans le Nord de l'Angleterre, n'avions jamais vu l'effigie en question.

Le médium Rosemary avait poursuivi ainsi sa description :

Eut-il des luttes avec les Persans ? Son règne a été marqué de guerres continuelles. Il y a eu une invasion, des conspirations, des contre-révolutions. C'est au cours d'une de celles-ci que Lady Nona a été sacrifiée. Aux deux côtés du trône se tenaient deux esclaves de Nubie, qu'il avait lui-même faits captifs dans un combat. Son règne a été tout ensanglanté par des troubles et des révoltes; pendant ce temps les prêtres n'ont pas été tenus en grande considération.

M. Wood fait noter ceci :

Cette description de l'époque d'Amenhotep III est absolument conforme à la vérité historique, à ce qu'on a pu constater ensuite ; on sait aussi que le Pharaon dont il s'agit a successivement épousé plusieurs princesses étrangères, provenant des royaumes voisins.

Dans un autre de ses articles, le professeur Wood écrit :

A l'occasion d'une conférence que j'ai faite sur la musique égyptienne antique, dont Rosemary n'avait aucune idée, Lady Nona se manifesta en me dénombrant d'une façon détaillée des instruments de musique employés à son époque. Voici ce qu'elle m'a relaté :

« Je me souviens avoir vu des instruments plutôt longs et droits, dans lesquels le musicien soufflait. Il y en avait d'autres dont l'extrémité était recourbée. Je me souviens aussi de harpes de formes et dimensions diverses. Il y en avait quelques-unes de très petites, donnant des notes qui tintaient longuement. On les employait au cours de processions religieuses. D'autres étaient grandes et donnaient des notes profondes.

« Nous ne connaissions pas le chant tel qu'il est en usage à votre époque, quoique nous chantions aussi, mais d'une façon différente, les prières dans les temples. Il y avait des mélodies spéciales pour chaque cérémonie, accompagnées des mouvements rythmiques des prêtres. Notre musique était

plus rude que la vôtre et n'avait pas sa continuité. Elle était interrompue sans cesse par un monotone... » (Ici Lady Nona frappa, par le bras du médium, plusieurs coups sur la chaise).

J'ai demandé : « Vous voulez dire percussion ? » Et Lady Nona : « C'est ainsi que vous appelez ces sortes d'interruptions ? Eh bien, c'est de cela qu'il s'agissait. » (Rosemary a eu une éducation musicale et connaissait la signification technique de ce mot). « Nous avons en outre une sorte de tambour bizarre, dont on jouait en le frappant de la paume de la main, ainsi que de longs instruments concaves que l'on frappait par des baguettes et qui donnaient des sons analogues à ceux de nos clochettes. On les employait dans les temples. Notre plus belle musique était celle dont on accompagnait les danses.

M. Wood confirme ce qui précède : Nous avons fait des recherches laborieuses à cet égard, en réunissant et en analysant les rares dessins et bas-reliefs représentant des instruments de musique de la période à laquelle se rapporte Lady Nona, et nous avons constaté qu'elles confirmaient ses descriptions.

D'autres preuves intéressantes d'identification de l'époque à laquelle vécut Lady Nona sont constituées par certaines phrases parlées en langue égyptienne antique ; pour ne pas les disjoindre des autres indiquées plus haut, j'en avance la citation.

L'égyptologue M. Howard Hulme remarqua que certaines phrases prononcées par Lady Nona présentaient l'avantage d'éclaircir les doutes inhérents à la prononciation de quelques mots de la langue égyptienne des temps les plus anciens. Il dit en effet :

Nona emploie plus souvent le son du Z que celui de l'S. Comme les deux sons possèdent la même valeur phonique, nous nous trouvons ici sur un terrain solide de recherche ; d'autre part cela nous amène à supposer qu'à l'époque où elle dit avoir vécu, l'usage du son du Z persistait encore, quoique les égyptologues affirment qu'il est tombé en désuétude bien auparavant. La valeur théorique de ces phrases parlées est donc remarquable, d'autant plus si l'on songe que l'ancienne langue de l'Egypte n'était écrite qu'avec des consonnes.

En d'autres circonstances la personnalité qui se manifestait montra à quelle époque elle a vécu grâce aux mots de dialecte qu'elle a proférés. Ainsi, par exemple, pour dire « Non », elle a toujours employé le mot « Bin » au lieu de l' « In », ou « Inan » habituels. A l'époque à laquelle se rapporte Nona, le mot « Bin » était une expression très moderne. En outre elle se localisa dans le temps par l'expression « P'a », dans la phrase : « P'a-ah-sée-men » («Ceci, en effet, est sous-entendu»). En effet les deux mots en question appartiennent à une forme dialectale en usage durant les périodes des « Empires de Milieu » (2400-1356 avant J.-C).

Tels sont les très intéressants épisodes constituant des modalités variées d'identification personnelle de Lady Nona dans une forme directe ou indirecte ; je ne crois pas exagérer en affirmant que, dans leur ensemble, ils revêtent une importance incontestable pour la démonstration de sa présence réelle sur place.

Il ne me reste qu'à résumer brièvement les principaux épisodes constituant la preuve principale en ce sens, c'est-à-dire ceux qui concernent les conversations

de l'entité « Lady Nona » dans la langue qui a été la sienne, preuve dont je viens de donner un premier exemple dans le paragraphe précédent.

Le fait des conversations en langue égyptienne de la part de Lady Nona a été d'abord occasionné par cette circonstance : que l'égyptologue M. Howard Hulme, ayant lu dans une revue un article du professeur Wood, lui écrivit en lui demandant s'il ne lui était jamais arrivé d'entendre Lady Nona prononcer des mots en langue égyptienne ; M. Wood répondit négativement. Mais voilà qu'un jour le médium, au moment où il s'éveillait de la transe, entendit par clair-audience une phrase composée de cinq syllabes, qu'il répéta aussitôt, en accentuant la deuxième syllabe : « Ah-yi-ta-ahula ». M. Wood continue son exposé en disant :

Je l'ai transcrite phonétiquement et je l'ai envoyée à M. Howard Hulme, qui me répondit par retour du courrier en m'informant que la phrase était bien du pur égyptien, et que, traduite littéralement, signifiait : « Salut à toi. Enfin ! » J'ai demandé à Nona si la traduction était exacte, elle le confirma, en se montrant heureuse d'être enfin parvenue dans sa tentative de transmettre par clair-audience une phrase égyptienne à son médium. Lorsque les dispositions de celui-ci le permirent, Lady Nona recommença sa tentative. En effet, quelques jours après, et précisément au cours de la période de calme qui précède sa transe, Rosemary s'écria : « Vite ! écrivez ce que je vais dire : Aw-pe-yah-i-a-tah. J'ai entendu quelqu'un prononcer ces mots, mais probablement ils n'ont aucune signification. Aussitôt sa main écrivit : « Oui, ils ont une signification. Envoyez-les à lui (c'est-à-dire à Howard Hulme). Nona. »

Je n'ai pas manqué de le faire, et j'ai reçu par retour du courrier la traduction littérale : « Bientôt je m'ouvrirai avec vous », (c'est-à-dire : bientôt je serai à même de causer avec vous dans ma langue).

Lady Nona étant enfin parvenue à transmettre par clair-audience une phrase de salutation et une autre d'introduction à l'égyptologue, elle tenta heureusement de transmettre une longue série de phrases en y persévérant pendant plusieurs mois, et en les transmettant au médium, soit par clair-audience, soit en parlant par son moyen. Les phrases étaient parfois répétées à trois ou quatre reprises, pour permettre de les transcrire phonétiquement d'une manière exacte. Nona semblait s'amuser en remarquant par quels laborieux efforts j'essayais d'imiter verbalement les inflexions les plus subtiles de certaines voyelles et de certaines consonnes, mais elle dut reconnaître que quelques-unes parmi elles ne pouvaient se reproduire exactement en anglais... (Suivent les renseignements que j'ai déjà rapportés sur les inflexions subtiles concernant la prononciation des lettres Z et S).

Ces derniers épisodes éliminent définitivement l'hypothèse d'une possible transmission télépathique entre le médium et M. Hulme, qui était à 300 milles de là ; mais l'épisode le plus efficace en ce sens se produisit le 21 novembre 1931. Conformément aux instructions de M. Hulme, le professeur Wood avait adressé à Lady Nona une phrase en égyptien préparée pour la circonstance par l'égyptologue en question : Inuh-hirath. nee-soo-saht, Nona (« Salut à toi, ô princesse Nona »). Naturellement le texte avait été soigneusement caché au médium. Lady Nona, en parlant par sa bouche, répondit aussitôt : Ah-neesh-u-en,

P'a-ah-sée-men (« Protégés nous le sommes. Ceci, en vérité, est sous-entendu »). Ensuite elle ajouta en anglais : « J'ai répondu à ses paroles ».

Or, cette réponse ne correspond pas à la phrase de salutation qui avait été adressée à Lady Nona, mais c'est cela même qui revêt une grande signification théorique. En effet, Mr Hulme n'avait pas réfléchi que la syllabe nùzh, qu'il avait employée dans la signification moins usitée de « salut », signifiait plus communément « protéger ». Lady Nona, en l'interprétant dans le sens le plus usité, avait répondu en conséquence, en donnant ainsi, sans en avoir l'intention, une admirable preuve indirecte d'identification personnelle, de nature à éliminer d'un coup toutes les hypothèses non spirites, télépathie, télémnésie, cryptomnésie. L'égyptologue M. Hulme en fut impressionné, et déclara que ce dernier équivoque surprenant constituait la preuve la plus extraordinaire qui eût été obtenue pour l'identification personnelle de Lady Nona.

Enfin, M. Hulme attire l'attention sur le fait que les phrases données par Lady Nona ne sont pas de simples phrases dépourvues de tout rapport avec les situations du moment, mais se rapportent souvent justement à ce qui arrive. Ceci ressort déjà des épisodes précédents, auxquels j'en ajoute deux autres.

Au cours d'une séance qui a été interrompue à cause d'intromissions spirites qui la troublaient, on reçut cette communication : lw-y-itam-en. « Je suis venue, mais nous avons été dérangés »).

Dans une autre circonstance, Lady Nona apparut par clairvoyance au médium dans une attitude qui reproduisait probablement un geste important de sa vie dans lequel, assise sur le trône, elle se leva brusquement en jetant à terre un objet qui se brisa en petits morceaux. Aussitôt après, le médium prononça ces mots : lw-ziji-tiya-m-ad. (« Qu'est-ce que cela ? me demandes-tu. Une crise de colère »).

Mr Wood, dans le numéro de mars 1933 de la revue *The Two Worlds*, rapporte les résultats d'une visite qu'il a faite, avec le médium, à l'égyptologue Howard Hulme. Voici ses paroles :

Malheureusement Rosemary était fortement enrhumée et très fatiguée du long voyage en chemin de fer ; toutefois elle consentit quand même à tenter une séance en des conditions défavorables. Nous étions seuls. Lady Nona se manifesta aussitôt ; mais elle, qui est généralement calme et sereine, parut en proie à une vive émotion. Néanmoins, elle commença aussitôt à parler égyptien, en donnant trois nouveaux textes, que M. Hulme entendit directement pour la première fois... Elle parlait couramment, rapidement, mais était dominée par l'émotion. Lorsqu'elle parvint à contrôler le médium, elle prit le crayon et écrivit très rapidement : « Salutations ! Salutations ! Je suis tellement émotionnée que je ne puis contrôler comme je le devrais. Je suis très heureuse de me trouver en présence de celui qui a fait beaucoup pour m'aider dans ma mission, et je tiens à le remercier. Mais je suis trop émotionnée... »

A ce moment je me mis en devoir de lire ce qui avait été écrit, mais Lady Nona m'en empêcha d'un geste et elle écrivit ensuite : « Vous le ferez plus tard. Pour le moment, lisez seulement lorsque j'adresse une question. Vous pouvez lui dire de me parler, s'il le désire. »

J'assistai alors à une extraordinaire conversation, partie en anglais, partie en égyptien, entre les deux collaborateurs qui s'étaient enfin rencontrés ; dont l'un était un grand érudit, l'autre une entité spirituelle élevée, autrefois reine d'Egypte, et qui se manifestait maintenant sur la terre en y employant la main et le larynx d'une jeune fille anglaise.

M. Hulme demanda en langue égyptienne : « Lady Nona, vous est-il possible de me fournir les renseignements nécessaires pour éclaircir certains doutes qui existent pour moi au sujet de vos textes ? » Lady Nona répondit en égyptien : « Oui, j'essayerai. »

Impossible de rapporter le dialogue stupéfiant qui suivit. Il nous suffira de dire que Nona élucida plusieurs perplexités concernant la prononciation, donna l'interprétation correcte de certaines phrases écrites précédemment, et fit connaître son nom.

Selon M. Hulme, l'incident le plus remarquable au point de vue de l'identification personnelle a été la réponse de Nona à sa question : « Quel est le son du signe de l'aigle ? » — En demandant cela, il songeait au vautour égyptien, un des hiéroglyphes dont l'usage est plus fréquent. Nona fit remarquer qu'il ne s'agissait pas de l'aigle, mais du Faucon égyptien, encore existant dans ce pays, et qui, du temps de Nona, était probablement dressé pour la chasse. Il est à noter que le Faucon égyptien est d'ailleurs beaucoup plus proche de l'aigle que le vautour. Cette fois encore Lady Nona affirmait donc par sa réponse l'indépendance de sa pensée.

La séance prit fin par un affectueux message de Nona à son traducteur ; elle y disait, entre autres choses : « Je voudrais faire davantage, mais l'obstacle de ce soir est en partie dû à moi-même, en partie au médium. Celui-ci est fatigué par son voyage ; quant à moi, je suis trop agitée pour pouvoir bien la contrôler. Je vous servirai mieux une autre fois, quoique j'aie pu penser avoir laissé derrière moi pour toujours mes souvenirs de l'existence terrestre... » — Et elle signa d'un hiéroglyphe égyptien.

Le professeur Wood termine en écrivant :

J'ai démontré précédemment que l'hypothèse télépathique est absolument à exclure, parce qu'elle est inconciliable avec les faits. Nous nous trouvons donc en présence du mystère d'une jeune fille anglaise qui, à son état normal, ne sait rien de la langue égyptienne, et qui, en état de « transe », écrit et parle couramment l'idiome égyptien en usage il y a 3.400 ans, lorsqu'on édifiait le grand temple de Louqsor, et a déjà fourni plus de 140 phrases de cet idiome. Il y a dans ce mystère un formidable problème à résoudre.

Or, le problème restera formidable et insoluble pour tous ceux qui s'obstineront à vouloir l'élucider sans sortir de l'étroit cercle théorique dans lequel se renferme la science universitaire de nos jours ; il pourrait par contre être résolu d'une façon simple et naturelle si l'on mettait de côté les préjugés d'école pour s'en tenir exclusivement aux inductions et déductions ressortant nettement des faits.

Inutile d'ajouter de nouveaux arguments à ceux décisifs exposés par le professeur Wood pour démontrer que l'hypothèse télépathique, et avec elle toutes les hypothèses non spirites, sont incapables d'expliquer les phénomènes

de « xénoglossie » de cette sorte; il est d'autant moins possible de le faire que j'ai déjà littéralement épuisé ce sujet dans l'ouvrage qui précède cet Appendice.

Relativement au cas de Lady Nona, je remarquerai qu'on y trouve un ensemble de circonstances qu'on ne rencontre que difficilement dans les épisodes de xénoglossie où les personnalités qui se communiquent disent avoir vécu à des époques très reculées. En ces cas la preuve de l'intervention d'une entité spirituelle consiste uniquement dans le fait qu'elle a parlé ou écrit dans la langue du peuple auquel elle affirme avoir appartenu. Tous ceux qui ont lu mon livre se souviendront que tel était le cas de la céleste « Népenthès » qui, après avoir dit qu'elle avait vécu au temps héroïque de l'ancienne Grèce, écrivit en grec ancien, langue inconnue à tous les assistants. Il en a été de même de l'entité qui disait être Confucius, laquelle parla et écrivit en chinois antique avec le professeur Whymant. Dans la circonstance de Lady Nona, au contraire, bien qu'on se trouve en présence d'une entité encore plus lointaine dans les siècles, on constate que, non seulement elle est parvenue à démontrer son identité par des preuves remarquables de nature directe ou indirecte, mais que, grâce à une heureuse circonstance, on est arrivé à découvrir un document de l'époque, contenant des informations qui confirmaient d'une manière impressionnante ce que la personnalité en question avait affirmé sur elle-même. Il s'ensuit que le cas de Lady Nona est exceptionnellement documenté pour l'époque tellement reculée dans laquelle vécut cette femme, il mérite d'être classé parmi les plus importants de cette espèce.

Il me resterait à résumer et à analyser brièvement les renseignements fournis par Lady Nona sur son existence spirituelle. Cela serait intéressant, mais trop long pour cet Appendice. Ces renseignements se mêlent à des enseignements remplis d'une divine sagesse ; et ces enseignements, au dire de l'entité qui se communiquait, constitueraient le but pour lequel elle s'est manifestée aux vivants, le fait extraordinaire des conversations dans la langue des Pharaons, ainsi que toutes les autres merveilles supra normales accomplies par la même entité, ne constitueraient pour elle qu'une tâche fort lourde à laquelle elle se soumet pour légitimer aux yeux des vivants sa mission spirituelle sur la terre.

Je me borne à présenter quelques essais des épisodes variés, théoriquement instructifs, qu'on rencontre dans les expériences en question.

Ces deux premiers incidents se rapportent aux effets des perturbations électriques et magnétiques sur le succès des séances. Voici le récit de Mr Wood :

Un jour que Nona écrivait par la main de Rosemary, elle s'interrompt brusquement ; ensuite l'écriture reprit par saccades, en devenant presque illisible. J'ai pensé qu'il s'agissait d'un esprit intrus, cherchant à se saisir de la main du médium; mais Nona, en écrivant avec une extrême difficulté, donna ce renseignement : « Les conditions du milieu sont changées tout à coup. Je pense qu'un orage s'est déchaîné dans les alentours. Je ne parviens pas à contrôler le médium; l'atmosphère psychique est devenue lourde et ténébreuse. La foudre éclate dans quelque localité voisine ». Or, Nona avait raison. Le lendemain, les journaux de l'endroit enregistraient les graves dommages produits par un violent

orage qui avait éclaté à vingt-deux kilomètres de là, et dont on n'avait perçu aucun indice dans la localité où nous nous trouvions.

Dans une autre circonstance, M. Wood raconte :

Le soleil resplendissait dans un ciel parfaitement serein, avec une atmosphère très calme. On peut s'imaginer notre surprise lorsque Nona remarqua : « Tout à l'heure j'ai vu se condenser autour de vous quelque chose d'étrange qui pourrait vous intéresser. Le monde entier a été enveloppé d'une nuée d'épais brouillard ; je ne parvenais pas à apercevoir les arbres, les champs. On aurait dit que tout avait été oblitéré sur la surface du globe. A ce moment même, tout reste entouré de brouillard et d'obscurité ». — Le lendemain matin, on lisait dans les journaux que, la veille, une violente tempête magnétique avait envahi le globe tout entier. Il me semble que ce curieux incident contient un problème à résoudre. Pourquoi donc les perturbations magnétiques, invisibles pour nous, apparaissent à la vision spirituelle comme des orages obscurcissants ?

Dans cet autre incident il s'agit de clairvoyance dans le présent (télésthésie). Mr. Wood écrit :

Je devais aller visiter une maison que je n'avais jamais vue, située à 150 milles de distance. Eh bien ! Nona m'a décrit le paysage dans lequel se trouvait la maison, ainsi que l'intérieur de celle-ci dans tous ses détails ; tout correspondait à la description d'une manière étonnante. A mon retour, j'ai demandé des explications à Nona, qui répondit :

« Tâchez de saisir ce que je vais dire. Vous êtes tous bornés par la densité de la matière, qui assujettit votre corps au temps et à l'espace. Dans notre monde, au contraire, il n'y a pas de ces limitations ; nous pouvons exercer nos facultés comme il nous plaît et où il nous plaît. Il s'ensuit que je suis à même de projeter ma personnalité pensante où bon me semble, et, par conséquent, connaître ce qui se passe dans toutes les parties de votre monde. Mais cette faculté ne se développe en nous qu'après un long apprentissage.

Dans cet autre épisode il s'agit de l'explication, spontanée et non cherchée, d'une question théorique douteuse, qu'on a soulevée depuis longtemps dans les milieux métapsychiques. Mr. F. W. Wood relate ceci :

Lady Nona, en parlant par la bouche du médium entrancé, dit : « Vous avez probablement remarqué que, lorsqu'on fait une pause pendant que j'écris, le pouvoir d'écrire manque subitement. De même, vous avez observé qu'en ces circonstances, pour empêcher que l'interruption fasse manquer la force, je m'empresse à combler l'intervalle de la pause par des phrases sans rapport avec la question dont il s'agit. Je le fais pour maintenir toujours actif et régulier l'écoulement de la force psychique ».

Cet éclaircissement spontané présente beaucoup d'intérêt, parce que les interpolations de phrases sans importance au milieu des conversations médiumniques sont très fréquentes, et ont été remarquées depuis longtemps ; elles ont même constitué une des plus fortes difficultés pour admettre la présence réelle sur place d'entités spirituelles. Ce phénomène embarrassant se réalisait d'une façon marquée avec les médiumnités de Mr. Piper et de Mr. Thompson ; les « vains discours » des esprits constituaient un mystère impénétrable pour tout



le monde; Podmore et d'autres critiques employèrent cet argument pour contester toute intervention d'entités, étrangères aux vivants, dans les communications médiumniques. Les « esprits-guides » des deux médiums que je viens de mentionner avaient expliqué le fait d'une manière analogue à celle donnée spontanément par Lady Nona : c'est-à-dire qu'on ne pouvait se passer de ces phrases inconcluantes chaque fois que le dialogue entre l'expérimentateur et le décédé subissait une interruption, celle-ci produisant un dérangement dans le courant de l'énergie psychophysique extériorisée ; leur intervention immédiate, par l'emploi de phrases sans importance, avait pour but de la tenir en vigueur. Cette explication paraissait rationnelle et admissible, mais n'étant pas démontrable, par sa nature même ; les métapsychistes préféraient la considérer comme un prétexte employé par les personnalités somnambuliques pour cacher leurs défauts. Il ne pouvait plus en être de même dans le cas où l'on parviendrait à démontrer qu'un nombre suffisant de personnalités médiumniques avaient affirmé la même chose en présence d'expérimentateurs ignorant que d'autres chercheurs avaient obtenu des explications analogues. En ce cas cette insistance ne pouvait qu'être considérée comme une preuve indirecte mais efficace et légitime, du bien-fondé de l'explication dont il s'agit.

En ces conditions, il importe de remarquer que plusieurs personnalités médiumniques ont déjà donné la même explication du fait en question ; cela en des milieux où tout le monde l'ignorait. La même circonstance se réalise d'ailleurs dans les « voix directes », au cours desquelles les personnalités médiumniques exhortent les expérimentateurs qui causent avec des entités de décédés, à ne pas laisser tomber le dialogue ; cela pour éviter une brusque interruption de la communication ; effectivement, si on interrompt le dialogue, le « porte-voix » tombe au sol, et la communication ne se renouvelle point.

Je remarquerai en outre que le même fait se réalise avec le médium Mr. Osborne Léonard, dont l' « esprit-guide » « Feda », intervient souvent par des phrases inconcluantes au beau milieu des extraordinaires épisodes d'identification spirites qui constituèrent la renommée de ce médium. Le Rév. Drayton Thomas, qui a étudié pendant des années sa médiumnité, formule, d'après sa propre expérience, une probable explication complémentaire du fait dont nous nous occupons, et il écrit :

Nos lecteurs auront compris désormais que les interruptions caractéristiques et les observations banales de « Feda », loin de constituer des phrases vaines, ont au contraire un but important : celui d'interrompre par des divagations l'état d'intense concentration mentale des expérimentateurs, constituant un état délétère pour la transmission médiumnique de la pensée de l'esprit. D'une manière analogue, en d'autres formes de médiumnité, les « esprits-guides » recommandent aux assistants de chanter ou de causer entre eux. Les critiques qui envisagent comme étant « de mauvais goût » les interpellations de « Feda » se trompent, parce qu'ils montrent ignorer qu'elles constituent au contraire d'utiles interventions pour le développement régulier de la séance, développement qui ne peut être atteint que si les expérimentateurs gardent un état d'esprit normal et calme. — (Life beyond Death, p. 238.).

Ce que je viens de dire revêt déjà une considérable efficacité démonstrative,

favorable à l'explication donnée par les esprits qui se communiquent relativement aux causes pour lesquelles ils interviennent par des phrases banales lorsque se produisent des pauses dans les dialogues médiumniques. Mais la confirmation de cette explication de la part de Lady Nona — confirmation spontanée et non cherchée, et par conséquent de nature à ne pouvoir être regardée comme une pauvre excuse — (Contribue à la renforcer jusqu'à la confirmer scientifiquement, grâce aux résultats de l'analyse comparée. C'est là une conclusion théoriquement très importante, puisqu'elle sert à éliminer une autre des principales perplexités, considérées comme étant fatales pour l'interprétation spirite des manifestations médiumniques ; perplexités qui, en réalité, disparaissent rapidement les unes après les autres.

Je renonce, pour ne pas trop prolonger cette étude, à tirer d'autres épisodes théoriquement instructifs des expériences en question. Ce que j'en ai dit suffit à démontrer quel encouragement doit tirer la nouvelle « Science de l'Âme » de l'heureuse révélation d'un excellent médium non professionnel à effets intellectuels, par l'entremise duquel se manifeste une entité spirituelle des plus intéressantes de la phénoménologie médiumnique.

## TABLE DES MATIÈRES

Introduction

Catégorie I. — Cas de xénoglossie obtenus par l'automatisme parlant et la médiumnité auditive.

Catégorie II. — Cas de xénoglossie obtenus par « l'écriture automatique » (psychographie)

Catégorie III. — Cas de xénoglossie avec « voix directe »

Catégorie IV. — Cas de xénoglossie avec l'écriture directe

Conclusion

Appendice. — Un cas récent de xénoglossie dans la langue des Pharaons